

L'onanisme; ou dissertation physique sur les maladies produites par la masturbation / [S.A.D. Tissot] ; traduit du Latin.

Contributors

Tissot, S. A. D. (Samuel Auguste David), 1728-1797
Gottlier, Dr.
Vogel, Dr.
Valentin, M

Publication/Creation

Paris : Chez les marchands de nouveautés, 1836.

Persistent URL

<https://wellcomecollection.org/works/ap7yt9n6>

License and attribution

This work has been identified as being free of known restrictions under copyright law, including all related and neighbouring rights and is being made available under the Creative Commons, Public Domain Mark.

You can copy, modify, distribute and perform the work, even for commercial purposes, without asking permission.



Wellcome Collection
183 Euston Road
London NW1 2BE UK
T +44 (0)20 7611 8722
E library@wellcomecollection.org
<https://wellcomecollection.org>



L'ONANISME,

DISSERTATION

SUR LES MALADIES

PRODUITES

PAR LA MASTURBATION,

PAR TISSOT, D.-M.;

nouvelle édition,

ANNOTÉE D'APRÈS LES NOUVELLES OBSERVATIONS

DES DOCTEURS GOTTLIER, VOGEL, CAMPE,

KAEMPS, ZIMMERMANN, SALTZMANN, SABATIER, ROSIER,

DOUSSIN-DUBREUIL, ETC., ETC.;

ET REVUE PAR M. VALENTIN,

Docteur-Médecin.

PARIS,

CHEZ LES MARCHANDS DE NOUVEAUTÉS.

1836.



Le lendemain, Philis peu sage
Aurait donné moutons et chien,
Pour un baiser que le volage
A Lisette donna pour rien.

RESUME. Genre de style ou de poésie, qui
fait les choses les plus nobles et les plus sé-
rieuses en plaisanteries bouffonnes.
Les gens qui se sont élevés sérieusement contre
le monde savent. Les écrivains même
sont égarés dans ce genre, ne doutaient
il ne fût contraire au bon sens et au bon
Mais ne serait-on pas ridicule de repré-
senter un homme qui se déguise grotesquement
aller au bal, que cet habit n'est pas à la
Assurément l'auteur du *Roman comique*
bien ce qu'il faisait en travestissant l'E-
Mais il y a de bons et de mauvais bouf-
fons et sous l'enveloppe du *burlesque* il peut
y en avoir beaucoup de philosophie et
de but moral de ce genre d'écrits est de
montrer que tous les objets ont deux faces ; de
certifier la vanité humaine, en présentant les
grandes choses et les plus sérieuses d'un
ridicule et bas, et en prouvant à l'opinion
qu'il n'y a rien de sérieux. De ce contraste
naît au petit, continuellement opposés l'un à
l'autre, pour les âmes susceptibles de l'im-
pression du ridicule, un mouvement de surprise
qui se vit, si soudain, si rapide, qu'il ar-
rive à l'homme le plus mélancolique d'en-
tendre seul aux éclats ; et c'est quelquefois
le monde qui a le plus de sens et de
mais à qui la folie et la gaieté du poète font

L'ONANISME,

DISSERTATION

SUR LES MALADIES

PRODUITES

PAR LA MASTURBATION.

LIBRAIRIE

DE LA

UNIVERSITÉ

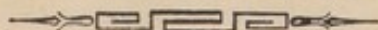
DE

PARIS

Imprimerie de G.-LAGUIONIE et C^e
rue Christine, 2.

PHARMACIE CENTRALE DE CLICHY

103, Boulevard National (En face la Mairie)



Louis Debacq

PHARMACIEN-CHIMISTE DE 1^{re} CLASSE

Ex-Interne des Hôpitaux de Paris

M^r Concorde Fr. Salloy Doit

Clichy, le.....

190

C. Bardet, Paris



M^{lle} Ch. âgée de 15 ans,
(pleine santé)

L'ONANISME,

42580

DISSERTATION

SUR LES MALADIES

PRODUITES

PAR LA MASTURBATION.

PAR TISSOT, D.-M.

nouvelle édition,

Annotée d'après les nouvelles observations des docteurs
Gottlier, Vogel, Campe, Kaemps, Zimmermann, Saltzmann,
Sabbattier, Rosier, Doussin-Dubreuil, etc., etc ;

ET REVUE PAR M. VALENTIN,
DOCTEUR-MÉDECIN.

A PARIS,

CHEZ LES MARCHANDS DE NOUVEAUTÉS.

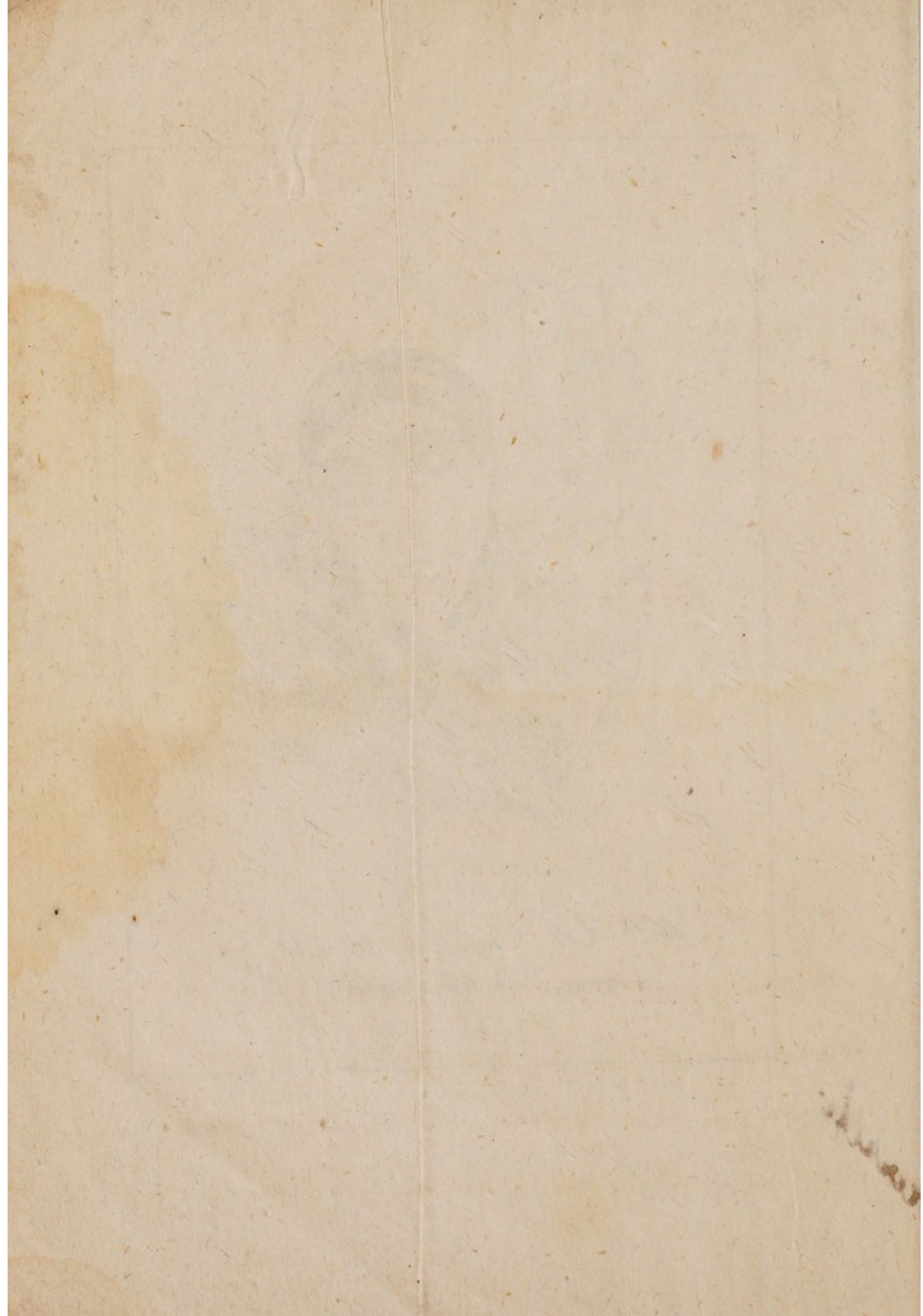
1836.





*M^{lle} Ch^{xx} âgée de 16 ans.
(dernier période de la maladie)*

travaille



INTRODUCTION.

Nos corps perdent continuellement ; et , si nous ne pouvons pas réparer nos pertes, nous tomberions bientôt dans une faiblesse mortelle. Cette réparation se fait par les aliments :

mais ces aliments doivent subir dans nos corps différentes préparations que l'on comprend sous le nom de nutrition. Dès qu'elle ne se fait pas, ou qu'elle se fait, tous ces aliments deviennent inutiles, et n'empêchent pas qu'on ne tombe dans tous les maux que l'épuisement entraîne. De toutes les causes qui peuvent empêcher la nutrition, il n'y en a peut-être point de plus communes que les évacuations trop abondantes.

Telle est la fabrique de notre machine, et en général des machines animales, que pour que les aliments acquièrent ce degré de préparation nécessaire pour préparer le corps, il faut qu'il reste une certaine quantité d'humeurs déjà travaillées, naturalisées, si l'on veut me

permettre ce terme. Si cette condition manque , la digestion et la coction des aliments restent imparfaites , et d'autant plus imparfaites, que l'humeur qui manque est plus travaillée et d'une grande importance.

Une nourrice robuste, qu'on tuerait en lui tirant quelques livres de sang dans vingt-quatre heures, peut fournir la même quantité de lait à son enfant, quatre ou cinq cents jours de suite, sans en être sensiblement incommodée, parce que le lait est de toutes les humeurs la moins travaillée ; c'est une humeur qui est presque encore étrangère, au lieu que le sang est une humeur essentielle. Il en est une autre , la liqueur séminale , qui influe si fort sur les forces du corps et sur la perfec-

tion des digestions qui les réparent, que les médecins de tous les siècles ont cru unanimement que la perte d'une once de cette humeur affaiblissait plus que celle de quarante onces de sang. L'on peut se faire une idée de son importance, en observant les effets qu'elle opère dès qu'elle commence à se former; la voix, la physionomie, les traits même du visage changent, la barbe paraît, tout le corps prend souvent un autre air, parce que les muscles acquièrent une grosseur et une fermeté qui forment une différence sensible entre le corps d'un adulte et celui d'un jeune homme qui n'a pas passé la puberté. L'on empêche tous ces développements en emportant l'organe qui sert à la séparation de la liqueur qui les produit; et des observations vraies

prouvent que l'amputation des testicules, dans l'âge de la virilité, a procuré la chute de la barbe et le retour d'une voix enfantine. Peut-on douter, après cela, de la force de son action sur tout le corps, et ne pas sentir par là même combien de maux doit procurer la profusion d'une humeur si précieuse? Sa destination détermine le seul moyen légitime de l'évacuer. Les maladies en procurent quelquefois l'écoulement. Elle peut se perdre involontairement dans des songes lascifs. L'auteur de la Genèse nous a laissé l'histoire du crime d'*Onan*, sans doute pour nous transmettre celle de son châtiment; et nous apprenons par GALIEN, que DIOGÈNE se souilla en commettant le même crime.

Si les dangereuses suites de la perte trop

abondante de cette humeur ne dépendaient que de la quantité, ou étaient les mêmes à quantité égale, il importerait peu, relativement au physique, que cette évacuation se fît de l'une ou de l'autre des façons que je viens d'indiquer. Mais la forme fait ici autant que le fond, qu'on me permette encore cette expression; mon sujet autorise des licences de cette espèce. Une quantité trop considérable de semence perdue dans les voies de la nature jette dans des maux très fâcheux, mais qui le sont bien davantage quand la même quantité a été dissipée par des moyens contre nature. Les accidents que ceux qui s'épuisent dans un commerce naturel éprouvent, sont terribles; ceux que la masturbation entraîne, le sont

bien plus. Ce sont ces derniers qui sont proprement l'objet de cet Ouvrage ; mais la liaison

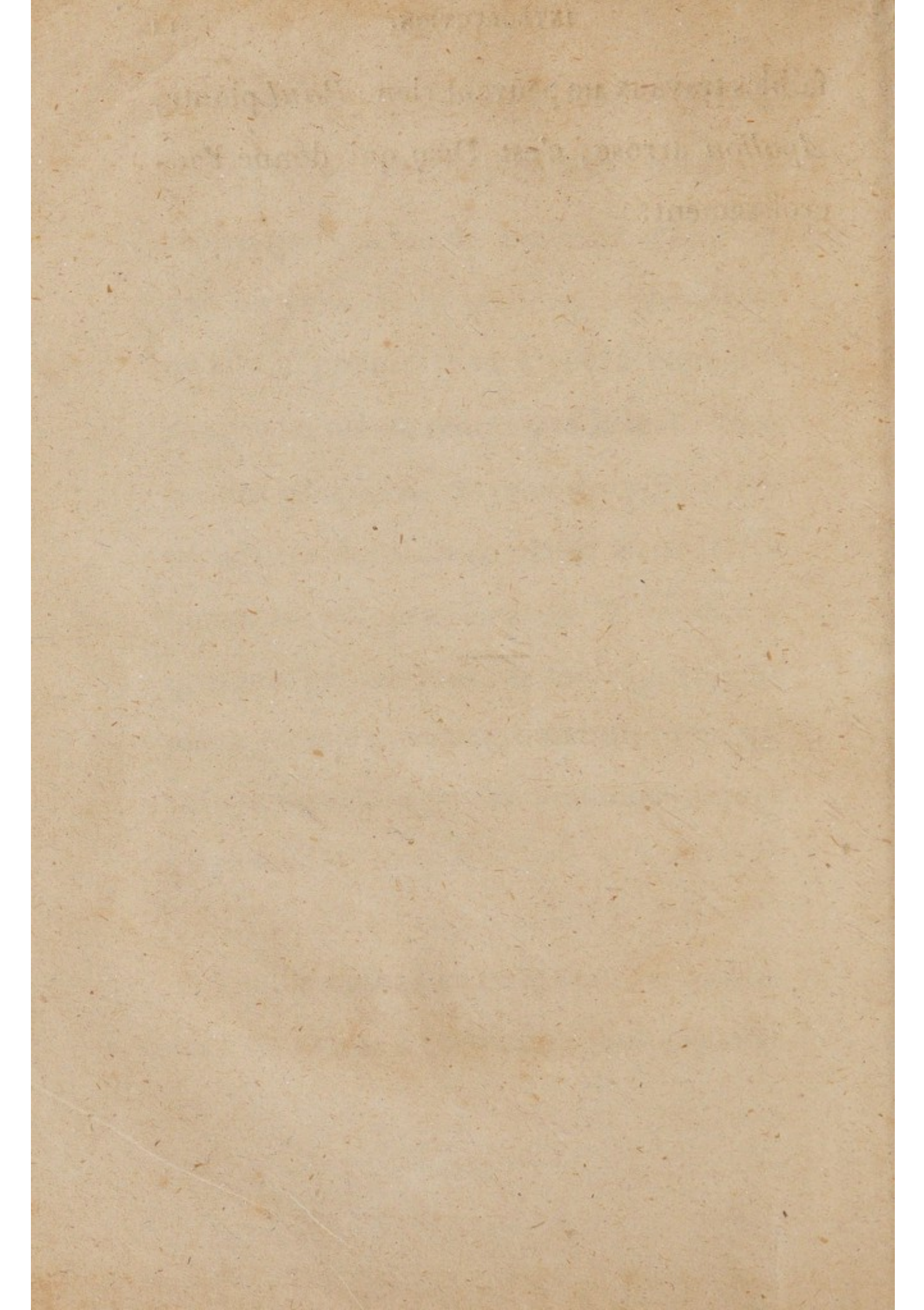
et le lien qu'ils ont avec les premiers empêche d'en séparer le tableau. C'est ce tableau commun qui formera le premier article : il sera suivi de l'explication des causes, second article dans lequel j'exposerai celles qui rendent les suites de la masturbation plus dangereuses : les moyens de guérison, et des remarques sur quelques maladies analogues, finiront l'ouvrage. Je joindrai partout les observations des meilleurs auteurs à celles que j'ai faites moi-même.

Les additions et annotations augmentent cette nouvelle édition presque d'un tiers , et

je souhaite qu'elles soient accueillies favorablement par les personnes qui sont en état d'en juger. L'on me fera peut-être deux observations : l'une , que j'ai ajouté un grand nombre d'observations et d'autorités qui ne sont presque que des répétitions de celles qui se trouvaient dans la première ; l'autre, que, dans quelques endroits , je suis trop sorti de mon titre , et que j'ai envisagé le danger des plaisirs de l'amour sous un point de vue général. Je réponds à la première que , dans une matière comme celle-ci , où l'on doit moins espérer de convaincre par des raisons , que d'effrayer par des exemples , on ne peut pas trop en accumuler. Je réponds à la seconde , 1^o que , quand deux matières sont

étroitement liées, plus on veut en isoler une, et moins bien on la traite; 2^o que j'ai été bien aise de rendre cet Ouvrage d'une utilité plus générale.

En écrivant sur l'inoculation, je me suis proposé de propager la méthode la plus propre à arrêter les ravages d'une maladie meurtrière; et j'ai la satisfaction d'avoir opéré au moins quelque bien : en composant cet Ouvrage, j'ai espéré d'arrêter les progrès d'une corruption plus ravageuse peut-être que la petite-vérole, et d'autant plus à craindre, que, travaillant dans les ombres du mystère, elle mine sourdement, sans même que ceux qui en sont les victimes se doutent de sa mali-







Ses cheveux tombent avant l'âge.

ESSAI
SUR
LES MALADIES
PRODUITES
PAR
LA MASTURBATION.

ARTICLE PREMIER.

LES SYMPTÔMES.

SECTION PREMIÈRE.

Tableau tiré des ouvrages des Médecins.

HIPPOCRATE, le plus ancien et le plus exact des observateurs, a déjà décrit les maux produits par l'abus des plaisirs de l'amour, sous le nom de *Consommation dorsale*. « Cette maladie naît, dit-il, « de la moelle de l'épine du dos. Elle attaque les « jeunes mariés ou les libidineux. Ils n'ont pas

« de fièvre; et, quoiqu'ils mangent bien, ils mai-
 « grissent et se consomment. Ils croient sentir des
 « fourmis descendre de la tête le long de l'épine.
 « Toutes les fois qu'ils vont à la selle, ou qu'ils
 « urinent, ils perdent abondamment une liqueur
 « séminale très liquide : ils sont souvent occupés
 « de l'acte vénérien dans leurs songes. Les pro-
 « menades, surtout dans les routes pénibles, les
 « essoufflent, les affaiblissent, leur procurent des
 « pesanteurs de tête et des bruits d'oreilles (1); en-
 « fin une fièvre aiguë (*libiria*) termine leurs jours.»
 Je parlerai, dans un autre endroit, de cette espèce
 de fièvre.

Quelques médecins ont attribué à la même
 cause, et ont appelé *seconde consommation dorsale*
d'Hippocrate, une maladie qu'il décrit ailleurs
 et qui a quelque rapport avec cette première. Mais
 la conservation des forces, qu'il spécifie particu-
 lièrement, me paraît une preuve convaincante
 que cette maladie ne dépend point de la même
 cause que la première. Elle paraît plutôt être une
 affection rhumatismale.

« Ces plaisirs, dit CELSE, dans son excellent
 « livre sur la conservation de la santé, nuisent

(1) « Ces douleurs diminueront; mais il sentira un si grand
 froid dans les cuisses et dans les jambes, quoiqu'au tact ces par-
 ties paraissent conserver leur chaleur naturelle, qu'il se chauffera
 continuellement auprès du feu, même pendant les plus grandes
 chaleurs de l'été, et ce froid sera accompagné de douleurs dans
 les membranes même du cerveau, douleurs qu'il fera comprendre
 en les qualifiant d'*ardeur sèche*. Et, en effet, il y sentira comme
 un feu qui brûlera continuellement en dedans les parties les plus
 nobles de son organisation.» *Le Livre sans titre.*

« toujours aux personnes faibles, et leur fréquent
« usage affaiblit les forces. »

L'on ne peut rien voir de plus effrayant que le tableau qu'ARÊTÉ nous a laissé des maux produits par une trop abondante évacuation de semence.

« Les jeunes gens, dit il, prennent et l'air et les
« infirmités des vieillards; ils deviennent pâles,
« efféminés, engourdis, paresseux, lâches, stu-
« pides, et même imbéciles; leurs corps se cour-
« bent, leurs jambes ne peuvent plus les porter;
« ils ont un dégoût général, ils sont inhabiles à
« tout; plusieurs tombent dans la paralysie.» Dans
un autre endroit, il met les plaisirs de l'amour dans
le nombre des six causes qui produisent la para-
lysie.

GALIEN a vu la même cause occasionner des maladies du cerveau et des nerfs, et détruire les forces; et il rapporte ailleurs qu'un homme, qui n'était pas tout-à-fait guéri d'une violente maladie, mourut la même nuit qu'il paya le tribut conjugal à sa femme.

PLINE, le naturaliste, nous apprend que Cornelius-Callus, ancien préteur, et Titus Etherius, chevalier romain, moururent dans l'acte même du coït.

« L'estomac se déränge, dit AETIUS, tout le
« corps s'affaiblit, l'on tombe dans la pâleur, la
« maigreur, le desséchement, les yeux se ca-
« vent (1). »

(1) On lit à ce sujet dans le *Livre sans titre* :

• L'estomac, à tort agité, insensiblement se débilité; à une chaleur agréable, effet d'une première secousse, succède une sensation de froid et de langueur qui semble inviter aux nourritures,

Ces témoignages des anciens les plus respectables, sont confirmés par ceux d'une foule de modernes. SANCTORIUS, qui a examiné avec le plus grand soin toutes les causes qui agissent sur nos corps, a observé que celle-ci affaiblissait l'estomac, ruinait les digestions, empêchait l'insensible transpiration, dont les dérangements ont des suites si fâcheuses, produisait des chaleurs de foie et de reins, disposait au calcul, diminuait la chaleur naturelle, et entraînait ordinairement la perte ou l'affaiblissement de la vue.

LOMNIUS, dans ses beaux Commentaires sur les passages de CELSE, que j'ai cités, appuie le témoignage de son auteur par ses propres observations. « Les émissions fréquentes de semence, re-
« lâchent, dessèchent, affaiblissent, énervent et
« produisent une foule de maux, des apoplexies,
« des léthargies, des épilepsies, des assoupisse-
« ments des pertes de vue, des tremblements, des
« paralysies, des spasmes, et toutes les espèces
« de gouttes les plus douloureuses. »

L'on ne lit point sans horreur la description que nous a laissée TULPIUS, ce célèbre bourguemestre

aux boissons stimulantes; l'irritation redouble, et l'habitude de guérir un premier malaise par des excitants trop énergiques, amène un état morbide toujours plus fâcheux.

Si l'on considère que l'estomac est un des premiers organes formés en nous; si l'on réfléchit à l'importance des fonctions qui lui sont attribuées dans l'économie animale, à ses rapports intimes avec tout l'organisme, on pressentira sans peine à quels désordres peut le livrer une manie perverse. Dans un grand nombre de maladies, lorsque plusieurs organes sont souffrants, c'est par l'estomac que le dérangement a commencé, c'est l'estomac qui est devenu le mobile de la majeure partie des phénomènes morbides qui se présentent. »

et médecin d'Amsterdam. « Non-seulement, dit-il, « la moelle de l'épine maigrit, mais tout le corps « et l'esprit languissent également; l'homme périt « misérablement. Samuel Vespertius fut attaqué « d'une fluxion d'une humeur excessivement âcre, « qui se jeta d'abord sur le derrière de la tête et « de la nuque; elle passa de là sur l'épine, les « lombes, les flancs, et l'articulation des cuisses, « et fit souffrir à ce malheureux des douleurs si « vives, qu'il devint tout-à-fait défiguré, et tomba « dans une petite fièvre qui le consumait, mais « pas assez vite à son gré, et son état était tel, « qu'il invoqua plus d'une fois la mort avant qu'elle « vint l'arracher à ses maux. »

Rien, dit un célèbre médecin de Louvain, n'affaiblit autant, n'abrège autant la vie.

BLANCHARD a vu des gonorrhées simples, des consumptions, des hydropisies qui dépendaient de cette cause; et Muys a vu un homme, encore d'un bon âge, attaqué d'une gangrène spontanée du pied, qu'il attribua à des excès vénériens.

Les *Mémoires des curieux de la nature* parlent d'une perte de vue: l'observation mérite d'être rapportée en entier. « L'on ignore, dit l'auteur, « quelle sympathie les testicules ont avec tout le « corps, mais surtout avec les yeux. » SALMUTH a vu un savant hypocondriaque devenir fou, et un autre homme se dessécher si prodigieusement le cerveau, qu'on l'entendait vaciller dans le crâne: l'un et l'autre pour s'être livrés à des excès du même genre. J'ai vu moi-même un homme de cinquante-neuf ans, qui, trois semaines après avoir épousé une jeune femme, tomba tout-à-coup dans

l'aveuglement, et mourut au bout de quatre mois (1).

« La trop grande dissipation des esprits animaux
« affaiblit l'estomac, ôte l'appétit; et la nutrition
« n'ayant plus lieu, le mouvement du cœur s'affai-
« blit, toutes les parties languissent, l'on tombe
« même dans l'épilepsie. » Nous ignorons, il est
vrai, si les esprits animaux et la liqueur génitale
sont la même chose; mais l'observation nous a ap-
pris, comme on le verra plus bas, que ces deux
fluides ont une très grande analogie, et que la perte
de l'un ou de l'autre produit les mêmes maux.
HOFFMANN a vu les plus fâcheux accidents suivre la
dissipation de la semence. « Après de longues pol-

(1) Dans le train ordinaire du monde, des yeux où se peignent la franchise, la candeur, la bonne foi, et dont l'expression est douce, quoique vive et pleine d'intelligence, parlent dès l'abord à notre avantage, nous gagnent la confiance des autres, et ouvrent à nos paroles la voie du cœur.

« Le jeune homme que nous connaissons jouissait de cet heureux privilège; on ne pouvait porter la vue sur lui, sans être doucement ému, attiré. On l'aimait avant de le connaître, parce qu'il y avait dans son regard un langage auquel les âmes honnêtes ne résistaient pas. Maintenant, une affection opiniâtre et cruelle s'est fixée sur ces organes: des ulcérations se montrent déjà, qui entraînent la chute des cils; enfin, le tissu tout entier des paupières participe à l'inflammation; et il est difficile, il est presque impossible d'écarter l'une de l'autre.

« Il ne peut essayer de mouvoir l'œil et les paupières, sans éprouver de grandes douleurs; heureux encore, quand l'organe ainsi affecté répand une quantité énorme de larmes, presque toujours âcres et mordicantes, mais dont l'écoulement annonce une phlegmasie moins intense et moins concentrée! Une ample sécrétion de matière ténace et verdâtre s'agglutine autour de ses cils pendant la nuit, et y forme une croûte épaisse qui ne lui permet plus d'ouvrir les yeux aussitôt qu'il s'éveille. »

(Le Livre sans titre.)

« lutions nocturnes , dit-il , non-seulement les
« forces se perdent , le corps maigrit , le visage
« pâlit , mais de plus la mémoire s'affaiblit , une
« sensation continuelle de froid saisit tous les mem-
« bres ; la vue s'obscurcit , la voix devient rauque ;
« tout le corps se détruit peu à peu ; le sommeil ,
« troublé par des rêves inquiétants , ne se répare
« point : et l'on éprouve des douleurs semblables
« à celles qu'on ressent après qu'on a été meurtri
« par des coups. »

Dans une consultation pour un jeune homme qui, entre autres maux, s'était attiré, par la masturbation, une faiblesse totale des yeux, il dit :
« Qu'il a vu plusieurs exemples de gens qui ,
« même dans l'âge fait, c'est-à-dire, quand le corps
« jouit de toutes ses forces , s'étaient attiré non-
« seulement des rougeurs et des douleurs extrême-
« ment vives dans les yeux , mais encore une si
« grande faiblesse de vue , qu'ils ne pouvaient lire
« ni écrire quoi que ce soit. J'ai même vu, ajoute-
« t-il, deux gouttes sercines produites par cette
« cause. » L'on verra avec plaisir l'histoire
« même de la maladie qui donna lieu à cette con-
« sultation. » Un jeune homme s'étant livré à la
« masturbation à l'âge de quinze ans, et l'ayant
« exercée très fréquemment jusqu'à vingt-trois ,
« tomba, pendant cette période, dans une si grande
« faiblesse de tête et des yeux , que souvent ces
« derniers étaient saisis de violents spasmes dans
« le temps de l'émission de la semence. Dès qu'il
« voulait lire quelque chose, il éprouvait un étour-
« dissement semblable à celui de l'ivresse : la pu-
« pille se dilata extraordinairement ; il souffrait

« dans l'œil des douleurs excessives, les paupières
« étaient très pesantes, elles se collaient toutes les
« nuits; ses yeux étaient toujours baignés de lar-
« mes, et il s'amassait dans les deux coins, qui
« étaient très douloureux, beaucoup d'une matière
« blanchâtre. Quoiqu'il mangeât avec plaisir, il
« était réduit à une extrême maigreur, et dès qu'il
« avait mangé, il tombait dans une espèce d'i-
« vresse. » Le même auteur nous a conservé une
autre observation dont il avait été le témoin ocu-
laire, et que je crois devoir placer ici. « Un jeune
« homme de dix-huit ans, qui s'était livré fréquem-
« ment à une servante, tomba tout à-coup en fai-
« blesse, avec un tremblement général de tous les
« membres, et le visage rouge et le pouls très
« faible. On le tire de cet état au bout d'une heure,
« mais il resta dans une langueur générale. Le
« même accès revenait très fréquemment avec une
« très forte angoisse, et lui procura, au bout de
« huit jours, une contraction et une tumeur au
« bras droit, avec une douleur au coude qui re-
« doublait toujours avec l'accès. Le mal alla pen-
« dant long-temps en augmentant malgré beaucoup
« de remèdes : enfin, HOFFMANN le guérit. »

BOERHAAVE peint ces maladies avec cette force
et cette précision qui caractérisent tous ses tableaux.
« La trop grande perte de semence produit la las-
« situde, la débilité, l'immobilité, des convulsions,
« la maigreur, le dessèchement, des douleurs dans
« les membranes du cerveau, émousse les sens, et
« surtout la vue, donne lieu à la consommation dor-
« sale, à l'indolence et à diverses maladies qui ont
« de la liaison avec celles-là. »

Les observations que ce grand homme communiquait à ses auditeurs, en leur expliquant cet aphorisme, et qui portent sur les différents moyens d'évacuation, ne doivent pas être omises. « J'ai vu
« un malade dont la maladie commença par une
« lassitude et une faiblesse dans le corps, surtout
« vers les lombes : elle fut accompagnée du jeu des
« tendons, de spasmes périodiques et de la maigre-
« greur, de manière à détruire tout le corps ; il
« sentait aussi de la douleur dans les membranes
« même du cerveau, douleurs que les malades
« nomment *ardeur sèche*, qui brûle continuellement
« en dedans les parties les plus nobles. »

« J'ai vu aussi un jeune homme attaqué de la
« consommation dorsale. Il était d'une fort jolie figure, et, malgré qu'on l'eût souvent averti de
« ne point trop se livrer aux plaisirs, il s'y livra
« néanmoins, et il devint si difforme avant la mort,
« que cette grosseur charnue qui paraissait au-
« dessus des apophyses épineuses des lombes, s'é-
« tait entièrement affaissée. Le cerveau même,
« dans ce cas, paraît être consumé ; en effet, les
« malades deviennent stupides ; ils deviennent si
« raides que je n'ai point vu une aussi grande im-
« mobilité du corps produite par une autre cause.
« Les yeux mêmes sont si hébétés qu'ils n'ont plus
« la faculté de voir (1). »

(1) Un auteur moderne parle en ces termes de la rigidité du corps causée par l'Onanisme :

« Cette raideur des membres qui caractérise à l'extérieur des affections du système nerveux très prononcées, est presque insurmontable. Les muscles extenseurs, fortement contractés, l'emportent sur leurs antagonistes ; les yeux se contournent et se

DE SENAC peignait, dans la première édition de *ses Essais*, les dangers de la masturbation, et annonçait aux victimes de cette infamie toutes les infirmités de la vieillesse la plus languissante, à la fleur de leur âge. L'on peut voir, dans les éditions suivantes, les raisons de la suppression de ce morceau et de quelques autres.

LUDVIG, en décrivant les maux qui surviennent aux évacuations trop abondantes, n'oublie pas la spermatique : « Les jeunes gens de l'un ou de l'autre sexe, qui se livrent à la lasciveté, ruinent leur santé en dissipant des forces qui étaient destinées à amener leur corps à son point de plus grande vigueur, et enfin ils tombent dans la consommation. »

DE GOTTER donne un détail des accidents les plus tristes, dépendants de cette cause; mais il serait trop long de le copier : je renvoie à son ouvrage même tous ceux qui entendent la langue dont il s'est servi

Après avoir rapporté la description de la consommation dorsale d'HIPPOCRATE, telle qu'on l'a lue plus haut, VAN SWIETEN ajoute : « J'ai vu tous ces

fixent en haut. A chaque mouvement que le malheureux veut se donner est appliquée une souffrance; et sa face, toute grippée, ne sait plus exprimer que la douleur. Dans cet état, son imagination peut s'exercer encore; mais elle ne prend feu, pour ainsi dire, qu'au souffle des regrets. Il se retrace avec amertume les jeux du premier âge, alors qu'une parfaite innocence laissait encore sommeiller tout ce qu'il y a de destructeur dans nos passions, dans nos désirs. Les exercices divers qui appelèrent l'activité de son esprit, ou qui servirent à développer la souplesse, l'agilité de son corps, se représentent à sa pensée que la douleur concentre maintenant, et viennent témoigner de son impuissance actuelle. »

« accidents et plusieurs autres dans les malheureux
« qui s'étaient livrés à de nombreuses pollutions.
« J'ai employé inutilement, pendant trois ans, tous
« les secours de la médecine pour un jeune homme
« qui s'était attiré, par cette infâme manœuvre,
« des douleurs vagues, étonnantes et générales,
« avec une sensation tantôt de chaleur, tantôt d'un
« froid très incommode partout, mais surtout aux
« lombes. Dans la suite, ces douleurs ayant un peu
« diminué, il sentait un si grand froid dans les cuisses
« et dans les jambes, quoiqu'au tact ces parties
« parussent conserver leur chaleur naturelle, qu'il
« se chauffait continuellement auprès du feu,
« même pendant les plus grandes chaleurs de l'été.
« J'admirai surtout, pendant tout ce temps, un
« mouvement continu de rotation des testicules
« dans le scrotum; et le malade éprouvait dans les
« lombes la sensation d'un mouvement semblable,
« qui lui était très à charge.

Ce détail nous laisse ignorer si ce malheureux termina sa vie au bout de trois ans, ou s'il continua à languir pendant quelque temps, ce qui est bien plus fâcheux: il n'y a cependant pas une troisième issue.

KLOEKOF, dans un très bon ouvrage sur les maladies de l'esprit qui dépendent du corps, confirme par ses observations celle que l'on vient de lire. »
« Une trop grande dissipation de semence affaiblit
« le ressort de toutes les parties solides, de là naissent la faiblesse, la paresse, l'inertie, les phthisies, les consumptions dorsales, l'engourdissement et la dépravation des sens: la stupidité, la folie, les évanouissements, les convulsions. »

HOFFMANN avait déjà remarqué que les jeunes gens qui se livrent à l'infâme pratique de la masturbation, perdaient peu à peu toutes les facultés de leur âme, surtout la mémoire, et devenaient tout-à-fait inhabiles à l'étude.

LEVIS décrit tous ces maux. Je ne transcrirai ici de son ouvrage que ce qui a rapport à ceux de l'âme. « Tous les maux qui naissent des excès
« avec les femmes suivent plus promptement en-
« core, et dans un âge tendre, l'abominable pra-
« tique de la pollution de semence, qu'il serait
« difficile de peindre avec des couleurs aussi affreu-
« ses qu'elle le mérite : pratique à laquelle les jeu-
« nes gens se livrent sans connaître toute l'énor-
« mité du crime, et tous les maux qui en sont
« les suites physiques. L'âme se ressent de tous
« les maux du corps, mais surtout de ceux qui
« naissent de cette cause. La plus noire mélancolie,
« l'indifférence pour tous les plaisirs, (ne pourrait-
« on pas dire l'aversion?) l'impossibilité de pren-
« dre part à ce qui fait le sujet de la conversation
« des compagnies dans lesquelles ils se trouvent
« sans y être, le sentiment de leur propre misère,
« le désespoir d'en être les artisans volontaires, la
« nécessité de renoncer au bonheur du mariage,
« sont les idées bourrelantes qui contraignent ces
« malheureux à se séparer du monde, fort heureux
« si elles ne les portent pas à terminer eux-mêmes
« leur carrière. »

De nouvelles observations confirmeront plus bas la vérité de cet effrayant tableau. Celui qu'a fait STORCK, dans le bel ouvrage qu'il a publié sur l'histoire et le traitement des maladies, n'est pas

moins terrible ; mais je renvoie à l'ouvrage même , dont aucun médecin ne peut se passer , ceux qui voudront le voir.

SECTION II.

Observations communiquées.

JE ne suivrai d'autre ordre que celui des dates de réception. J'ai vu , me dit mon illustre ami ZIMMERMANN, un homme de vingt-trois ans, qui devint épileptique , après s'être affaibli le corps par de fréquentes masturbations. Toutes les fois qu'il avait des pollutions nocturnes , il tombait dans un accès d'épilepsie parfait. La même chose lui arrivait après les masturbations , dont il ne s'abstenait point malgré les accidents , et tout ce que l'on pouvait lui dire. Quand l'accès était passé , il éprouvait des douleurs très fortes aux reins et autour du coccyx. Cependant ayant enfin cessé cette manœuvre pendant quelque temps , je le guéris des pollutions , et j'espérai même de le guérir de l'épilepsie , dont les accès avaient déjà disparu. Il avait repris les forces , l'appétit , le sommeil et une très belle couleur , après avoir ressemblé à un cadavre. Mais étant revenu à ses masturbations , qui étaient toujours suivies d'une attaque , il eut enfin les accès dans les rues même , et on le trouva mort un matin dans sa chambre , tombé hors de son lit , et baigné dans

son sang (1). Qu'on me permette ici une question qui se présenta à moi, quand je fis cette observation : ceux qui se tuent d'un coup de pistolet, qui se noient volontairement, ou qui s'égorgent, sont-ils plus coupables de leur mort, sont-ils plus suicides que cet homme-ci ? sans entrer dans le détail,

(1) Nous empruntons au docteur Doussin-Dubreuil l'observation suivante, faite sur une jeune fille de dix huit ans :

« Déjà depuis plus d'un an, les parents de cette jeune fille s'apercevaient que sa santé s'altérait de jour en jour ; qu'elle avait perdu la gaîté ordinaire, et qu'elle fuyait la société qui avait autrefois tant d'attraits pour elle ; mais comme ils étaient loin de soupçonner la cause d'un pareil changement, et qu'ils pensaient que la nature prendrait le dessus, ils n'ont songé à m'appeler que lorsque l'état de leur enfant s'est trouvé avoir acquis un caractère grave ; quand je l'ai vue pour la première fois, elle venait d'avoir une forte attaque de nerfs, je lui trouvai la figure décomposée, plusieurs vaisseaux étaient infiltrés, ses yeux étaient hagards, elle s'était mordu la langue, elle bavait encore, ce qui me porta à croire qu'elle venait d'éprouver un accès d'épilepsie. Comme on m'assura qu'elle n'avait jamais eu ni frayeur, ni chagrin, ni aucune espèce de contrainte, toutes mes pensées se dirigèrent sur une certaine habitude, que contractent malheureusement trop de jeunes personnes ; je fis part de mes soupçons à sa famille, qui m'autorisa à lui faire les questions nécessaires pour savoir d'elle la vérité ; à la première que je lui fis, elle rougit, baissa les yeux, et après quelques instances elle m'apprit qu'une de ses amies lui avait fait connaître ce que, me dit-elle, elle aurait voulu avoir toujours ignoré ; lorsque je l'engageai à se défaire de cette abominable habitude (telle est l'expression dont je me servis), elle me répondit d'un ton ferme que c'était impossible, qu'elle s'attendait bien à en périr, mais que la crainte même de la mort ne saurait l'y faire renoncer ; aussitôt que son père et sa mère furent instruits de ce que je venais d'apprendre, ils fondirent en larmes et allèrent se jeter aux pieds de leur enfant, en lui demandant par tout ce qu'il y avait de plus sacré, de rejeter avec horreur des désirs qu'elle ne pouvait satisfaire qu'aux dépens de sa vie ; mais hélas, le mal avait fait de si grands progrès que peu de jours après elle mourut, en ma présence, d'une véritable attaque d'épilepsie. »

mon ami ajoute qu'il en connaît un autre qui est dans le même cas; j'ai appris depuis qu'il avait fini de la même manière. J'ai connu, c'est encore ZIMMERMANN qui parle, un homme d'un très beau génie, et d'un savoir presque universel, à qui de fréquentes pollutions avaient fait perdre toute l'activité de son esprit, et dont le corps était exactement dans l'état de celui du malade qui consulta BOERHAAVE, et que je rapporterai ailleurs.

Je dois les deux faits suivants à RAST le fils, célèbre médecin de Lyon, avec qui j'ai eu le plaisir de passer quelques mois à Montpellier. Un jeune homme de Montpellier, étudiant en médecine, mourut par l'excès de ces sortes de débauches. L'idée de son crime avait tellement frappé son esprit, qu'il mourut dans une espèce de désespoir, croyant voir l'enfer ouvert à ses côtés, prêt à le recevoir. Un enfant de cette ville, âgé de six à sept ans, instruit, je crois, par une servante, se pollua si souvent, que la fièvre lente qui survint l'enleva bientôt. Sa fureur pour cet acte était si grande, qu'on ne put l'en empêcher jusqu'aux derniers jours de sa vie. Lorsqu'on lui représentait qu'il hâtait sa mort, il se consolait en disant qu'il irait plutôt trouver son père, mort depuis quelques mois.

MIEGE, célèbre médecin de Bâle, connu dans le monde savant par d'excellentes dissertations, et à qui sa patrie a l'obligation de l'inoculation, qu'il continue avec autant de succès que d'habileté, m'a communiqué une lettre du professeur STEHELIN, nom cher aux lettres, dans laquelle j'ai trouvé quelques observations intéressantes et utiles. J'en réserve quelques-unes pour la suite de cet ouvrage,

où elles seront mieux placées : c'est ici le lieu des autres. Le fils de M***, âgé de quatorze à quinze ans, est mort de convulsions et d'une espèce d'épilepsie, dont l'origine venait uniquement de la masturbation, il a été traité inutilement par les médecins les plus expérimentés de notre ville. Je connais aussi une jeune demoiselle de douze à treize ans, qui, par cette détestable manœuvre, s'est attiré une consommation avec le ventre gros et tendu, une perte blanche et une incontinence d'urine. Quoique les remèdes l'aient soulagée, elle languit toujours, et je crains des suites funestes (1).

SECTION III.

Tableau tiré de l'Onania.

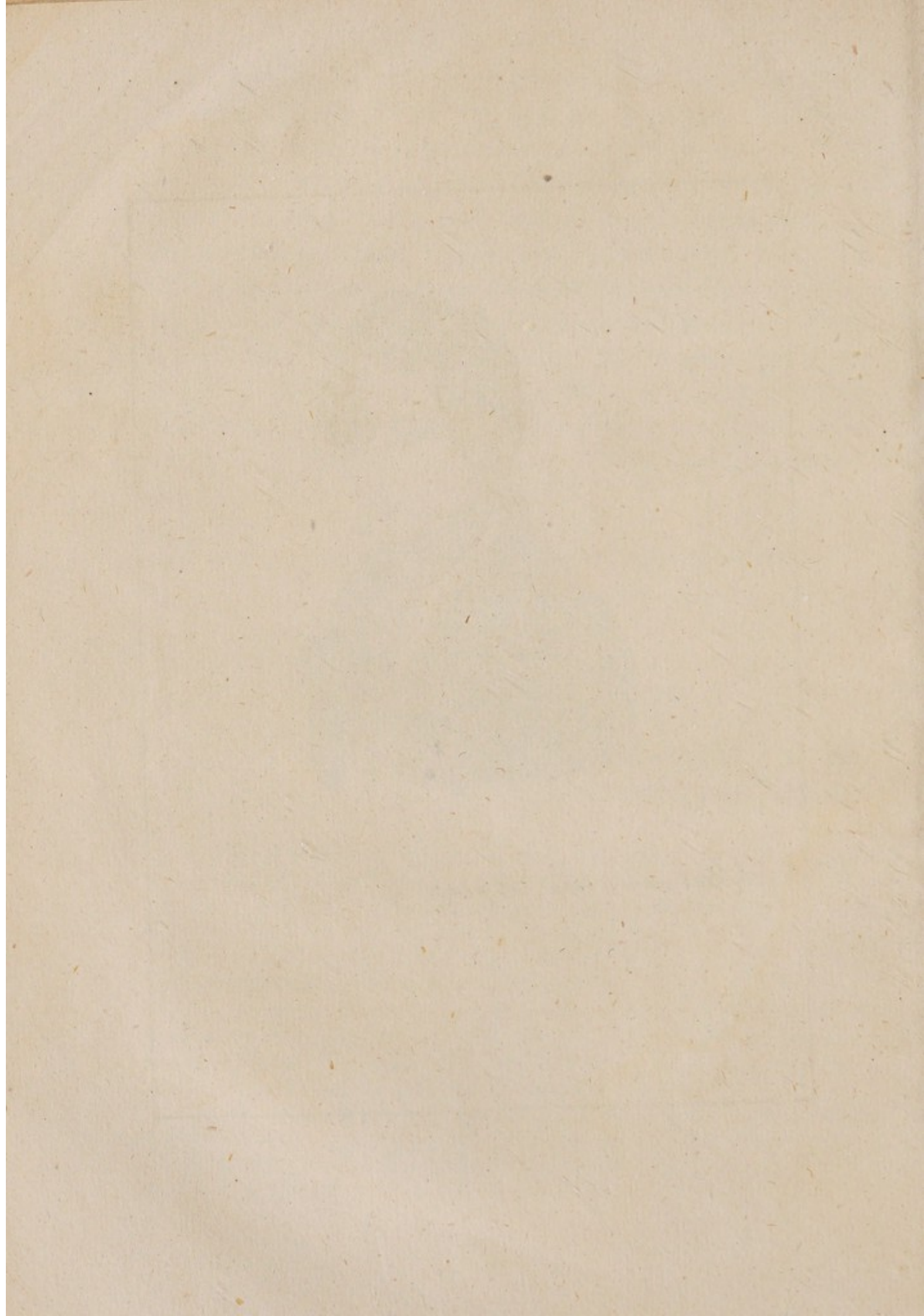
DEPUIS la publication de cet ouvrage, j'ai appris, par le canal le plus respectable, que l'on ne

(1) « Il survient de très bonne heure, dit *Zimmermann*, et beaucoup plus tôt qu'on ne pense, aux petites filles (comme aux petits garçons), certaines affections voluptueuses produites par l'irritation de leurs parties naturelles, quelque simples et dépourvues d'idées qu'on les suppose, à raison de leur âge. Ces affections de volupté favorisées par une complexion très sensible, par un principe âcre qui se porte sur les organes sexuels, s'emparent bientôt de l'imagination et des sens. Si ces affections voluptueuses reviennent avec fréquence sans que le corps y contribue par aucune action irritante, je nomme toujours le fait onanisme.

« Un frottement réitéré des parties naturelles, des démangeaisons occasionnées par des vers, ou toute autre cause quelconque n'est pas sans doute un abus de soi-même volontaire, mais il y conduit tout droit. »



Il était jeune, beau ; et plein de Santé.







Il se débat contre la mort.

devait pas ajouter une entière créance aux faits de la collection anglaise, et que cette raison, quelques calomnies, des obscénités et la supposition d'un privilège impérial, avaient fait prohiber la traduction allemande dans l'empire. Ces motifs m'auraient déterminé à supprimer tout ce que j'ai tiré de cet ouvrage; mais quelques considérations m'ont engagé à le conserver sous la modification de cet avis. La première est que quelques-unes de ces raisons ne regardent que l'édition allemande. La seconde, que, quoiqu'il puisse s'y trouver quelques faits supposés, et que quelques-uns paraissent même porter ce caractère, il est cependant prouvé que le plus grand nombre n'est que trop vrai. Enfin, une troisième considération qui m'a décidé, c'est ce que je trouve dans la même lettre de STEHELIN. J'ai reçu, dit-il, une lettre de HOFFMANN de Maestricht, dans laquelle il me marque avoir vu un masturbateur qui s'était déjà attiré une consommation dorsale, qu'il traita sans succès, et qui fut guéri par l'ONANIA, dont le docteur BELKERS, à Londres, doit être l'auteur, et si bien guéri, qu'il est redevenu gros et gras, et qu'il a quatre enfants.

L'ONANIA anglais est un vrai chaos, l'ouvrage le plus indigeste qui se soit écrit depuis long-temps. On ne peut lire que les observations, toutes les réflexions de l'auteur ne sont que des trivialités théologiques et morales. Je ne tirerai de tout cet ouvrage, qui est assez long, qu'un tableau des accidents les plus ordinaires dont les malades se plaignent: la vivacité, l'expression énergique de la douleur et du repentir qui se trouvent dans un pe-

tit nombre de lettres et qui ne peuvent point se trouver dans l'extrait, ne doivent pas affaiblir l'impression d'horreur que leur lecture inspire, parce que cette impression dépend des faits; et les lecteurs m'auront l'obligation de leur épargner la lecture d'un bien plus grand nombre d'autres lettres sans tour et sans style. Je rangerai sous six chefs les maux dont se plaignent les malades anglais, en commençant par les plus fâcheux, ceux de l'âme.

1° Toutes les facultés intellectuelles s'affaiblissent, la mémoire se perd, les idées s'obscurcissent, les malades tombent même quelquefois dans une légère démence; ils ont sans cesse une espèce d'inquiétude intérieure, une angoisse continuelle, un reproche de leur conscience si vif, qu'ils versent souvent des larmes. Ils sont sujets à des vertiges; tous leurs sens, mais surtout la vue et l'ouïe s'affaiblissent; leur sommeil, s'ils peuvent dormir, est troublé par des rêves fâcheux.

2° Les forces du corps manquent entièrement, l'accroissement de ceux qui se livrent à ces abominations, avant qu'il soit fini, est considérablement dérangé. Les uns ne dorment point du tout; les autres sont dans un assoupissement presque continu. Presque tous deviennent hypocondriaques ou hystériques, et sont accablés de tous les accidents qui accompagnent ces fâcheuses maladies: tristesse, soupirs, larmes, palpitations, suffocations, défaillances. L'on en a vu cracher des matières calcaires. La toux, la fièvre lente, la consommation sont les châtimens que d'autres trouvent dans leurs propres crimes.

3° Les douleurs les plus vives sont un autre ob-

jet des plaintes des malades ; l'un se plaint de la tête, l'autre de la poitrine, de l'estomac, des intestins, de douleurs de rhumatismes extérieurs, quelquefois d'un engourdissement douloureux dans toutes les parties de leur corps, dès qu'on les comprime le plus légèrement.

4° L'on voit non-seulement des boutons au visage, c'est un symptôme des plus communs, mais même de vraies pustules suppurantes sur le visage, dans le nez, sur la poitrine, sur les cuisses, des démangeaisons cruelles de ces mêmes parties. Un des malades se plaignait même d'excroissances charnues sur le front (1).

5° Les organes de la génération éprouvent aussi leur part des misères dont ils sont la cause première. Plusieurs malades deviennent incapables d'érection ; chez d'autres, la liqueur séminale se répand au moment du plus léger bruit et de la plus faible érection, ou dans les efforts qu'ils font pour aller à la selle. Un grand nombre est attaqué d'une gonorrhée habituelle, qui abat entièrement les forces, et dont la matière ressemble souvent, ou à

(1) A tous les indices qui affligent déjà les regards, viennent se joindre des boutons purulens, qui couvrent le visage, et se répandent sur tout le corps. L'excitation du cœur, l'activité accélérée du mouvement musculaire font arriver à la peau plus de sang que de coutume ; elle s'échauffe, se colore, transpire abondamment ; mais quand le calme a remplacé l'excitation coupable, la force transpiratoire diminue, la peau pâlit, elle reste plus impressionnable. Si le froid vient alors la saisir, elle ne réagit pas suffisamment, et laisse échapper de nombreux foyers de flegmasie. De là viennent ces hideux boutons, ces pustules rougeâtres, couronnées à leur sommet par une vésicule qui se crève et se renouvelle ; car une fois que l'irritation s'est établie quelque part, elle y persiste.

une sanie fétide, ou à une mucosité sale. D'autres sont tourmentés par des priapismes douloureux. Les dysuries, les stranguries, les ardeurs d'urine, l'affaiblissement de son jet, font cruellement souffrir quelques malades. Il y en a qui ont des tumeurs très douloureuses aux testicules, à la verge, à la vessie, au cordon spermatique. Enfin, ou l'impossibilité du coït, ou la dépravation de la liqueur génitale, rendent stériles presque tous ceux qui se sont livrés long-temps à ce crime.

6° Les fonctions des intestins sont quelquefois totalement dérangées, et quelques malades se plaignent de constipations opiniâtres, d'autres d'hémorrhoides ou d'un écoulement de matière fétide par le fondement. Cette dernière observation me rappelle le jeune homme dont parle HOFFMANN, qui, après chaque masturbation, était attaqué de la diarrhée, nouvelle cause de la perte de ses forces.

SECTION IV.

Observations de l'Auteur.

Le tableau qu'offre ma première observation est terrible; j'en fus effrayé moi-même la première fois que je vis l'infortuné qui en est le sujet. Je sentis alors, plus que je n'avais fait encore, la nécessité de montrer aux jeunes gens toutes les horreurs du précipice dans lequel ils se jettent volontairement.

L. D***, horloger, avait été sage et avait joui

d'une bonne santé jusqu'à l'âge de dix-sept ans : à cette époque , il se livra à la masturbation qu'il réitérait tous les jours , souvent jusqu'à trois fois , et l'éjaculation était toujours précédée et accompagnée d'une légère perte de connaissance , et d'un mouvement convulsif dans les muscles extenseurs de la tête , qui la retiraient fortement en arrière , pendant que le col se gonflait extraordinairement. Il ne s'était pas écoulé un an , qu'il commença à sentir une grande faiblesse après chaque acte ; cet avis ne fut pas suffisant pour le retirer du borbier : son âme , déjà toute livrée à ces infamies , n'était plus capable d'autres idées , et les réitérations de son crime devinrent tous les jours plus fréquentes , jusqu'à ce qu'il se trouva dans un état qui lui fit craindre la mort. Sage trop tard , le mal avait déjà fait tant de progrès , qu'il ne pouvait être guéri ; et les parties génitales étaient devenues si irritables et si faibles , qu'il n'était plus besoin d'un nouvel acte de la part de cet infortuné pour faire épancher la semence. L'irritation la plus légère procurait sur-le-champ une érection imparfaite , qui était immédiatement suivie d'une évacuation de cette liqueur , qui augmentait journellement sa faiblesse. Ce spasme , qu'il n'éprouvait auparavant que dans le temps de la consommation de l'acte , et qui cessait en même temps , était devenu habitude et l'attaquait souvent sans aucune cause apparente , et d'une façon si violente , que pendant tout le temps de l'accès , qui durait quelquefois quinze heures , et jamais moins de huit , il éprouvait , dans toute la partie postérieure du col , des douleurs si violentes , qu'il poussait ordinairement , non pas des cris , mais des

hurlements , et il lui était impossible , pendant tout ce temps là , d'avaler rien de liquide ou de solide. Sa voix était devenue enrrouée , mais je n'ai pas remarqué qu'elle le fût davantage dans le temps de l'accès. Il perdit totalement ses forces , obligé de renoncer à sa profession , incapable de tout , accablé de misère , il languit presque sans secours pendant quelques mois , d'autant plus à plaindre qu'un reste de mémoire qui ne tarda pas à s'évanouir , ne servait qu'à lui rappeler sans cesse les causes de son malheur et à l'augmenter de toute l'horreur de ses remords. J'appris son état , je me rendis chez lui ; je trouvai moins un être vivant qu'un cadavre gisant sur la paille , maigre , pâle , sale , répandant une odeur infecte , presque incapable d'aucun mouvement. Il perdait souvent par le nez un sang pâle et aqueux ; une bave lui sortait continuellement de la bouche ; attaqué de la diarrhée , il rendait ses excréments dans son lit sans s'en apercevoir ; le flux de semence était continuel ; ses yeux chassieux , troublés , éteints , n'avaient plus la faculté de se mouvoir ; le pouls était extrêmement petit , vite et fréquent ; la respiration très gênée ; la maigreur excessive , excepté aux pieds , qui commençaient à être œdémateux. Le désordre de l'esprit n'était pas moindre ; sans idées , sans mémoire , incapable de lier deux phrases , sans réflexions , sans inquiétude sur son sort , sans autre sentiment que celui de la douleur , qui revenait avec tous les accès au moins tous les trois jours. Être bien au-dessous de la brute , spectacle dont on ne peut pas concevoir l'horreur , l'on avait peine à reconnaître qu'il avait appartenu autrefois à l'espèce humaine. Je parvins

assez promptement, à l'aide des remèdes fortifiants, à détruire ses violents accès spasmodiques, qui ne le rappelaient si cruellement au sentiment que par les douleurs; content de l'avoir soulagé à cet égard, je discontinuai des remèdes qui ne pouvaient pas améliorer son état. Il mourut au bout de quelques semaines, en juin 1757, œdémateux par tout le corps.

Tous ceux qui se livrent à cette odieuse et criminelle habitude, ne sont pas aussi cruellement punis, mais il n'en est point qui ne s'en ressente du plus au moins. La fréquence des actes, la variété des tempéraments, plusieurs circonstances étrangères occasionnent des différences considérables. Les maux que j'ai vus le plus souvent sont : 1° Un dérangement total de l'estomac, qui s'annonce chez les uns par des pertes d'appétit ou par des appétits irréguliers; chez les autres, par des douleurs vives, surtout dans les temps de la digestion, par des vomissements habituels, qui résistent à tous les remèdes, tant que l'on reste dans ses mauvaises habitudes. 2° Un affaiblissement des organes de la respiration, d'où résultent souvent des toux sèches, presque toujours des enrouements, des faiblesses de voix, des essoufflements dès qu'on se donne un mouvement un peu violent. 3° Un relâchement total du genre nerveux.

Il n'est pas nécessaire de connaître beaucoup l'économie animale, pour sentir que ces trois causes peuvent produire toutes les maladies de langueur, et l'expérience prouve qu'elles les produisent tous les jours. Les premiers accidents qui en résultent dans les masturbateurs, sont outre ceux

que je viens d'indiquer , une diminution considérable dans les forces , une pâleur plus ou moins considérable, quelquefois une légère jaunisse, mais continuelle; souvent des boutons qui ne passent que pour faire place à d'autres, et se reproduire continuellement par tout le visage, mais surtout au front, aux tempes et près du nez, une maigreur considérable, une sensibilité étonnante aux changements des saisons, surtout au froid, une langueur dans les yeux, un affaiblissement de la vue, une diminution considérable de toutes les facultés, surtout de la mémoire. « Je sens bien, m'écrivait un patient, que cette mauvaise manœuvre m'a diminué la force des facultés, et surtout la mémoire. » Qu'il me soit permis d'insérer ici les fragments de quelques lettres, qui, réunis, formeront un tableau assez complet des désordres physiques que produit la masturbation, et dont la langue dans laquelle j'écrivais, m'empêcha de faire usage dans la première édition de cet ouvrage. « J'eus le malheur, comme bien d'autres jeunes gens (c'est dans l'âge mûr qu'il m'écrit) de me laisser aller à une habitude aussi pernicieuse pour le corps que pour l'âme; l'âge, aidé de la raison, a corrigé depuis quelque temps ce misérable penchant; mais le mal est fait. A l'affection et sensibilité extraordinaire du genre nerveux et aux accidents qu'elle occasionne, se joignent une faiblesse, un malaise, un ennui, une détresse qui semblent m'assiéger comme à l'envie; je suis miné par une perte de semence presque continuelle; mon visage devient presque cadavéreux, tant il est pâle et plombé. La faiblesse de mon

« corps rend tous mes mouvements difficiles : celle
« de mes jambes est souvent telle , que j'ai beau-
« coup de peine à me tenir debout , et que je n'ose
« pas me hasarder à sortir de ma chambre. Les
« digestions se font si mal , que la nourriture se
« présente aussi en nature , trois ou quatre heures
« après l'avoir prise , que si je ne venais que de la
« mettre dans mon estomac. Ma poitrine se remplit
« de phlegmes , dont la présence me jette dans un
« état d'angoisses , et l'expectoration , dans un état
« d'épuisement. Voilà un tableau raccourci de mes
« misères , qui sont encore augmentées par la triste
« certitude que j'ai acquise , que le jour qui suit
« sera encore plus fâcheux que le précédent ; en un
« mot , je ne crois pas que jamais créature hu-
« maine ait été affligée de tant de maux que je le
« suis. Sans un secours particulier de la providence ,
« j'aurai bien de la peine à supporter un fardeau
« si pesant. »

Je lus en frémissant , dans la lettre d'un autre malade , ces mots terribles , qui me rappelèrent ceux de l'ONANIA : « Si la religion ne me retenait
« pas , j'aurais déjà terminé une vie d'autant plus
« cruelle , qu'elle l'est par ma propre faute. » Il n'est point au monde , en effet , d'état pire que celui de l'angoisse : la douleur n'est rien en comparaison , et quand elle se joint à une foule d'autres maux , il n'est point étonnant qu'un malade désire la mort comme son plus grand bien , et regarde la vie comme un malheur réel , si l'on peut appeler vie un état aussi triste.

La description suivante est plus courte et moins terrible. « J'ai eu le malheur , dès ma jeunesse , je

« crois entre huit et dix ans, de contracter cette per-
« nicieuse habitude, qui, de bonne heure, a ruiné
« mon tempérament; mais surtout depuis quelques
« années, je suis dans un accablement extraordi-
« naire; j'ai les nerfs extrêmement faibles; mes mains
« sont sans forces, toujours tremblantes, et dans une
« sueur continuelle; j'ai de violents maux d'esto-
« mac, des douleurs dans les bras, dans les jam-
« bes, quelquefois aux reins et à la poitrine, sou-
« vent de la toux: mes yeux sont toujours faibles
« et cassés; mon appétit est dévorant; et cependant
« je maigris beaucoup, et j'ai tous les jours plus
« mauvais visage. » L'on verra, dans la section
du traitement, le succès des remèdes dans ce cas.
Je ne détaillerai pas la cure du premier, à cause
de sa longueur. « La nature, écrivait un troisième,
« m'ouvrit les yeux sur la cause de la langueur
« dans laquelle je me trouvais, et sur le danger de
« l'abîme où je me précipitais, soit par des bou-
« tons ou vessies qui survenaient à la partie qui
« servait d'instrument à mon crime, soit aussi par
« la faiblesse que j'éprouvais au milieu du crime
« même, et qui ne me permettait pas de douter
« quelle était sa cause. »

Je pourrais ajouter ici un grand nombre de re-
lations de maladies pour lesquelles j'ai été consulté
depuis la seconde édition de cet ouvrage; mais ce
seraient des répétitions inutiles, et je me borne à
deux ou trois des plus récentes.

Un homme, qui est dans la fleur de son âge
m'écrivait, il n'y a que peu de jours: « J'ai con-
« tracté fort jeune une affreuse coutume, qui a
« ruiné ma santé; je suis accablé d'embarras et de

« tournoiemens de tête , qui m'ont fait craindre
« l'apoplexie , et pour lesquels on m'a saigné ; mais
« on s'aperçut d'abord qu'on avait eu tort. J'ai la
« poitrine serrée , et par conséquent la respiration
« gênée ; j'ai fréquemment des douleurs d'estomac ,
« et je souffre successivement presque par tout le
« corps ; je suis tout le jour assoupi et inquiet :
« pendant la nuit , mon sommeil est troublé et
« agité , et il ne me répare point ; j'ai souvent des
« démangeaisons , je suis pâle , j'ai les yeux affai-
« blis et douloureux , le teint jaune et la bouche
« mauvaise , etc.

« Je ne puis faire , m'écrivait un second , deux
« cents pas sans me reposer ; ma faiblesse est ex-
« trême ; j'ai des douleurs continuelles dans tout
« le corps , mais surtout dans les épaules ; je souffre
« beaucoup des maux de poitrine ; j'ai conservé de
« l'appétit , mais c'est un malheur , puisque j'ai des
« douleurs d'estomac dès que j'ai mangé , et que je
« rends tout ce que mange : si je lis une page ou
« deux , mes yeux se remplissent de larmes , et me
« font souffrir ; j'ai souvent des soupirs très invo-
« lontaires : *Filo xylmo flaccidius veretrum , om-*
« *nisque erectionis impotens , semen quidem ,*
« *manu excitatum , effluere finit , nequaquam*
« *vero ejaculat ; adeo cæterum immunitum et re-*
« *tractum ut oculi de sexu vix judere possint.* »

L'on trouvera les détails et les succès du traitement dans la suite de cet ouvrage ; je les donnerai , parce que c'est le plus affaibli et le plus docile des malades que j'aie vu.

Un troisième , qui s'était livré à cette horrible manœuvre , dès l'âge de douze ans , paraissait plus

attaqué dans les facultés intellectuelles que dans la santé corporelle. « Je sens ma chaleur diminuer
« sensiblement ; le sentiment est considérablement
« émoussé chez moi, le feu de l'imagination extrê-
« mement ralenti, le sentiment de l'existence infi-
« niment moins vif ; tout ce qui passe à présent me
« paraît presque un songe ; j'ai plus de peine à con-
« cevoir, et moins de présence d'esprit ; en un
« mot, je me sens dépérir, quoique je conserve du
« sommeil, de l'appétit, et assez bon visage »

Une suite qui n'est pas rare, c'est l'hypocondrialgie ; et si les hypocondriaques se livrent à cette pratique, elle empire tous les accidents du mal, et le rend totalement incurable. J'ai vu les inquiétudes, les agitations les plus cruelles être l'effet de ces deux causes réunies, et des observations répétées m'ont prouvé que, dans les hypocondriaques qui sont sujets à avoir quelquefois des attaques de délire ou de manie, la masturbation hâte toujours les accès. Le cerveau affaibli par cette double cause, perd successivement toutes ses facultés, et les malades tombent enfin dans une imbécillité, qui n'est suspendue que par quelques attaques de frénésie. Les *Mémoires des curieux de la nature* parlent d'un homme mélancolique, qui, suivant le conseil d'Horace, cherchait quelquefois à dissiper ses tristesses par le vin, et qui, s'étant trop livré à un autre genre de plaisir dans les premiers jours de son second mariage, tomba dans une manie si terrible, qu'il fallut l'enchaîner.

JAKIN nous a conservé, dans ses *Commentaires sur RHASÈS*, l'histoire d'un mélancolique, que des excès dans le même genre jetèrent dans une con-

somption accompagnée de manie qui le tuèrent en peu de jours.

L'on sait que les paroxysmes épileptiques, accompagnés d'une effusion de liqueur séminale, laissent plus d'épuisement encore, et surtout plus d'étourdissement que les autres. Le coït excite les accès de ce mal dans ceux qui y sont sujets, et c'est à cette cause que VAN SWIETEN attribue le grand accablement dans lequel les malades tombent, si les accès sont fréquents. DIDIER avait connu un marchand de Montpellier, qui ne sacrifiait jamais à Vénus sans avoir, aussitôt après, une attaque d'épilepsie.

GALLIEN rapporte une observation semblable, et HENRI VAN HEERS témoigne la même chose. J'ai eu occasion de m'en convaincre moi même. VAN SWIETEN a connu un épileptique qui fut attaqué de l'accès la nuit de ses noces. HOFFMANN connaissait une femme très lubrique, qui avait le plus souvent un accès d'épilepsie après chaque acte vénérien (1).

(1) Nous empruntons le récit suivant aux lettres médicales et morales du docteur Rosier.

« J'ai eu occasion de voir une malheureuse mère dont la fille offrait en même temps une aliénation mentale et une habitude solitaire ; cette mère vint me prier, il y a quelques mois, de vouloir bien venir voir l'objet pour elle de la plus grande douleur ; elle ignorait laquelle de ces deux maladies avait précédé l'autre, ou elle n'osa point me l'apprendre, quelque désir et quelque raison que je lui témoignasse de m'en assurer.

« C'était en hiver ; le soir, il était nuit, cette dame me conduisit près de la fenêtre d'une petite salle basse prenant le jour sur un jardin : « Voyez, si je suis à plaindre, me dit-elle alors, en entr'ouvrant tout doucement un des volets de cette salle. » J'aperçois en effet une personne d'environ trente ans, assise près d'une table et d'un flambeau, le cou et la poitrine mal couverts, les mains automatiquement abandonnées sur les cuisses, les pieds nus, les cheveux en désordre, la figure décharnée, le teint

L'on peut placer ici ce que dit BOERHAAVE, dans son *Traité des maladies des nerfs*, que, dans l'ardeur vénérienne, tous les nerfs sont affectés quelquefois. Il rapporte l'exemple d'une femme qui tombait, à chaque coït, dans une syncope assez longue; et celui d'un homme qui mourut dans le premier coït : la force du spasme l'avait jeté sur-le-champ dans une paralysie totale. Je trouve dans l'excellent ouvrage dont SAUVAGES vient d'enrichir la médecine, l'observation très singulière, et peut-être unique, d'un homme qui, au milieu de l'acte, était attaqué (et le mal a duré douze ans) d'un spasme qui lui raidissait tout le corps, avec perte de sentiment et de connaissance. Je connais plu-

hâve, les épaules et toutes les extrémités de ses membres faisant des saillies aiguës sous ses vêtements, et enfin pour compléter toute l'horreur de ce tableau, cette personne était dans une immobilité glaçante.

« Ce spectacle me fait peur, ajouta bientôt à demi-voix et avec émotion la tendre mère, en refermant doucement le volet; cela ne m'étonnait pas, elle était mère; et l'air de spectre de la malheureuse créature que nous venions de considérer, la lueur du flambeau qui paraissait lui être indifférente, le silence qui régnait autour d'elle, étaient bien faits pour remplir d'effroi. Nous entrons; j'aborde cette personne, objet de ma visite, et de si cruelles angoisses pour le cœur de sa mère, je lui adresse la parole; mais je n'en puis rien obtenir de satisfaisant.

« Elle ne répondit jamais autre chose que le monosyllabe, oui, quelque question qu'on lui adressât, ni ne changeait jamais de place, quelque invitation ou quelque prière qu'on lui en fît, à moins qu'on ne l'engageât à aller se coucher; encore fallait-il fortement l'y contraindre: il en était de même lorsqu'on jugeait à propos qu'elle se levât. Elle était dans cet état depuis plusieurs années; souvent, la nuit surtout, elle poussait des cris effroyables que j'ai entendus plusieurs fois, et qui ressemblaient à ceux que pourrait faire entendre une personne qui serait violemment saisie à la gorge. »

sieurs faits analogues ; DE HALLER en a indiqué un grand nombre dans ses remarques sur les *Instituts* de BOERHAAVE ; et l'on en trouve plusieurs autres chez les observateurs.

L'on a vu plus haut que la masturbation procurait l'épilepsie , et cela arrive plus souvent peut-être qu'on ne le croit : est-il étonnant que ces actes rappellent les accès , comme je l'ai vu plus d'une fois , dans ceux qui y sont déjà sujets ? est-il étonnant qu'elle rende cette maladie incurable ?

Cette rigidité totale de tout le corps , dont parle BOERHAAVE , est un des symptômes les plus rares ; je ne l'avais vue qu'une fois , quand on imprima la dernière édition de cet ouvrage , mais dans le degré le plus complet. Le mal avait commencé par une raideur du col et de l'épine ; il gagna successivement tous les membres , et je vis cet infortuné jeune homme , quelque temps avant sa mort , ne pouvant avoir d'autre situation que d'être couché à la renverse dans un lit , sans pouvoir remuer ni les pieds , ni les mains , incapable de tout autre mouvement , et réduit à ne prendre d'aliments que ceux qu'on lui mettait dans la bouche , il a vécu quelques semaines dans ce triste état , et mourut , ou plutôt s'éteignit presque sans souffrance.

J'ai vu depuis un autre exemple terrible de cette rigidité totale et mortelle , qui mérite bien d'être rapporté. Je fus demandé le 10 février 1760 , pour voir à la campagne un homme de quarante ans qui avait été très fort et très robuste , mais qui avait fait beaucoup d'excès en femme et en vin , et qui s'était souvent exercé à ce qu'on appelle des tours de force. Son mal avait commencé , il y avait plu-

sieurs mois, par une faiblesse dans les jambes, qui le faisait chanceler en marchant, comme s'il avait trop bu ; il tombait quelquefois , même en se promenant dans la plaine ; il ne pouvait descendre les degrés qu'avec beaucoup de peine, et il n'osait presque plus sortir de son appartement. Ses mains tremblaient beaucoup. Il ne pouvait écrire quelques mots qu'avec beaucoup de difficulté, et il les écrivait très mal, mais il dictait aisément, quoique sa langue, qui n'avait jamais eu une bien grande volubilité, commençât à en avoir un peu moins. Sa mémoire le servait bien, et la seule chose qui pût faire soupçonner quelque lésion dans les facultés, c'est qu'il était moins attentif au jeu des dames, et que sa physionomie était assez changée ; il avait de l'appétit et il dormait, mais il avait un peu de peine à se tourner dans le lit.

Il me parut que les excès en femmes et en vin étaient la cause première du mal, et je pensais que les tours de force qu'il avait souvent faits, pouvaient être la cause de ce que les muscles étaient plus particulièrement attaqués. La saison était peu favorable aux remèdes ; mais il fallait cependant chercher à arrêter les progrès du mal ; je lui conseillai des frictions sur tout le corps avec de la flanelle, et quelques fortifiants ; je me proposais d'en augmenter la doses, et de leur joindre l'usage du bain froid dans le commencement de l'été. Au bout de quelques semaines, le tremblement des mains paraissait un peu diminué. Il y eut une consultation au mois d'avril ; on attribua le mal à ce que le malade avait écrit pendant quelques mois, il y avait deux ans, dans une chambre nouvelle-



Son corps est couvert de Pustules.



ment recrépie : on employa des bains tièdes , des frictions graisseuses , des poudres qu'on dit être diaphorétiques et antispasmodiques ; il ne survint aucun changement. Au mois de juin , une seconde consultation décida qu'il irait prendre les eaux de Leuk en Valais : au retour , il avait plus de tremblement et plus de raideur. Depuis lors (septembre 1760, jusqu'au mois de janvier 1764) je ne l'ai revu que trois ou quatre fois. En 1762 , sur la foi de je ne sais quelle annonce , il fit venir de Francfort les remèdes de l'Onania , qui n'opérèrent rien. Il en prit , l'année dernière , d'un médecin étranger , avec aussi peu de succès. Le mal a fait , dès le commencement , des progrès lents , mais journaliers ; et , plusieurs mois avant sa mort , il ne pouvait plus se soutenir sur ses jambes ; il ne pouvait plus remuer seul les bras ni les mains ; l'embarras de la langue augmenta , et il perdit tellement la voix , qu'on ne pouvait l'entendre qu'avec beaucoup de peine ; les muscles extenseurs de la tête la laissaient continuellement tomber sur la poitrine ; il avait toujours de l'inquiétude dans les reins , le sommeil et l'appétit diminuèrent successivement : les derniers mois de sa vie , il avait beaucoup de peine à avaler ; depuis Noël il survint de l'oppression , avec une fièvre irrégulière , les yeux s'éteignirent singulièrement : il passait , quand je le revis au mois de janvier , tout le jour et une grande partie de la nuit sur un fauteuil , penché en arrière , les jambes étendues sur une chaise , la tête tombant à chaque instant sur la poitrine , ayant toujours une personne debout auprès de lui , sans cesse occupée à le changer d'attitude , à lui relever

la tête, à l'alimenter, à lui donner du tabac, à le moucher, et à écouter attentivement tout ce qu'il disait. Les derniers jours de sa vie, il était réduit à prononcer lettre par lettre, et on les écrivait à mesure qu'il les prononçait. Voyant que je ne lui donnais aucune espérance, et que je n'employais que quelques lénitifs pour l'oppression et la fièvre, pressé par le désir de vivre, il fit à un de ses amis, pour venir me la faire tout de suite, la confidence de la cause à laquelle il attribuait tous ses maux en lui avouant que c'était la masturbation : qu'il avait commencé cette infamie il y avait plusieurs années; qu'il l'avait continuée aussi long-temps qu'il l'avait pu; et qu'il avait senti croître ses maux à mesure qu'il s'y livrait. Il me confirma cet aveu quelques jours après, et c'est ce qui l'avait déjà déterminé à employer les remèdes de l'Onania.

L'excès dans les plaisirs de l'amour ne produit pas seulement des maladies de langueur; il jette quelquefois dans des maladies aiguës, et toujours il dérange celles qui dépendent d'une autre cause; il produit très aisément la malignité, qui n'est, selon moi, que le dérangement des forces dans la nature. HIPPOCRATE nous a déjà laissé, dans ses histoires des maladies épidémiques, l'observation d'un jeune homme qui, après des excès vénériens et vineux, fut attaqué d'une fièvre accompagnée des symptômes les plus fâcheux, les plus irréguliers, et enfin mortelle.

Tout ce que HOFFMANN dit sur cette matière, mérite d'être rapporté. Après avoir parlé du danger des plaisirs de l'amour pour les blessés, il exa-

mine celui que courent les personnes qui ont la fièvre en s'y livrant, et il commence par citer une observation de FABRICE DE HILDEN, qui dit qu'un homme ayant eu commerce avec une femme, le dixième jour d'une pleurésie, qui avait été terminée le septième par des sueurs abondantes, fut attaqué par une forte fièvre et un tremblement considérable, et mourut le treizième jour. Il donne ensuite l'histoire d'un homme de cinquante ans, gouteux et livré aux femmes et au vin, qui, dans les premiers jours de la convalescence d'une fausse pleurésie, fut attaqué, immédiatement après le coït, d'un tremblement général, avec une rougeur excessive au visage, la fièvre, et tous les symptômes de la maladie dont il relevait, mais beaucoup plus violemment que la première fois, et il fut dans un bien plus grand danger. Il parle d'un homme qui ne se livrait jamais à des excès vénériens sans avoir une fièvre d'accès pendant plusieurs jours. Il finit par une observation de BARTHOLIN, qui vit un nouveau marié attaqué le lendemain de ses nocces, après des excès conjugaux, d'une fièvre aiguë, avec un grand abattement, des défaillances, des soulèvements d'estomac, une soif immodérée, des rêveries, l'insomnie, beaucoup d'inquiétudes : il guérit par le repos et quelques fortifiants.

N. CHESNEAU vit deux jeunes mariés attaqués, la première semaine de leurs nocces, d'une violente fièvre continue, avec une rougeur et un gonflement considérable du visage, l'un des deux avait une violente douleur au croupion : ils périrent l'un et l'autre au bout de peu de jours.

VANDREMONDE décrit une fièvre produite par la

même cause, qui fut aussi très longue, et accompagnée des accidents les plus effrayants, mais dont l'issue fut plus heureuse que dans le malade d'HIPPOCRATE. Je ne rapporterai pas ici la description qu'il en donne, parce qu'elle est un peu longue, mais je conseille aux médecins de la lire dans l'ouvrage même, qui aujourd'hui se trouve partout. Je parlerai plus bas du traitement. DE SAUVAGES peint cette maladie sous le nom de *fièvre ardente des épuisés*; le pouls est tantôt fort et plein, tantôt faible et petit; les urines sont rouges, la peau sèche et chaude, la soif considérable; ils ont des nausées, et ne peuvent point dormir.

J'ai vu, en 1761 et 1762, deux jeunes hommes très sains, très forts, très vigoureux, qui furent attaqués, l'un le lendemain, l'autre la seconde nuit de leurs noces, sans aucuns frissons, d'une fièvre très forte, avec le pouls vite et dur, des rêveries, beaucoup de légers mouvements convulsifs, une inquiétude insoutenable, et la peau très sèche; le second avait beaucoup d'altération et beaucoup de peine à uriner (1). Je pensai d'abord que l'excès du vin pouvait aussi avoir quelque part à ces accidents; mais je fus pleinement dissuadé, au moins pour le

(1) Gottlieb Vogel dit avoir connu une jeune dame non mariée que l'onanisme a d'abord rendue folle et furieuse, et qui est tombée ensuite dans un état d'imbécillité le plus absolu; elle ne proferait jamais une seule parole et se laissait traiter comme si elle était entièrement privée de vie; elle fermait les yeux dès qu'elle voyait quelqu'un s'approcher d'elle; les muscles et les ligaments du cou étaient si faibles qu'elle avait constamment la tête penchée sur la poitrine pendant tout le temps qu'elle était assise; il est probable qu'elle l'avait également penchée lorsqu'elle marchait, ce que ne dit point Vogel.

second. Ils furent guéris l'un et l'autre au bout de deux jours; circonstance qui, jointe à l'époque de la maladie et à ses caractères, ne laisse aucun doute sur sa cause.

De tristes observations m'ont appris que les maladies aiguës dans les masturbations étaient très dangereuses; leur marche est ordinairement irrégulière, leurs symptômes bizarres, leurs périodes dérangées, l'on ne trouve point de ressources dans le tempérament, l'art est obligé de tout faire; et, comme il ne procure jamais de crises parfaites, quand, après beaucoup de peine, la maladie est surmontée, le malade reste dans un état de langueur plutôt que de convalescence, qui exige une continuation de soins les plus assidus, pour empêcher qu'il ne tombe dans quelque maladie chronique; et je vois que FONSECA avait déjà averti de ce danger. Plusieurs jeunes gens, dit-il, même très robustes, sont attaqués, après des excès avec des femmes dans une même nuit, ou d'une fièvre aiguë qui les tue, ou ils tombent dans des maladies fâcheuses, dont ils ont beaucoup de peine à guérir; car, quand le corps est affaibli par des excès vénériens, s'il est attaqué par quelque maladie aiguë, il n'y a point de remède.

Un jeune garçon, qui n'avait pas encore seize ans, s'était livré à la masturbation avec tant de fureur, qu'enfin, au lieu de sperme, il n'avait amené que du sang, dont la sortie fut bientôt suivie de douleurs excessives et d'une inflammation de tous les organes de la génération. Me trouvant par hasard à la campagne, on me consulta; j'ordonnai des cataplasmes extrêmement émollients, qui pro-

duisirent l'effet que j'en attendais ; mais j'ai appris depuis qu'il était mort peu de temps après de la petite vérole, et je ne doute point que les atteintes qu'il avait portées à son tempérament, par ses infâmes fureurs, n'aient beaucoup contribué à rendre cette maladie mortelle. Quel avis aux jeunes gens !

Tous ceux qui ont souvent occasion de traiter le mal vénérien, savent que, dans les sujets usés par la fréquence des débauches, il devient fréquemment mortel. J'ai vu les plus affreux spectacles en ce genre.

SECTION V.

Suite de la masturbation chez les femmes.

LES observations précédentes paraissent toutes, si l'on en excepte celle de STEHELIN, regarder principalement les hommes : ce serait traiter incomplètement cette matière que de ne pas avertir le sexe, qu'en courant la même carrière de mauvaises œuvres, il s'expose aux mêmes dangers ; que plus d'une fois il s'est attiré tous les maux que je viens de décrire, et que tous les jours les femmes livrées à cette luxure périssent misérablement ses victimes. L'ONANIA anglais est rempli d'aveux qu'on ne lit point sans être saisi d'horreur et de compassion ; le mal paraît même avoir plus d'activité dans le sexe que chez les hommes. Outre tous les symptômes que j'ai déjà rapportés, les femmes sont plus particulièrement exposées à des accès d'hystérie ou

de vapeurs affreux; à des jaunisses incurables, à des crampes cruelles de l'estomac et du dos, à de vives douleurs de nez, à des pertes blanches, dont l'âcreté est une source continuelle de douleurs les plus cuisantes; à des chutes, à des ulcérations de matrice, et à toutes les infirmités que ces deux maux entraînent; à des prolongements et à des dartres du clitoris, à des fureurs utérines qui, leur enlevant à la fois la pudeur et la raison, les mettent au niveau des brutes les plus lascives, jusqu'à ce qu'une mort désespérée les arrache aux douleurs et à l'infamie.

Le visage, ce miroir fidèle de l'état de l'âme et du corps, est le premier à nous faire apercevoir des dérangements intérieurs. L'embonpoint et le coloris, dont la réunion forme cet air de jeunesse, qui seul peut tenir lieu de beauté, et sans lequel la beauté ne produit plus d'autre impression que celle d'une admiration froide; l'embonpoint, dis-je, et le coloris disparaissent les premiers; la maigreur, le plombé du teint, la rudesse de la peau leur succèdent immédiatement; les yeux perdent leur éclat, se ternissent et peignent, par leur langueur, celle de toute la machine; les lèvres perdent leur vermillon, les dents leur blancheur, et enfin, il n'est pas rare que la figure reçoive un échec considérable par la déformation totale de la taille (1).

(1) « Les symptômes les plus convaincants de l'existence de l'onanisme, dit Zimmermann, sont la faiblesse de la vue chez de jeunes personnes qui l'avaient excellente, surtout quand cette faiblesse devient tout-à-coup si grande, qu'elles sont obligées d'approcher les objets très près de leurs yeux pour pouvoir

Le RACHITIS, ce qu'on appelle communément la *nouure*, n'est pas une maladie qui, comme l'a écrit le grand BOERHAAVE, n'attaque jamais depuis l'âge de trois ans. L'on voit communément des jeunes gens de l'un et de l'autre sexe, mais surtout parmi les femmes, qui, après avoir été bien faits jusqu'à 8, 10, 12, 14, même 16 ans, tombent peu à peu dans un dérangement de la taille par la courbure de l'épine, et le désordre devient quelquefois très considérable. Ce n'est pas ici la place des détails de cette maladie, ni de l'énumération des causes qui la produisent.

Un symptôme commun aux deux sexes, et que je place dans cet article, parce qu'il est plus fréquent chez les femmes, c'est l'indifférence que cette infamie laisse pour les plaisirs légitimes de l'hymen, lors même que les désirs et les forces ne sont pas éteints : indifférence qui non-seulement fait bien des célibataires, mais qui souvent poursuit jusque dans le lit nuptial. Une femme avoue, dans la collection du docteur BEKKERS, que cette manœuvre a pris tant d'empire sur ses sens, qu'elle déteste les moyens légitimes d'amortir l'aiguillon de la chair. Je connais un homme qui, instruit de ces abominations par son précepteur, éprouva les mêmes dégoûts dans les commencements de son mariage ; et l'angoisse de cette situation, jointe à l'épuisement dû à ses manœuvres, le jeta dans une

« les reconnaître, ou lire distinctement ; quand leur mémoire,
 « auparavant heureuse, décline sensiblement, que leur attention
 « diminue ou ne peut se soutenir aussi long-temps que par le
 « passé. »

profonde mélancolie, qui céda cependant à l'usage des remèdes nervins et fortifiants.

Avant que d'aller plus loin, qu'on me permette d'inviter les pères et les mères à réfléchir sur l'occasion du malheur de ce dernier malade, et il en est plus d'un dans le même cas. Si l'on peut être trompé à ce point dans le choix de ceux à qui l'on confie le choix important de former l'esprit et le cœur des jeunes gens, que ne doit-on pas craindre, et de ceux qui, n'étant destinés qu'à développer leurs talents corporels, sont examinés moins rigoureusement sur les mœurs, et des domestiques qu'on engage souvent, sans s'informer s'ils en ont ? Le jeune enfant dont j'ai parlé d'après Rast, fut instruit au mal, comme on l'a vu, par une servante : la collection anglaise est pleine d'exemples pareils, et je ne pourrais produire qu'un trop grand nombre de jeunes plantes perdues par le jardinier auquel on avait confié le soin de leur tournure. Il est, dans cette espèce de culture, des jardiniers des deux sexes. Quels remèdes, me dira-t-on, à ces maux ? la réponse sort de ma sphère, je la ferai courte. Apporter la plus grande attention au choix d'un précepteur, et veiller sur lui et sur son élève avec cette vigilance qui, dans un père de famille attentif et éclairé, découvre ce qui se fait dans les endroits les plus obscurs de sa maison ; de cette vigilance qui découvre le bois du cerf échappé à tous les autres yeux, et qui est toujours possible quand on veut fortement l'avoir.

Ne laisser jamais les jeunes gens seuls avec les maîtres suspects, empêcher tout commerce avec les domestiques.

Il n'y a pas long-temps qu'une fille âgée de dix-huit ans, qui avait joui d'une très bonne santé, tomba dans une faiblesse étonnante; ses forces diminuaient journellement; elle était tout le jour accablée par l'assoupissement, et la nuit par l'insomnie; elle n'avait plus d'appétit, et une enflure œdémateuse s'était répandue par tout le corps. Elle consulta un habile chirurgien, qui, après s'être assuré qu'il n'y avait point de dérangements dans les règles, soupçonna la masturbation. L'effet que produisit sa première question, lui confirma la justesse de son soupçon, et l'aveu de la malade le changea en certitude; il lui fit sentir le danger de cette manœuvre, dont la cessation et quelques remèdes ont arrêté en très peu de jours les progrès du mal, et produit même quelque amendement (1).

(1) Voici un autre exemple rapporté par le docteur Rosier :

« Mademoiselle..... âgée de quinze ans, était tombée insensiblement à la maison paternelle, dans une espèce d'idiotisme, sans que l'on eût jamais soupçonné la cause de cet accident; elle n'avait ni le teint de son âge, ni la grâce de son sexe; on la place dans une pension, dans l'espoir que ses facultés intellectuelles se développeront au milieu de beaucoup d'autres compagnes d'un esprit plus heureux que le sien, bien plus que dans l'intention d'en faire une personne instruite, ayant un maintien agréable, un peu de vivacité, en un mot, une femme que l'on pût au moins présenter dans le monde; telles sont les seules choses que l'on demande. »

« Les désirs si modérés des parents, l'espoir conçu et donné par la maîtresse de la pension ne se réalisent point, le moral de la jeune personne s'affaiblissait et s'obscurcissait de plus en plus, lorsque la supérieure de la même pension s'aperçoit que son élève se livre à l'habitude secrète, ce dont elle frémit d'autant plus qu'elle paraissait trop bien contractée pour n'avoir pas à appréhender qu'elle ne l'inoculât à ses autres disciples. Dès cet instant, cette femme respectable partage la nuit sa couche avec la jeune malade; le jour elle ne lui permet point de se dérober un seul

Il est temps de finir de si tristes détails ; je me lasse de peindre les turpitudes et les misères de l'humanité. Je n'accumulerai pas ici un plus grand nombre de faits ; ceux qui me restent trouveront naturellement leur place ailleurs , et je passe à l'examen des causes , après cette observation générale , c'est que les jeunes gens nés avec une constitution faible , ont , à parité de crimes , bien plus de maux à redouter que ceux nés vigoureux. Aucun n'évite le châtiment ; tous ne l'éprouvent pas également sévère. Ceux surtout qui ont à craindre l'hérédité de quelques maladies paternelles ou maternelles , qui sont menacés de la goutte , du calcul , de l'étiisie , des écrouelles , qui ont eu quelques atteintes de toux , d'asthme , de crachements de sang , de migraines , d'épilepsie , qui ont du penchant à cette espèce de nouure dont j'ai parlé plus haut : tous ces infortunés , dis-je , doivent être intimement persuadés que chaque acte de ces débauches porte une forte atteinte à leur constitution , hâte à coup sûr l'apparition des maux qu'ils craignent , en rendra les accès infiniment plus fâcheux , et les jettera à la fleur de leur âge dans toutes les infirmités de la vieillesse la plus languissante.

moment à ses regards , elle lui défend amicalement , mais sérieusement , de se livrer à son penchant ; la sollicitude de cette dame généreuse n'est pas trompée ; quelques mois se sont à peine écoulés depuis ces constantes précautions , que les parents n'ont plus à offrir à la société une jeune personne ordinaire , mais bien une femme remplie d'esprit , de raison et de santé , en un mot , une femme très aimable. •

ARTICLE II.

LES CAUSES.

SECTION VI.*Causes de danger , particulières à la masturbation.*

L'on a vu plus haut que la masturbation était plus pernicieuse que les excès avec les femmes. Ceux qui font intervenir partout une providence particulière , établiront que la raison en est une volonté spéciale de Dieu , pour punir ce crime. Persuadé que les corps ont été astreints , dès leur création , à des lois qui en régissent nécessairement tous les mouvements , et dont la Divinité ne change l'économie que dans un petit nombre de cas réservés , je ne voudrais avoir recours aux causes miraculeuses , que quand on trouve une opposition évidente avec les causes physiques. Ce n'est point le cas ici : tout peut très bien s'expliquer par les lois de la mécanique du corps , et par celles de son union avec l'âme. Cette habitude de recourir aux causes surnaturelles a déjà été combattue par HIPPOCRATE , qui , en parlant d'une maladie que les Scythes attribuaient à une punition particulière de Dieu , fait cette belle réflexion :

« Il est vrai que cette maladie vient de Dieu , mais
« elle en vient comme toutes les autres : elles n'en
« viennent pas plus les unes que les autres , parce
« que toutes sont une suite des lois de la nature ,
« qui régit tout. »

On peut remarquer ici que l'Onanisme a un danger particulier pour les enfants , avant le temps de la puberté : il n'est pas commun , heureusement , de trouver des monstres de l'un ou de l'autre sexe , qui en abusent avant cette époque (1) ; mais il ne l'est que trop , qu'ils abusent d'eux-mêmes : un grand nombre de circonstances les éloignent d'un commerce débauché ou le modèrent : une débauche solitaire ne trouve point d'obstacle , et n'a point de bornes.

Une seconde cause , c'est l'empire que cette manœuvre odieuse prend sur les sens , et qui est bien peint dans l'ONANIA anglais. « Cette impudicité , dit-il , n'a pas plutôt subjugué le cœur ,
« qu'elle poursuit le criminel partout ; elle s'en
« saisit , l'occupe en tout temps et en tout lieu :

(1) Le docteur Campe dit avoir vu un enfant de neuf ans qui avait perdu la vue par suite de l'onanisme.

« Sabatier , dit le docteur Rosier , que Petit surnomme le Nestor de la chirurgie française , et auquel il avait écrit pour le prier de vouloir bien lui faire part des observations que sa longue carrière dans l'art de guérir lui avait fournies touchant les habitudes solitaires ; Sabatier , dis-je , répondit à Petit entre autre chose : Ce que j'ai vu de plus terrible et le plus fréquemment à la suite de ce vice , ce sont les nodosités de l'épine. Mon opinion a toujours été regardée comme dénuée de fondement , attendu la grande jeunesse des malades ; mais j'étais instruit par des aveux récents que plusieurs s'étaient rendues coupables avant leur sixième année. Sabatier apprend à Petit qu'une jeune fille de six ans lui en avait fourni un exemple effrayant. »

« au milieu des occupations les plus sérieuses ,
« des actes de religion même , il est en proie aux
« désirs et aux idées lascives qui ne l'abandonnent
« jamais. » Rien n'affaiblit autant que cette tension
continuelle de l'esprit , toujours occupé du même
objet. Le masturbateur , uniquement livré à ses
méditations ordurières , éprouve à cet égard les
mêmes maux que l'homme de lettres qui fixe les
siennes sur une seule question : et il est rare que
cet excès ne nuise pas. Cette partie du cerveau qui
se trouve alors en action , fait un effort qu'on
pourrait comparer à celui d'un muscle long-temps
et fortement tendu : il en résulte , ou une telle mo-
bilité , qu'on ne peut plus arrêter le jeu de cette
partie , ni par là même détourner l'âme de cette
idée ; c'est bien le cas des masturbateurs : ou une
incapacité d'action. Epuisés enfin par une fatigue
continuelle , ces malades tombent dans toutes les
maladies du cerveau , mélancolie , catalepsie ,
épilepsie , imbecillité , perte des sens , faiblesse du
genre nerveux et une foule de maux semblables.
Cette cause fait un tort infini à plusieurs jeunes
gens ; en ce que , lors même que leurs facultés ne
sont pas encore éteintes , l'usage en est perverti.
Quelle que soit la vocation à laquelle ils se vouent ,
on ne réussit à rien sans un degré d'attention ,
dont cette habitude pernicieuse les rend incapa-
bles. Parmi ceux mêmes qui ne se vouent à rien
(cette classe n'est que trop nombreuse) , il en est
qui n'y sont pas propres , un air de distraction ,
d'embarras , d'étourdissement , n'en fait que des
oisifs déplaisants. Je pourrais en citer , que cette
incapacité de se fixer , jointe à la diminution des

facultés, a mis hors d'état d'être jamais rien dans la société. Triste état qui met l'homme au-dessous de la brute, et qui le rend à juste titre l'objet du mépris, et plus encore que de la pitié de ses semblables.

De ces deux premières causes, il en résulte nécessairement une troisième, c'est la fréquence même des actes; l'âme et le corps concourent, dès qu'une fois l'habitude a pris un peu de force, pour solliciter à ce crime. L'âme obsédée par les pensées immondes, excite les mouvements lascifs; et si elle est distraite quelques moments par d'autres idées, les humeurs âcres qui irritent les organes de la génération, la rappellent bientôt au borbier. Que ces vérités d'observation seraient propres à arrêter les jeunes gens, s'ils pouvaient prévoir qu'ici un premier faux pas en entraîne un autre; qu'ils sont presque maîtrisés par la tentation: qu'à mesure que les motifs de séduction augmentent, la raison, qui devrait les contenir, s'affaiblira, et qu'enfin ils se trouveront en peu de temps plongés dans une mer de misère, sans avoir peut-être un bout de planche pour les aider à s'en tirer! Si quelquefois les infirmités commençantes leur donnent de forts avis, si le danger les effraie pour quelques moments, la fureur les replonge.

Cependant le danger est proche, et le temps opportun de l'amendement est court.

Pendant que j'étudiais en philosophie à Genève, temps dont le souvenir me sera cher le reste de mes jours, un de mes condisciples était venu à cet état horrible, qu'il n'était pas le maître de s'abstenir de ces abominations, même pendant le temps

des leçons : il n'attendit pas long-temps son châti-
ment , et il périt misérablement de consommation ,
au bout de deux ans. On trouve un fait semblable
dans l'ONANIA. L'ingénieux auteur qui a fourni
l'extrait de l'édition latine de cet ouvrage , dans
l'excellent journal latin qui paraissait à Berne il y
a quatre ans , raconte , à propos de cette observa-
tion , que tout un collège trompait quelquefois , par
cette manœuvre , l'ennui , et cherchait à éviter un
sommeil que leur inspiraient les leçons d'une mé-
taphysique scolastique , qu'un très vieux profes-
seur leur faisait en dormant , mais cette histori-
ette me paraît moins prouver ce que j'avance , que l'or-
rible dissolution dans laquelle les jeunes gens peu-
vent tomber.

On a découvert , il y a quelques années , dans
une ville , qu'une société entière de garnements
de quatorze et quinze ans , s'était réunie pour la
pratique de ce vice , et toute une école en est en-
core infectée.

La santé d'un jeune prince se perdait journalle-
ment , sans qu'on pût en découvrir la cause. Son
chirurgien le soupçonna , l'épia , et le surprit en
flagrant délit. Il avoua qu'un de ses valets de
chambre l'avait instruit , et qu'il était retombé
souvent. L'habitude était si forte , que les considé-
rations les plus pressantes , présentées avec force ,
ne purent pas la déraciner. Le mal allait en empi-
rant ; ses forces se perdaient journellement , et on
ne put le sauver qu'en le faisant garder à vue jour
et nuit , pendant plus de huit mois.

Un malade me peignait vivement les difficultés
de la victoire dans une de ses lettres. « Il faut bien

« des efforts , ce sont ses termes , pour vaincre
 « l'habitude qui nous est rappelée à chaque ins-
 « tant. Je vous l'avoue en rougissant , la vue d'un
 « objet féminin , quel qu'il soit , fait naître chez
 « moi des désirs. Je n'ai pas même besoin de ce
 « secours , ma sale âme n'est que trop portée à
 « me représenter sans cesse des objets de concu-
 « piscence. Cette passion ne s'allume plus chez
 « moi : il est vrai que je me rappelle en même
 « temps tous vos avis ; je combats , mais ce combat
 « même m'épuise. Si vous pouvez trouver le
 « moyen de détourner mes pensées de cet objet ,
 « je crois que ma guérison serait bien proche (1). »

L'on a déjà vu dans l'extrait de l'ONANIA , que la réitération fréquente avait produit la fureur utérine chez une femme. L'habitude de n'être occupé que d'une idée , rend incapable d'en avoir d'autres ; elle prend l'empire , et règne despotiquement : des organes sans cesse irrités , contractent une disposi-

(1) En quelque lieu qu'on se trouve , dit le docteur Saltzmann , ce monstre y est aussi , les temples et même le sanctuaire ne sont pas des asiles contre ses traits enflammés , mais combien lui résiste-t-on moins encore dans les lieux qui n'ont rien de sacré.

« Cette passion effrénée ne mesure pas non plus ce qu'elle exige sur ce qu'on peut lui fournir même lorsque les forces sont entièrement épuisées , même lorsque les parties de la génération sont comme mortes , même lorsqu'il est physiquement impossible de payer le tribut qu'elle impose.

« Ce qui fut d'abord , dit le docteur Tode , un plaisir de corps survit à celui-ci , et se transforme en plaisir de l'âme , mais au plus grand opprobre de l'humanité , au plus grand scandale des mœurs , on ne brise pas toujours les chaînes de ce honteux esclavage en passant sous les doux liens du nœud conjugal , et c'est en vain , pour quelques misérables au moins , que Dieu a répandu de si vifs plaisirs sur l'union que ses ministres autorisent , en la formant. »

tion morbifique, qui devient un aiguillon toujours présent, indépendant de toute cause externe. Il y a des maladies des parties urinaires, qui donnent une envie continuelle d'uriner; l'irritation réitérée des organes de la génération, y produit une maladie analogue. Il n'est point étonnant si le concours de ces deux causes, morale et physique, réunies, jette dans cette horrible maladie. Que cette idée est propre à effrayer salutairement les personnes chez lesquelles il y a encore quelques vestiges de raison et de pudeur!

Une quatrième cause de l'épuisement des masturbateurs, c'est qu'indépendamment même des émissions de semence, la fréquence des érections, quoiqu'imparfaites, dont ils se plaignent, les épuise considérablement. Toute partie qui est dans un état de tension, produit une dépense de forces, et ils n'en ont point à perdre; les esprits s'y portent en plus grande abondance, ils se dissipent, ce qui affaiblit; ils manquent aux autres fonctions qui, par là même, se font imparfaitement; le concours de ces deux causes a les suites les plus dangereuses. Un autre accident auquel cette dernière cause rend les masturbateurs plus sujets, c'est une espèce de paralysie des organes de la génération, d'où naissent l'impuissance par le défaut d'érection, et la gonorrhée simple, parce que les parties relâchées laissent échapper la véritable semence à mesure qu'elle arrive, et suinter continuellement l'humeur que séparent les prostates, et qu'enfin toute la membrane intérieure de l'urètre acquiert une disposition catarrheuse qui la dispose à fournir un écoulement de même nature que celles des per-

tes blanches des femmes : dispositions, pour le dire en passant, moins rare qu'on ne pense, qui n'est point bornée à la membrane qui revêt les narines, la gorge, le poumon, mais qui attaque souvent tous les viscères creux; qu'on méconnaît parce qu'on ne la soupçonne pas, et qu'on traite mal parce qu'on la méconnaît. Il serait aisé de trouver, dans les observateurs, des exemples de cette maladie traitée pour une autre.

Un habile chirurgien me parlait un jour d'un homme qui, livré par une espèce de goût singulier, aux Vénus du bas étage, ne les connaissant guère que dans les coins des rues, et debout, tomba dans l'épuisement accompagné de maux de reins les plus cruels, d'une atrophie ou dessèchement des cuisses et des jambes, jointe à une paralysie de ces parties, qui paraissait être une suite de lassitude dans laquelle il s'était livré à ses sales voluptés. Il mourut, après avoir gardé six mois le lit, dans un état également propre à inspirer la pitié et l'effroi. Cette observation ne fournit-elle pas une cinquième cause des dangers ordinairement particuliers à la masturbation? Quand on perd ses forces par deux moyens à la fois, l'affaiblissement augmente bien considérablement. Une personne qui est debout ou assise, a besoin, pour se maintenir dans ces situations, surtout dans la première, de faire agir un grand nombre de muscles; et cette action dissipe les esprits animaux. Les personnes faibles qui ne peuvent pas se tenir un instant debout sans éprouver une faiblesse; les malades qui ne peuvent pas être assis sans éprouver le même accident, le prouvent bien évidemment. Pour être

couché ou étendu, il ne faut point cet emploi de force. L'on sent par là même que le même acte dans les unes ou dans les autres de ces attitudes produira bien plus d'affaiblissement dans les premiers que dans le dernier cas.

D'autres observations bien constatées fournissent une sixième cause qui paraîtra peut-être bien faible, mais que des physiciens éclairés ne croiront pas volontiers nulle. Tous les corps vivants transpirent; il s'exhale à chaque instant par la moitié des pores de notre peau une humeur extrêmement ténue, et qui est beaucoup plus considérable que toutes nos autres évacuations. Dans le même temps, une autre espèce de pores admet une partie des fluides qui nous environnent, et les porte dans nos vaisseaux. Ce sont des *torrents invisibles*, pour me servir de l'heureuse expression de SENAC, qui sortent de notre corps et qui y entrent.

Il est démontré que, dans quelques cas, cette inspiration est très considérable.

En observant l'effet des passions, on découvre une différence entre ceux qui se livrent aux femmes et les masturbateurs; différence qui est toute au désavantage de ces derniers. La joie qui tient à l'âme, et qu'il faut bien distinguer de cette volupté purement corporelle que l'homme partage avec l'animal, et dont elle diffère du tout au tout; cette joie, dis-je, aide les digestions, anime la circulation, favorise toutes les fonctions, rétablit les forces, les soutient. Si elle se trouve réunie avec les plaisirs de l'amour, elle contribue à réparer ce qu'ils peuvent ôter de force, et l'observation le

prouve. SANCTORIUS l'a remarqué. « Après un coït
« excessif, dit-il, avec une femme qu'on aimait et
« qu'on désirait, l'on n'éprouve pas la lassitude
« qui devrait être la suite de cet excès, parce que
« la joie que l'âme éprouve augmente la force du
« cœur, favorise les fonctions, et répare ce qu'on
« a perdu. » C'est sur ce principe que VENETTE,
dans l'ouvrage duquel on trouve un bon chapitre
sur les dangers des plaisirs de l'amour poussés à
l'excès, établit que l'union avec une belle femme
épaise moins qu'avec une laide. « La beauté a des
« charmes qui dilatent notre cœur et qui en mul-
« tiplient les esprits. Il faut croire avec saint Chry-
« sostôme que, s'excitant contre les lois de la na-
« ture, le crime est beaucoup plus grand de ce
« côté-là que de l'autre. » Et peut-on douter que la
nature n'ait attaché plus de joie aux plaisirs pro-
curés par les moyens qui sont dans ses voies, qu'à
ceux qui y répugnent ?

Loin des plaisirs que le remords doit suivre.

Une dernière cause qui augmente les dangers de
la masturbation, c'est l'horreur des regrets dont
elle doit être suivie, quand les maux ont dessillé
les yeux sur le crime et sur ses dangers.

Et s'il en est qui soient dans ce cas, ce sont les
masturbateurs. Quand le voile est tombé, le ta-
bleau de leur conduite se présente sous les faces
les plus hideuses, ils se trouvent coupables d'un
crime dont la justice divine ne voulut pas sur-
seoir la punition, et qu'elle punit sur-le-champ de
mort, d'un crime réputé très grand crime par les
païens même.

La honte qui les suit augmente infiniment leur misère. Tel est le degré de débordement, dans quelques endroits, que les débauches avec les femmes n'y sont presque regardées que comme un usage; les plus coupables sur cet article n'en font pas mystère, et ne se doutent pas qu'ils puissent en être plus méprisés. Quel est le masturbateur qui ose avouer son infamie? Et cette nécessité de s'envelopper des ombres du mystère, ne doit-elle pas être à ses propres yeux une preuve du crime de ses actes? Combien n'en est-il pas qui ont péri pour n'avoir jamais osé révéler la cause de leurs maux. On lit dans plusieurs lettres de l'ONANIA: « J'aimerais mieux mourir que de paraître devant vous après un tel aveu. » L'on est, en effet, et l'on doit être infiniment plus porté à excuser celui qui, séduit par ce penchant que la nature a gravé dans tous les cœurs, dont elle se sert pour conserver l'espèce, n'a de tort que celui de ne vouloir pas s'arrêter au point limité par la loi ou par la santé: c'est un homme emporté par la passion qui s'oublie; l'on est bien plus porté à le justifier que celui qui pèche en violant toutes les lois, en renversant tous les sentiments, toutes les vues de la nature. Sentant combien il devrait être en horreur à la société s'il était connu, cette idée doit le bourreler sans cesse. « Il me semble, me marquait un de ces criminels, dans la même lettre dont j'ai cité un fragment plus haut, que chacun lit sur mon visage l'infâme cause de mon mal, et cette idée me rend la compagnie insoutenable. » Ils tombent dans la tristesse et dans le désespoir: on en a vu des exemples dans la quatrième section de cet

ouvrage ; et ils éprouvent tous les maux qu'entraîne une tristesse soutenue , sans avoir , ce qui est affreux pour un criminel , aucun prétexte de justification , aucun motif de consolation. Et quels sont ces effets de la tristesse ? Le relâchement des fibres , le ralentissement de la circulation , l'imperfection des digestions , le manque de nutrition , les obstructions occasionnées par ces serremens qui paraissent être l'effet le plus particulier de la tristesse ; ces épanchemens d'humeurs qui sont une suite des serremens : *les couloirs du foie se ferment*, dit DE SENAC , *et la bile se répand par tout le corps* ; les spasmes , les convulsions , les paralysies , les douleurs , l'augmentation de l'angoisse à l'infini ; tous les accidents qui peuvent être une suite de ceux-ci.

Il est inutile de m'étendre davantage sur les dangers particuliers de la masturbation ; ils ne sont que trop réels et trop démontrés ; je passe aux moyens de guérison.

ARTICLE III.

LA CURATION.

SECTION VII.

Moyens de guérison proposés par les autres Médecins.

IL y a quelques maladies dans lesquelles on est presque sûr du succès des remèdes. Celles qui sont la suite des épuisements vénériens, et à plus forte raison de la masturbation, n'entrent pas dans cette classe; et le pronostic qu'on en peut faire, quand elles sont parvenues à un certain degré, n'a rien que d'effrayant. HIPPOCRATE a annoncé la mort. « C'est une misérable maladie, dit BOERAAVE : je l'ai vue souvent, je n'ai jamais pu la guérir. » VAN SWIETEN traita sans succès pendant trois ans le malade dont il parle. J'ai vu mourir misérablement de cette maladie. Il y a d'autres malades que je n'ai pas même pu soulager. Cependant ces exemples ne doivent pas décourager : l'on en a de plus heureux. Il s'en trouve dans la collection de l'ONANIA, dans les observations des médecins; ma propre pratique m'en a fourni quelques-uns.

Dans le même endroit où HIPPOCRATE donne la description de la maladie telle que je l'ai rapportée plus haut, il indique la curation. « Quand le malade

« se trouve dans cet état, dit-il, faites-lui des fo-
 « mentations par tout le corps ; ensuite donnez-lui
 « un remède qui le fasse vomir, après cela, un
 « autre qui purge la tête, ensuite un qui purge par
 « en bas. Il faut entreprendre cette cure surtout
 « au printemps. Après les purgatifs, l'on donne le
 « petit-lait ou le lait d'ânesse ; après cela, le lait
 « de vache pendant quarante jours. Pendant qu'il
 « boira le lait, il ne mangera point de viande, et
 « on lui donnera le soir une bouillie de froment.
 « Après avoir fini l'usage du lait, on le nourrira
 « de viandes les plus tendres, en commençant par
 « une petite quantité, et on le reengraissera par ce
 « moyen. Il évitera, pendant un an, toute débau-
 « che, tout exercice vénérien, et tout autre exer-
 « cice immodéré ; il se bornera à des promena-
 « des, dans lesquelles il évitera le froid et le so-
 « leil (1). »

(1) Le docteur Doussin-Dubreuil indique le régime suivant comme étant un sûr préservatif de cette horrible maladie :

« Vous vous garderez bien, leur dis-je, de faire usage de liqueurs qui toujours échauffent le sang ;

« Vous vous accoutumerez au froid ;

« Vous éviterez les habillements trop chauds.

« L'hiver vous pourrez vous couvrir de deux couvertures légères, et l'été d'une seule également légère.

« Il faut faire tout ce qui dépendra de vous pour ne jamais coucher que dans des chambres où l'on ne fait point de feu.

« Le jour vous vous chaufferez le moins possible ; cependant il faut que vous évitiez soigneusement le froid des pieds.

« Un usage long du thé peut vous être contraire ; il en est de même de celui du chocolat ou du café, vous pouvez pourtant de temps à autre vous permettre de ce dernier, lorsque vos digestions se feront lentement.

« Si vous n'avez point à vous plaindre d'aigreurs et que votre estomac puisse digérer le lait, vous en prendrez particulièrement le matin à jeûn, vous préférerez celui qui sera trait devant vous,

L'on voit qu'HIPPOCRATE commence la cure par un vomitif et par une purgation : son autorité pourrait faire loi ; et cette loi , dans le plus grand nombre des cas , serait nuisible. Il est aisé de se retirer de cet embarras , en remarquant qu'il n'ordonne la purgation que dans la vue de détourner la fluxion qu'il supposait se jeter de la tête sur l'épine du dos,

et passé dans un linge ; vous n'attendrez point qu'il ait perdu de sa chaleur, toujours plus naturelle que celle que lui communique le feu ; il faut préférer les bains froids aux bains tièdes , mais en général les premiers ne doivent être pris que l'été ; vous devez éviter d'être long-temps dans une attitude courbée ; vous vous coucherez de bonne heure et le moins possible sur le dos ou sur le ventre , mais bien sur l'un ou l'autre des côtés. Mangez peu le soir , et que vos mets soient toujours d'une digestion facile ; ne vous couchez si toutefois vous en êtes la maîtresse , que deux heures après avoir soupé , et jamais sans avoir uriné , évitez une longue constipation ; ne vous permettez jamais de découvrir les parties qui doivent être couvertes et en même temps d'y porter la main : si par suite d'une distraction elle s'en approchait , retirez-la à l'instant même et surtout abandonnez tous les lieux où l'on outrage à plaisir la vertu par des propos plus ou moins indécents ; lorsque vous ne pourrez tout aussitôt quitter ces lieux , gardez-vous bien de paraître approuver une telle conversation ; je voudrais pouvoir trouver des termes assez énergiques pour vous faire sentir toute l'horreur de ces propos , ou équivoques ou licencieux , grossiers et dégoûtants , qui manquent rarement leur but ; mais que ne donnerais-je pas pour pouvoir écarter à jamais de vos mains et de vos yeux , ces livres détestables par lesquels le poison de la licence coulerait à grands flots dans vos veines , qui rapprochent de l'imagination des tableaux ignobles qui la remplissent , et vous agitent pendant le jour pour vous agiter encore plus pendant la nuit , pour ne plus vous laisser de calme dans aucun temps ; il y a tant d'ouvrages qui occuperont dignement votre attention , n'en lisez donc jamais d'autres ; employez tous vos moments d'étude et d'exercices à vous instruire et à vous fortifier encore le corps : c'est ainsi que vous parviendrez à triompher des attaques de l'impudeur qui vous serait conseillée ou qui pourrait n'avoir pour cause qu'une constitution trop ardente."

et que, dans un autre endroit, il met ceux qui sont malades après des excès vénériens dans le catalogue des personnes auxquelles il ne faut donner aucun purgatif, « parce que non seulement ils ne peuvent leur faire aucun bien, mais qu'au contraire ils peuvent leur faire du mal. » Ainsi, c'est cette dernière règle qui doit être regardée comme générale; la première forme une exception, et une exception qui même paraît fondée sur une théorie dont l'erreur est reconnue aujourd'hui, et qui ne doit, par là même, avoir aucune force.

On trouve dans la dissertation d'HOFFMANN, que j'ai déjà souvent citée, deux observations qui doivent rendre très circonspect sur l'usage de l'émétique; je les rapporterai l'une et l'autre. Un homme de cinquante ans, s'étant livré pendant long-temps à des excès en femmes, tomba dans la langueur, la maigreur, la consommation; sa vue diminua sensiblement; enfin il ne voyait les objets que comme à travers un nuage; ce fut à cette époque qu'il prit un émétique, pour prévenir la fièvre qu'il craignait, après un long usage de viande du cochon fumée: le remède lui fit enfler la tête, et le rendit totalement aveugle. Une prostituée publique, qui éprouvait un obscurcissement dans la vue, toutes les fois qu'elle avait commerce avec un homme, ayant pris un émétique, perdit entièrement la vue.

BOERHAAVE paraît avoir voulu indiquer les difficultés de la guérison plutôt que les moyens de l'obtenir. « Il y a peu d'espérance de guérison; le lait passe trop facilement; l'exercice à cheval ne fait aucun bien à ces sortes de malades, et ils se plaignent que ces remèdes les affaiblissent effective-

« ment ; l'exercice rend dans l'erreur de leurs
« songes l'écoulement de la semence plus abon-
« dant , et leur ôte en même temps leurs forces.
« Lorsque le jour reparait, ils ne quittent leurs lits
« que baignés de sueur et affaiblis par le sommeil
« même ; ils ne peuvent supporter les aromatiques,
« dont les effets sont aussi dangereux. Les seules
« ressources , dans ce cas , sont les bons aliments ,
« un exercice modéré du corps, les bains des pieds,
« et les frictions faites avec précaution.

Parmi les consultations de ce grand homme, que
DE HALLER a ajoutées à l'édition qu'il en a procu-
rée, il en a une pour un homme qui s'était rendu
tout-à-fait inepte aux plaisirs de l'amour. « Un
« homme de trente ans s'est si fort affaibli les or-
« ganes de la génération, que le sperme s'écoule
« toutes les fois qu'il a quelque commencement
« d'érection ; car elle n'est jamais complète , et la
« semence n'est point lancée avec force, mais elle
« s'écoule goutte à goutte , ce qui le rend impuis-
« sant : il a la mémoire, l'estomac, les reins et les
« jambes totalement affaiblis. »

BOHERHAAVE répondit : « Ces maladies sont tou-
« jours extrêmement difficiles à guérir ; elles ne se
« déclarent presque jamais que lorsque le corps af-
« faibli fait que les remèdes restent sans effet. On
« peut essayer ce que produiront les suivants : un
« régime sec et léger, composé d'oiseaux, de viande
« de bœuf, de mouton, de veau, de chevreau, rôtie
« plutôt que bouillie ; d'une petite quantité de
« bière excellente, de peu de vin, mais d'un vin
« très fortifiant ; beaucoup d'exercice, augmenté
« peu à peu jusqu'au commencement de lassitude,

« et toujours à jeun ; des frictions avec une flanelle
 « parfumée de la fumée d'encens, sur les reins, le
 « bas-ventre, le pubis, les aines, le scrotum, faites
 « régulièrement le soir et le matin. Il faut prendre
 « de deux heures en deux heures, pendant le jour,
 « une demi dragme de l'opiat suivant :

« *R. Terræ japon. dr. IV. Opopanac. dr. V.*
 « *Cort. peruv. dr. VI. Cons. rosar, rub. unc. I.*
 « *Oliban. dr. II. Succ. acac. unc. ss. syrup. Kerm.*
 « *q. s. f. s. l. a. cond.*

« Et l'on boira par-dessus demi-once du vin mé-
 « dicinal.

« *R. Rad. caryophill. mont. Pæn. mar. aa.*
 « *unc. 1. Cort. rad. Capar. tamarisc. aa. unc. 1.*
 « *ss. lig. Agalloch. veri unc. vin. gall. alb. lib.*
 « *VI. f. s. l. a. vin. med. »*

J'espère, ajoutait BOHERHAAVE, que le malade sera guéri, après en avoir fait usage deux mois. Mais il ne voulut point s'en servir, et il mourut, au bout de quelques semaines, d'une dyssenterie maligne. Quel eût été l'effet du remède ? C'est ce qu'on ne peut pas deviner. ZIMMERMAN m'a écrit qu'il en avait fait faire usage à un malade, pendant deux sans aucun succès.

HOFFMANN indique les précautions qu'il faut prendre, et les moyens qu'il faut employer. « Il faut
 « éviter tous les remèdes qui ne conviennent pas
 « aux personnes faibles, et qui peuvent affaiblir un
 « corps déjà énérvé : tels sont tous les astringents,
 « ceux qui sont trop rafraîchissants, les saturnins,
 « les nitreux, les acides, et surtout les narcotiques ;
 « ils nuisent tous dans le cas de cette espèce, et

« malheureusement on ne laisse pas que d'en faire
« souvent usage.

« Le but qu'on doit se proposer, c'est de rétablir
« les forces et de rendre aux fibres le ton qu'elles
« ont perdu. Les remèdes chauds, volatiles, aroma-
« tiques, ceux qui ont une odeur forte et agréable,
« ne conviennent pas ici ; il ne faut que des aliments
« doux et propres à réparer cette substance nutri-
« tive, gélatineuse, que les évacuations immodérées
« ont détruites : tels sont les bouillons forts de
« bœuf, de veau, de chapon, avec un peu de vin,
« de suc de citron, de sel, de noix muscade, et de
« clous de girofle. On joint, avec succès, à cet
« usage celui des remèdes qui favorisent la trans-
« piration, et qui raniment le ton languissant des
« fibres. »

Dans une autre consultation pour un mastur-
bateur, il ordonnait de prendre tous les matins une
mesure de lait d'ânesse, coupé avec un tiers d'eau
de Selter.

Il serait inutile de citer les préceptes ou les ob-
servations d'autres auteurs. Je me contenterai de
rapporter un cas très utile, tel qu'il se trouve dans
une thèse de WESZPRIME, qui renferme quatorze
observations toutes intéressantes.

W. Conybeare, âgé de trente ans, avait depuis
six ans la vue si obscurcie, sans aucun vice appa-
rent dans l'œil, qu'il voyait tous les objets comme
à travers d'un nuage épais. Il avait été successi-
vement dans les trois hôpitaux les plus célèbres de
Londres, Saint-Thomas, Saint-Barthélemy et Saint-
Georges : enfin, il y a deux ans qu'il se rendit dans
le nôtre. Partout, après les autres remèdes, on avait

essayé si la salivation mercurielle pourrait le guérir de cette espèce de goutte sereine. Les médecins étaient lassés, et le malade entièrement découragé. L'interrogeant en particulier, et avec beaucoup de soin, sur sa maladie, il me dit que, de temps en temps, il se sentait mal tout le long de l'épine du dos, surtout quand il se courbait pour prendre quelque chose; que ses jambes étaient si faibles, qu'il pouvait à peine être debout une minute sans s'appuyer, autrement les jambes lui tremblaient, et il avait un vertige et un éblouissement; que sa mémoire était si fort affaiblie, que quelquefois il paraissait stupide; et je vis moi-même qu'il était extrêmement décharné. Tout cela me fit soupçonner que la goutte sereine pourrait bien n'être qu'un symptôme d'une maladie plus fâcheuse, et que le malade était attaqué d'une véritable consommation dorsale.

Je le sollicitai vivement à m'avouer s'il ne s'était jamais souillé de l'abominable crime d'Onania, qui détruit entièrement les parties balsamiques du fluide nerveux. Après bien des délais, il l'avoua en rougissant. Je lui ordonnai de prendre le soir deux pilules mercurielles, dont chacune contenait six grains de mercure doux, et le lendemain une once de sel purgatif, et de réitérer quatre fois dans quinze jours. Au bout de ce terme, je le fis vivre, suivant l'ordonnance d'HIPPOCRATE, dans un cas semblable; uniquement de laitage pendant quarante jours. Dans le même temps il se faisait frotter deux ou trois fois par semaine en se couchant. A la fin de cette cure, il revint de la campagne en beaucoup meilleur état que quand il était parti.

Je lui conseillai ensuite le bain froid, pendant trois semaines; il le prenait à jeun, à huit heures du matin, et de deux jours l'un. Pendant deux mois, il prit deux fois par jour l'électuaire minéral et le julep volatil, auxquels il joignait les frictions et les bains du pied. Ces secours rétablirent si bien sa santé, qu'il voulait reprendre l'exercice de sa profession, qui était la boulangerie; mais je lui conseillai de se vouer à quelque'autre, craignant que l'inspiration de la farine qui s'élève en pétrissant, ne formât, dans un estomac et dans une poitrine encore faibles, une colle dont les effets auraient pu être dangereux.

Les principaux remèdes de l'ONANIA, sont des secrets qu'il s'est réservés. L'on voit en général, et cette observation est importante, qu'il n'employait aucun évacuant, et que les roborants seuls en étaient la base, sous le nom de teinture fortifiante, *the strentheming tincture*, et de poudre prolifique, *the prolific powder*. Ils agissent sans que leur action produise aucun effet sensible, mais ce sont les termes de l'auteur, ils *enrichissent*, ils *fortifient*, ils *nourrissent* les parties génitales de l'un et de l'autre sexe; ils leur donnent une nouvelle force, ils favorisent la génération de la semence, ils relèvent puissamment les forces d'une nature accablée; en un mot, comme tous les secrets, il opèrent tout ce qu'on leur demande. Il y a un troisième remède inconnu, sous le nom de *potion restaurante*, qui agit aussi très efficacement; et, en effet, si l'on doit ajouter foi à tous les témoignages qui déposent en faveur de ces remèdes, ils ont sans doute beaucoup de vertu. Outre ces trois arcanes, il

donne quelques formules; l'une est une potion composée d'ambre, d'aromates et de quelques autres remèdes de la même classe; une seconde est un liniment composé d'huiles essentielles, de baumes, de teintures âcres; l'une et l'autre de ces compositions me paraissent trop stimulantes, et, comme elles n'ont pour elles aucune expérience, j'en omets la description : il en indique deux autres qui paraissent plus convenables.

DÉCOCTION.

R. Flor. siccat lami impl. VI. radic. cyper. et galang. aa. unc. II. rad. bistort. unc. I, rad. osmund regal. unc. II. flor. ros. rub. mpl. IV. Ichthyocoll. unc. III.

Scissa tuf. mixt. cum aquæ quar. VII. ad quantæ part. evaporat. coquant, pour prendre tous les jours un quart.

INJECTION.

R. Saccari Saturni vitriol. alb. alum. rup. aa. cdr. 1. aq. chalyb. fabror. pint. 1. ss. per dies decemigne arenæ digerantur; abb. spir. vin. camphr. cochl. III.

On trouvera de très sages vues applicables à la maladie dont je traite, dans un livre qui vient de paraître, intitulé : *Précis de Médecine pratique*, par LIEUTAUD, médecin des enfants de France, qui, après s'être fait un nom distingué parmi les anatomistes et les physiologistes, vient de s'assurer, par cet ouvrage, un des premiers rangs parmi les praticiens. Les chapitres relatifs à la consommation

dorsale, ceux qui ont pour titre *Calor morbosus*, chaleur morbifique, maladie, pour le dire en passant, très fréquente, dont personne n'avait parlé; que l'on traite souvent très mal, comme je m'en suis plaint ailleurs, et dont LIEUTAUD a développé le premier les symptômes, la nature et le traitement, *vires exhaustæ*, l'épuisement et *anæmia*, qu'on peut traduire le manque de sang, chapitre très intéressant qui est tout entier à l'auteur.

LEWIS, dont je n'avais point pu me procurer l'ouvrage avant l'impression de la première édition du mien, est celui de tous qui s'est le plus étendu sur la cure. J'ai eu le plaisir de voir que nous étions parfaitement dans les mêmes idées, que nous employions les mêmes remèdes, surtout le kina et les bains froids, conformité qui me paraît prouver en faveur de la méthode que nous avons suivie l'un et l'autre. Je ne rapporterai ici que les deux aphorismes qui renferment la substance de sa doctrine; je me servirai de quelques passages de l'explication qu'il y ajoute, pour confirmer, dans la Section suivante, ma propre pratique.

« La cure de cette maladie, dit cet habile médecin, dépend de deux articles; ce qu'il faut éviter et ce qu'il faut faire, et les remèdes n'ont aucune efficacité, si l'on n'apporte pas une grande attention à tout ce qui regarde les choses non naturelles, en toutes les branches du régime. Un air sain est de la plus grande importance. La diète doit être fortifiante sans échauffer. Le sommeil ne doit pas être trop long, et il faut dormir à des heures convenables. L'on doit prendre un exercice modéré, surtout à cheval.

« Si les évacuations naturelles se font irrégulièrement, il faut les mettre dans l'ordre. Le malade doit chercher à se distraire par la compagnie, ou par les plaisirs innocents.

« Tous les remèdes doivent être tirés de deux classes, les balsamiques et les fortifiants. »

Il recommande toujours, au lieu du thé, qui est toujours, dit-il, très nuisible aux nerfs, l'infusion de mélisse ou de menthe, en mettant, dans chaque tasse, une cuillerée d'une mixture balsamique, composée de crème et de jaune d'œufs battus ensemble, avec deux ou trois gouttes d'huile de cannelle, ce qui fait une boisson dont le palais et l'estomac s'accommodent très bien, comme j'ai eu l'occasion de le remarquer moi-même; et ce remède est en effet véritablement balsamique et fortifiant. Mais je placerai ici une remarque qui peut être utile; c'est que LEWIS indique, parmi les fortifiants qu'il conseille, les remèdes tirés du plomb; et je me fais un devoir d'avertir que malgré son autorité et celle de quelques autres médecins respectables, l'usage intérieur des préparations de plomb est un véritable poison, de l'aveu de tous les médecins: j'en ai vu les effets les plus tristes, et l'imprudente imprudence des charlatans ne fournit que trop d'occasions d'en observer de tels. Si on veut le conserver, comme celui de quelques autres poisons qu'au moins l'administration en soit réservée à ceux qui sont en état de connaître ses dangers et ses vertus, et qu'on ne l'indique pas, sans précaution, dans des ouvrages destinés au public.

Je finirai cette section par la méthode que STORK

emploie dans ces maladies ; elle est très simple et très efficace. En comparant toutes ces méthodes , on verra qu'elles sont toutes fondées sur les mêmes principes , qu'elles tendent au même but et qu'elles emploient des moyens très ressemblants les uns aux autres ; conformité qui fait l'éloge de la méthode , et inspire de la confiance. « On commence
« dit STORK , par les nourrir de bouillons succu-
« lents. Le riz , les gruaux d'avoine , ceux d'orge ,
« cuits avec du bouillon ou du lait , et le lait sont
« très utiles ; mais il faut observer d'en faire prendre
« peu et souvent. Si l'estomac était si fort affaibli ,
« comme cela arrive quelquefois , quand la maladie
« a fait de grands progrès , qu'il ne peut pas même
« soutenir ces alimens sans de grandes angoisses , il
« faut donner une nourrice au malade , ce qui en
« a quelquefois tiré de l'état le plus fâcheux. On
« redonne de la force et de l'action aux fibres re-
« lâchées par l'usage du vin avec le fer , le kina et la
« cannelle : dès que le malade a assez de force pour
« se promener , il lui est extrêmement utile d'aller
« dans un air de campagne très pur ou de monta-
« gne. »

SECTION VIII.

Pratique de l'auteur.

Il y a quelques maladies dans lesquelles il est difficile de démêler exactement la cause , et par là

même, de déterminer l'indication, et de régler le traitement; mais qui se guérissent avec assez de facilité, quand on est parvenu à ce point : il n'en est pas de même dans la consommation dorsale. L'on sait quelle est la maladie; l'on en connaît la cause : c'est, comme le dit LEWIS, « une espèce particulière de consommation, dont la cause prochaine est une faiblesse générale des nerfs. » L'indication est aisée à former; l'on ne peut pas être partagé, par là même, sur l'essentiel du traitement, mais souvent le meilleur traitement échoue : c'est une raison de plus pour en fixer les détails avec exactitude. Le relâchement général des fibres, la faiblesse du genre nerveux, l'altération des fluides, sont les causes du mal. Il dépend de toutes les parties : il faut leur rendre leur force, c'est l'unique indication. Elle a ses subdivisions tirées des différentes parties affaiblies; mais comme les mêmes remèdes servent à les remplir toutes, il est inutile de les détailler ici; elles l'ont été dans le cours de cet ouvrage.

Ceux qui ignorent parfaitement la médecine, et qui en parlent cependant plus que ceux qui la savent, croiront qu'il est fort aisé de remplir cette indication, et qu'avec de bons aliments et des cordiaux dont nos boutiques abondent, on fortifie bien aisément : de tristes expériences ont, au contraire, appris aux plus grands médecins, que rien n'était plus difficile.

« Il est bien aisé, dit GOTTER, de diminuer les forces; l'on n'a presque aucun secours pour les réparer. » On le comprendra aisément, si l'on réfléchit que les aliments et les remèdes ne sont

autre chose que les aliments et les remèdes dont la nature se sert pour s'entretenir, réparer ses pertes, et remédier aux dérangements qui surviennent dans le corps. Et qu'est-ce que la nature ? « L'aggrégat
« des forces du corps, distribuées harmonique-
« ment. » C'est la force vitale, distribuée respectivement dans les différentes parties. Quand les forces sont épuisées, c'est donc la nature qui est en défaut, c'est l'architecte-ouvrier qui ne fonctionne plus; donnez-lui des matériaux tant que vous voudrez, il est hors d'état de les employer. Vous pouvez l'enterrer avec son bâtiment sous la pierre, le bois et le mortier, sans qu'il se répare un seul pouce de muraille. Il en est de même des maladies qui dépendent de la destruction des forces; les aliments ne réparent point, et les remèdes n'agissent point. J'ai vu des estomacs si affaiblis, que les aliments n'y reçoivent pas plus de préparation que dans un vaisseau de bois; quelquefois ils s'y arrangent suivant les lois de leurs cavités spécifiques; et quand enfin une nouvelle dose irrite l'estomac par son poids, on les voit ressortir successivement par un léger effort, très séparés les uns des autres. D'autres fois, par un plus long séjour, ils s'y corrompent, et on les vomit tels qu'ils seraient, si on les eut laissé gâter dans un bassin d'argent ou de porcelaine. Que doit-on espérer des aliments dans des cas de cette espèce ?

L'épuisement n'est pas aussi considérable dans tous : il en est dans lesquels les forces ne sont qu'affaiblies, sans être totalement détruites; il reste quelques ressources dans les aliments, et même dans les remèdes. Ce qui reste de la nature, tire

quelque parti des premiers , et les derniers doivent être de ceux qu'on a remarqués propres à ranimer ce principe d'action vitale qui s'éteint : ce sont les secours étrangers dont on aide l'architecte , pour qu'il puisse travailler à son ouvrage , en dépensant le moins possible de ses forces ; c'est , d'autres fois , le coup d'éperon qu'on donne à un cheval faible , pour qu'il fasse un effort dans un mauvais pas. Mais qu'il faut d'habileté et de prudence pour savoir juger d'un coup d'œil la profondeur du bourbier , la force de l'animal , et les comparer ! Si l'ouvrage est au-dessus de ses forces , ce coup d'éperon l'obligera , il est vrai , à un effort ; mais si cet effort ne peut pas le mettre en bon chemin , il ne fera que l'épuiser totalement.

La faiblesse produite par la masturbation offre une difficulté dans le choix des remèdes fortifiants , qui ne se présente pas dans d'autres cas ; c'est qu'il faut éviter avec grand soin ceux qui , en irritant , pourraient réveiller l'aiguillon de la chair. C'est une loi de la mécanique animale , si différente de l'inanimée , et si peu soumise aux mêmes règles , que , quand les mouvements s'augmentent l'augmentation est plus considérable dans les parties qui en sont les plus susceptibles ; ce sont , chez les masturbateurs , les parties génitales ; c'est donc dans ces parties que l'effet des remèdes irritants se manifestera le plus sensiblement ; et les suites dangereuses de cet effet ne peuvent rendre trop circospect sur les moyens qu'on emploie. Quels peuvent-ils donc être ? C'est ce que j'examinerai , après avoir détaillé le régime. Je suivrai dans ce détail , la division ordinaire des six choses non naturelles ;

l'air, les aliments, le sommeil, les mouvements, les évacuations naturelles et les passions.

L'air.

L'air a sur nous l'influence que l'eau a sur les poissons, et même une beaucoup plus considérable. Ceux qui savent à quel point cette première influence s'étend, qui n'ignorent pas que les gourmets connaissent non-seulement la rivière, mais encore l'endroit de la rivière où un poisson a été pris, et qu'ils distinguent.

Ceux-là, dis-je, sentiront combien il importe pour les malades de respirer un air plutôt qu'un autre. Ceux qui sont entrés une fois en leur vie dans une chambre qu'on habite sans l'aérer; ceux qui auront cotoyé des marais dans des chaleurs, habité dans les lieux bas, entourés d'éminences de tous côtés; ceux qui auront passé d'une ville peuplée dans la campagne, qui auront respiré l'air au lever du soleil ou à midi, avant ou après une pluie; tous ces gens-là, dis-je, comprendront comment l'air peut influer sur la santé.

Les faibles ont plus besoin du secours d'un air pur que les autres; c'est un remède qui agit (et c'est peut-être le seul) sans le concours de la nature, sans employer ses forces; il est par là même de la plus grande importance de ne pas le négliger. Celui qui convient le mieux à une atonie générale, c'est un air sec et tempéré: un air humide, un air trop chaud, sont pernicieux. Je connais un malade de cette espèce, que les grandes chaleurs jettent dans un épuisement total, et dont la santé varie

en été, suivant l'alternative des jours plus ou moins chauds. Un air trop froid est beaucoup moins à craindre, et cela doit nécessairement ainsi : la chaleur relâche les fibres déjà trop fondues ; le froid, au contraire, remédie à ces deux maux. Quand les Caraïbes sont attaqués de paralysie, à la suite de ces terribles coliques convulsives auxquelles ils sont sujets, lorsqu'on ne peut pas les envoyer aux bains chauds qu'on trouve dans le nord de la Jamaïque, on se contente de les envoyer dans quelque endroit plus froid que leur pays, et ce seul changement d'air opère toujours très favorablement. Une autre qualité essentielle de l'air, c'est qu'il ne soit point chargé de particules nuisibles, qu'il n'ait point perdu, par son séjour dans des lieux habités, cette espèce de qualité vivifiante qui en fait tout l'efficace, et qu'on pourrait appeler l'esprit vital, aussi nécessaire aux plantes qu'aux animaux ; et tel est l'air qu'on respire dans une campagne bien aérée, et jonchée d'herbes, d'arbres et d'arbrisseaux.

Que le malade, dit ARÉTÉE, demeure auprès des prés, des fontaines et des ruisseaux ; les exhalaisons qui en émanent, et la gaîté que ces objets inspirent, fortifient l'âme, animent les forces, et rétablissent la vie. L'air de la ville, sans cesse inspiré et expiré, continuellement rempli d'une foule de vapeurs ou d'exhalaisons infectées, réunit les deux inconvénients d'avoir moins de cet esprit vital, et d'être chargé de particules nuisibles. Celui de la campagne possède les deux qualités opposées ; c'est un air vierge, et un air imprégné de tout ce qu'il y a de plus volatile, de plus agréable, de plus cordial dans les plantes, de la vapeur de la terre,

qui elle-même est très salubre. Mais il serait inutile de choisir une demeure dans un bon air, si on ne le respirait pas; l'air des chambres, si on ne le renouvelle pas continuellement, est à peu près le même dans toutes; ce n'est presque pas en changer, que de passer d'une chambre fermée en ville, dans une chambre fermée à la campagne. L'on ne jouit de toute la salubrité d'une atmosphère saine qu'en plein champ. Si les infirmités ou la faiblesse ne permettent pas de s'y transporter, l'on doit renouveler plusieurs fois par jour l'air dans la chambre, non pas en ouvrant simplement une porte ou une fenêtre, ce qui le renouvelle peu, mais en faisant passer dans la chambre un torrent d'air frais, en ouvrant tout à la fois dans deux ou trois endroits opposés. Il n'y a aucune maladie qui n'exige cette précaution; mais alors il convient de soustraire le malade à une trop grande impression, ce qui est toujours très aisé.

Il est aussi extrêmement important de respirer l'air du matin : ceux qui s'en privent pour rester dans une atmosphère étouffée entre quatre rideaux, renoncent volontairement au meilleur et peut-être au plus fortifiant de tous les remèdes. La fraîcheur de la nuit lui a rendu tout son principe vivifiant; et la rosée qui s'évapore peu à peu, après s'être chargée de tout le baume des fleurs sur lesquelles elle a séjourné, le rend véritablement médicamenteux. L'on nage au milieu d'une essence de plantes qu'on respire continuellement, et dont rien ne peut suppléer le bon effet. Le bien-être, la fraîcheur, la force, l'appétit qu'on sent pendant le reste du jour, en sont une preuve à la portée de tout le monde,

plus forte que tout ce que je pourrais ajouter. J'en ai vu encore très récemment les effets les plus sensibles sur quelques personnes valétudinaires, sur celles surtout qui étaient hypocondriaques; elles éprouvaient de la manière la manière la plus marquée, que si elles humaient l'air au lever du soleil, elles se sentaient beaucoup plus gaies le reste du jour; et ceux qui le passaient avec elles n'auraient pas pu se tromper à cette marque sur l'heure de leur lever. L'on sent combien cet effet est important pour les malades de la consommation dorsale, qui sont si souvent hypocondriaques. Le retour de la gaieté démontre seul, d'une façon invincible, un amendement général dans la santé (1).

Les aliments.

L'on doit être guidé dans le choix des aliments par ces deux règles : 1° ne prendre que des aliments qui, sous un petit volume, contiennent beaucoup

(1) « Il est certain, dit le docteur Doussin-Dubreuil, que les enfants digèrent plus facilement lorsqu'ils vivent en plein air; on doit donc les y conduire souvent, et les y laisser s'exercer, toutefois en prenant garde que la sueur qui les surprendrait, ne se supprime tout-à-coup. Ce qui peut contribuer à les fortifier, ce sont les immersions à l'eau froide auxquelles il faut les accoutumer peu à peu; cependant ce genre de remède ne convient point à tous les sujets et en toute saison; il ne peut leur être administré que dans l'été, et lorsqu'il n'existe chez eux aucune espèce d'éruption dont il y aurait à craindre que la matière ne fût répercutée.

« Il est pourtant des circonstances où il ne faut point avoir égard à la saison, surtout lorsqu'il s'agit d'affections nerveuses pourvu, je le répète encore, qu'il n'existe chez eux aucune espèce d'éruption.

de nourriture, et qui se digèrent aisément; 2° éviter tous ceux qui ont de l'âcreté. Il est important de rendre à l'estomac toutes ses forces, et rien ne détruit plus la force des fibres animales, qu'une extension forcée : ainsi si l'on dilatait l'estomac par la quantité des aliments, on l'affaiblirait journellement. D'ailleurs, s'il est trop rempli, les personnes faibles éprouvent un état de malaise, d'angoisse, de faiblesse et de mélancolie, qui augmente tous les maux. L'on prévient ces deux inconvénients en choisissant des aliments tels que je les ai indiqués, et en n'en prenant que peu à la fois, mais fréquemment. Il est essentiel qu'ils puissent donner aisément ce qu'ils ont de nutritif. L'estomac n'étant pas en état de digérer ce qui se digère difficilement, son action, extrêmement languissante, serait totalement détruite par des aliments, ou trop durs, ou propres à diminuer ses forces.

L'on peut, sur ces principes, former le catalogue de ceux qui conviennent dans ce cas, et de ceux qu'on doit exclure. Dans la dernière classe sont toutes les viandes naturellement dures et indigestes, telles que celles de cochon, toutes celles de vieilles bêtes, celles que l'art a durci au moyen du sel et de la fumée, préparation qui les rend en même temps âcres; toutes celles qui sont trop grasses : les autres graisses quelconques, qui relâchent les fibres de l'estomac, diminuent l'action déjà trop faible des sucs digestifs, restent indigestes, disposent à des obstructions, et acquièrent, par leur séjour, un caractère d'âcreté qui, irritant continuellement, donne de l'inquiétude, des douleurs, de l'insomnie, de l'angoisse, de la fièvre. Il n'y a

rien, en un mot, dont les personnes qui ne digèrent pas, doivent se garder avec plus de soin que des choses grasses. Les pâtes non fermentées, et surtout quand elles sont pétries avec des graisses, sont une autre espèce d'aliment très fort au-dessus des forces d'un mauvais estomac. Les herbes potagères, en produisant des gonflements qui le distendent, et qui gênent en même temps la circulation dans les parties voisines, sont également nuisibles : telles sont généralement toutes les espèces de choux, les légumes à cosse et ceux qui ont un goût et une odeur extrêmement âcres, dernière qualité qui les rend nuisibles, indépendamment des flatuosités.

Les fruits, qui sont si salutaires dans les maladies aiguës et inflammatoires, dans les obstructions, surtout dans celles du foie, et dans plusieurs autres maladies, ne conviennent jamais dans ces cas; ils affaiblissent, ils relâchent, ils énervent les forces de l'estomac; ils augmentent la dissolution du sang déjà trop aqueux, mal digéré; ils fermentent dans l'estomac et dans les intestins, et cette fermentation développe une grande quantité étonnante d'air, qui produit des distensions énormes, qui dérangent absolument le cours de la circulation. J'ai vu cet effet être si considérable chez une femme, pour avoir mangé trop de fruits rouges, vingt-quatre heures après une couche très heureuse, que le ventre était tendu au point de devenir livide : elle était dans l'assoupissement, et son pouls presque imperceptible. Les fruits laissent aussi dans les premières voies un principe acide, propre à occasionner plusieurs accidents fâcheux :

ainsi il faut presque entièrement s'en priver. Les jardinages crus, le vinaigre, le verjus ont les mêmes inconvénients, et méritent la même exclusion.

Quoique le catalogue des aliments défendus soit long, celui des aliments permis l'est encore davantage. Il comprend toutes les viandes d'animaux jeunes, nourris dans de bons endroits et bien nourris : telles sont surtout celles de veau, de jeune mouton, de jeune bœuf, de poulet, de pigeon, de poulet d'Inde, de perdreau. Les alouettes, les grives, les cailles, les autres gibiers, sans être absolument interdits, ont cependant des inconvénients qui ne permettraient pas d'en faire un usage journalier. Le poisson est dans le même cas (1).

L'on doit non-seulement choisir les viandes avec soin, il faut encore les préparer convenablement. La meilleure façon, c'est de les rôtir à un feu doux, qui conserve leur suc, et qui ne les dessèche pas, ou de les cuire lentement dans leur propre jus. Celles que l'on fait bouillir avec beaucoup d'eau donnent au bouillon tout ce qu'elles ont de succu-

(1) Rien n'est plus contraire à la santé des enfants, que l'usage immodéré de la viande; il en est de même de toute autre substance qui serait trop nourrissante.

« Il faut fortifier et endurcir le corps des enfants, dit Gottlieb Vogel, ce qui consiste dans un régime négatif plutôt que positif; la nature a tout disposé à merveille; puissiez-vous d'abord, ajoute-t-il, en s'adressant aux mères, ne pas rendre votre enfant plus faible, plus sensible, plus irritable; la surveillance, la vigilance, surtout les beaux sermons deviendront inutiles, dès que le vice entré à votre insu aura fourni à la dépravation des armes qui le mettront en état de tout braver, lorsque digues et barrières sont devenues de la dernière insuffisance contre des nerfs que l'irritation a doués d'une force irrésistible, contre un sang livré à ce genre de feu que tout allume, et que rien ne peut éteindre. »

lent, et restent incapables de nourrir; souvent elles ne sont que ses fibres charnues, dénuées de leurs sucs et chargées d'eau, également insipides au goût et indigestes à l'estomac. Il est très ordinaire de voir des personnes faibles, fort éloignées de tout soupçon de friandise, qui ne peuvent point en manger sans sentir que leur estomac souffre. Plus les viandes sont tendres, moins elles soutiennent cette préparation qu'on devrait réserver, quant aux malades, pour tirer des viandes dures ce qu'elles ont de nourissant.

Quelques soins qu'on donne à la préparation de la viande, il est des personnes qui ne peuvent pas la digérer : on est réduit à ne leur en donner que le jus, qu'on exprime après l'avoir fait très médiocrement cuire; mais comme il se corromprait aisément, il faut y joindre un peu de pain et une petite dose de jus de citron, ou un peu de vin : un tel mélange est tout ce qu'on peut employer de plus nourrissant. Quelques écrevisses cuites et écrasées dans le bouillon, en relèvent le goût, et le rendent peut-être encore plus fortifiant; mais elles ont le double inconvénient d'être un peu échauffantes, et de rendre le bouillon plus susceptible d'une prompt corruption; ainsi il faut être sur ses gardes à ces deux égards. Le pain et le jardinage n'ont pas l'avantage de réunir beaucoup de nourriture sous un petit volume; mais leur usage, surtout celui du pain, est absolument indispensable pour prévenir non-seulement le dégoût que l'usage d'un régime tout animal ne manquerait pas de produire, mais encore la putridité qui en serait une suite, si on ne le mêlait pas de végétaux. Sans

cette précaution , l'on verrait bientôt éclore , dans les premières voies , l'alcali spontané , et tous les désordres qu'il peut entraîner. J'ai vu les plus grands accidents produits par ce régime chez des personnes faibles à qui on l'avait ordonné. Un des symptômes les plus ordinaires est l'altération : il sont obligés de boire , et la boisson les affaiblit ; d'ailleurs , elle se mêle difficilement avec les humeurs , parce que ce mélange dépend de l'action des vaisseaux , qui est languissante ; et si par un malheur très ordinaire chez ceux qui ne prennent que peu de mouvement , l'action des reins diminue , les liquides passent dans le tissu cellulaire , et forment d'abord des œdèmes , et enfin des hydropisies de toutes les espèces.

L'on prévient ces dangers en mariant toujours le régime végétal avec l'animal. Les meilleures herbes sont les racines tendres et les herbes chicoracées , les cardes et les asperges. Il y en a d'autres qui , quoique fort tendres , incommodent , parce qu'elles rafraîchissent trop ; elles amortissent la force de l'estomac.

Les graines farineuses , préparées et cuites en crêmes avec du bouillon de viande , font un aliment qui n'est point à mépriser ; il réunit ce qu'il y a de plus nourrissant dans les deux règnes et le mélange prévient le danger de chaque aliment donné seul ; le bouillon empêche la farine de s'aigrir , la farine empêche le bouillon de pourrir. L'on s'aperçoit aisément , en lisant les observateurs avec un peu de réflexion , que les maladies sont plus malignes dans le nord de l'Europe que dans sa partie moyenne ; cela ne viendrait-il point de

ce qu'on y mange plus de viande et moins de végétaux ?

Ce que j'ai dit plus haut des fruits n'empêche pas , quand l'estomac conserve encore quelque force , qu'on ne puisse , de temps en temps s'en permettre une petite quantité , mieux choisie pour l'espèce et la maturité ; les plus aqueux sont ceux qui conviennent le moins.

Les œufs sont un aliment du genre animal , et un aliment extrêmement utile ; ils fortifient beaucoup et se digèrent aisément , moyennant qu'ils ne soient que peu ou point cuits ; car , dès que le blanc est durci , il ne se dissout plus ; il devient pesant , indigeste , et ne répare pas ; c'est alors l'aliment des estomacs qui digèrent trop , et non de ceux qui ne digèrent point. La meilleure façon de les manger , c'est de les avaler en sortant de la poule , sans coction ; ou de les manger à la coque , après les avoir seulement plongés trois ou quatre fois dans l'eau bouillante ou délayés dans du bouillon chaud qui ne bouille pas.

Enfin , une dernière espèce d'aliment , c'est le lait ; il réunit toutes les qualités qu'on désire ; il n'a aucun des inconvénients qu'on craint. C'est le plus simple , le plus facile à assimiler , celui qui répare le plus promptement ; tout préparé par la nature , on ne risque point de le gâter par la préparation artificielle ; il nourrit comme le jus de viande , et n'est point susceptible de putridité ; il prévient l'altération ; il tient lieu d'aliment et de boisson ; il entretient toutes les sécrétions ; il dispose à un sommeil tranquille : en un mot , il est propre à remplir toutes les indications qui se présentent dans ce cas , et LEWIS l'a vu produire les

meilleurs effets. Pourquoi donc ne l'emploie-t-on pas toujours, et ne le substitue-t-on pas à tous les autres aliments, par une raison qui lui est particulière, qui en dénature souvent l'effet, et qui fait qu'il en produit quelquefois un très différent de celui qu'on espérait, et qu'on avait lieu d'attendre? Cette raison, c'est l'espèce de décomposition à laquelle il est sujet. Si la digestion n'en est pas prompte, s'il séjourne trop long-temps, il y trouve des matières propres à hâter cette décomposition, il éprouve les changements que nous lui voyons subir sous nos yeux : la partie butireuse, la caséuse, séreuse se séparent; le petit-lait occasionne quelquefois une diarrhée prompte; d'autres fois il passe par les voies urinaires, ou par la transpiration, sans nourrir; les autres parties, si elles restent dans l'estomac, ne tardent pas à le molester, à occasionner des maladies, des gonflements, des nausées, des coliques; si l'on ne s'en sent pas incommodé d'abord, c'est qu'elles passent dans les intestins, où elles peuvent, il est vrai, séjourner un certain temps sans nuire sensiblement; mais elles y acquièrent une âcreté singulière; et, au bout d'un certain temps, elles produisent des accidents que le délai n'a pas rendu moins dangereux, et l'on peut établir comme une loi qui doit rendre extrêmement circonspect, quand on ordonne le lait dans des cas graves, que si c'est l'aliment dont la digestion est la plus aisée, c'est aussi celui dont l'indigestion est la plus fâcheuse. L'on a vu plus haut les difficultés que BOERHAAVE trouvait dans son usage; mais, quelque grandes qu'elles soient, les avantages qu'on peut en retirer sont assez con-

sidérables , pour qu'on cherche tous les moyens possibles de les surmonter , et heureusement il y en a. L'on peut les ranger sous deux classes : les attentions du régime et les remèdes. Je renverrai l'examen de ceux-ci à un des articles suivants.

Les attentions de régime sont premièrement le choix du lait : pour quelque espèce qu'on se détermine , la femelle qui le fournit doit être saine et bien conduite ; en second lieu , il faut éviter , pendant qu'on le prend , tous les aliments qui peuvent l'aigrir , et tels sont tous les fruits , tant crus que cuits , et en général tout ce qui a de l'acidité ; troisièmement , il faut le prendre dans des temps fort éloignés des autres aliments ; il n'aime aucun mélange , quatrièmement , n'en prendre que peu à la fois , cinquièmement , avoir l'estomac , le bas-ventre et les jambes extrêmement au chaud , et surtout sixièmement (sans cette précaution toutes les autres seraient très inutiles) , se modérer extrêmement sur la quantité des aliments , même les mieux choisis. L'on ne doit , pendant qu'on prend le lait , donner aucun travail à l'estomac : la plus petite surcharge , la plus légère indigestion y laisse un principe de corruption qui corrompt sur-le-champ le lait , et du plus sain des aliments peut faire un poison quelquefois violent , et au moins toujours très nuisible.

Quel lait mérite la préférence ? Pour répondre à cette question , je n'entrerai point dans l'examen des différentes sortes de lait ; ce serait prolonger mon ouvrage pour un hors d'œuvre ; l'on a là dessus plusieurs secours , et peut-être point de meilleur qu'une dissertation , aujourd'hui fort rare , de

feu d'APPLES, docteur en médecine, et professeur en grec et en morale dans cette académie. L'on n'emploie presque plus aujourd'hui que celui de femme, d'ânesse, de chèvre et de vache. Chacun a ses qualités différentes, c'est la comparaison de ces qualités et indication qu'offre la maladie, qui doit déterminer le choix qu'on fait de l'un ou de l'autre. Il y a peu de cas dans lesquels celui de vache ne puisse pas tenir lieu de tous les autres. L'on croit généralement celui de la femme plus fortifiant; c'est l'idée des plus grands maîtres; mais l'on appuie cette opinion sur un fondement ruineux, qui est l'usage qu'elle fait de viandes, sans réfléchir que dans le même temps on donne la préférence à celui d'une robuste paysanne qui n'en mange point, ou du moins très peu, et qui ne vit que de pain et de végétaux. Je crois cependant qu'on pourrait l'essayer avec succès; les belles cures opérées par son usage ne laissent aucun doute sur son efficacité: mais il a un inconvénient qui lui est particulier, c'est qu'il doit être pris immédiatement au mamelon qui le fournit: c'est une précaution dont GALIEN a déjà connu la nécessité, et en se moquant de ceux qui ne veulent pas s'y astreindre, il les renvoie, *comme des ânes, au lait d'ânesse*; mais le vase n'exciterait-il pas des désirs qu'on cherche à amortir, et ne serait-on pas exposé à voir renouveler l'aventure du prince dont CAPIVACCIO nous a conservé l'histoire? On lui donna deux nourrices; le lait produisit un si bon effet; qu'il les mit à même de lui en fournir de plus frais au bout de quelques mois s'il se trouvait en avoir besoin.

L'on croit que le lait d'ânesse est le plus analo-

gue à celui des femmes ; mais qu'on me permette de le dire , c'est une assertion d'opinion plus que d'expérience. Il est le plus séreux et par là même le plus relâchant : c'est une erreur funeste que de le croire plus fortifiant. Des observations journalières démontrent le contraire , et prouvent que non-seulement il n'est pas le plus efficace , mais que peut-être il l'est le moins. Je n'en ai pas toujours vu de bons effets , et je ne suis pas le seul : « Il me semble , m'écrivait DE HALLER , que ce lait « d'ânesse fait rarement ce qu'on lui demande. » L'inutilité est un bien grand défaut dans un remède sur lequel on fonde la guérison des maladies les plus graves. HOFFMANN le conseillait dans les cas où il y avait tout à la fois épuisement et cupidité.

Avant que de quitter ce qui regarde les aliments je dois finir par le conseil d'Horace ; c'est de ne pas faire des mélanges.

L'on sent , sans qu'il soit besoin d'insister sur ce conseil , combien il est impossible que des aliments très différents subissent dans le même temps une digestion parfaite. Ce mélange est une des causes qui ruinent les santés les plus fortes , et qui tuent les faibles ; ils ne peuvent l'éviter avec trop de soin.

Une autre attention également nécessaire et presque également négligée , c'est une mastication exacte , c'est un secours dont les estomacs les plus vigoureux ne peuvent pas se passer long-temps sans décheoir sensiblement , et sans lequel les faibles ne font que la digestion la plus imparfaite. Il faut avoir beaucoup observé pour s'imaginer jusqu'à quel point il importe à la santé de mâcher soigneusement. J'ai vu les maux d'estomac les plus rebelles,

et les langueurs les plus invétérées se dissiper par cette seule attention. J'ai vu d'un autre côté, des personnes bien portantes tomber dans les infirmités, quand leurs dents endommagées ne leur permettaient plus qu'une mastication imparfaite, et ne recouvrer leur santé que quand, après la perte totale de leurs dents, les gencives acquéraient cette dureté qui les met à même d'en faire les fonctions.

Mais peut-on trop payer la santé! Qu'on est bien dédommagé des sacrifices qu'on lui fait, par le plaisir d'en jouir, par les agréments qu'elle répand sur tous les moments de la vie! « Sans la santé, » dit HIPPOCRATE, on ne peut jouir d'aucun bien, « les honneurs, les richesses, et tous les autres » avantages sont inutiles. » D'ailleurs, ces sacrifices sont bien moindres qu'on ne le croit. Je puis citer plusieurs témoins à qui, dès les premiers jours, il n'en a plus rien coûté de renoncer à la variété et à la saveur des mets recherchés, pour se mettre au régime simple. C'est celui qu'indique la nature et qui plaît aux organes bien constitués. Un palais sain, qui a toute la sensibilité qu'il doit avoir, ne peut goûter que les mets simples; les composés, les apprêts lui sont insoutenables, et il trouve dans les aliments les moins savoureux, une saveur qui échappe aux organes émoussés; ainsi, ceux qui y reviennent pour leur santé, par raison et avec dégoûts, doivent être sûrs qu'à mesure qu'ils recouvreront cette santé, ils trouveront dans ces aliments des délices qu'ils n'y soupçonnent pas. Une oreille fine démêle cette légère différence entre deux tons, qui échappent à une oreille moins sensible; il en est de même des nerfs des organes du goût: quand ils

sont exquis, ils aperçoivent les plus légères variétés des saveurs, et ils y sont sensibles; les buveurs d'eau en trouvent qui les flattent autant que le Fallerne le plus exquis, et d'autres qui ne valent pas les vins de Brie. Enfin, quand on n'aurait pas l'espérance de suivre avec plaisir un régime (il est aisé de s'accommoder de celui que j'ai indiqué), la satisfaction de sentir qu'en s'y soumettant on remplit un devoir, serait un motif bien pressant, une récompense bien flatteuse pour ceux qui connaissent le prix du bien-être avec soi-même.

Les boissons sont une partie du régime presque aussi importante que les aliments.

L'on doit s'interdire toutes celles qui peuvent augmenter la faiblesse et le relâchement, diminuer le peu de forces digestives qui restent, porter de l'âcreté dans les humeurs, disposer le genre nerveux à une mobilité déjà trop considérable. Toutes les eaux chaudes ont le premier défaut; le thé les réunit tous; le café a les deux derniers; aussi l'on doit s'en priver avec la plus grande rigueur. L'auteur d'un ouvrage au-dessus des éloges, et dont ceux qui s'intéressent pour les progrès de la médecine, attendent la continuation avec la plus grande impatience, a fait du danger de ces liqueurs, un tableau bien propre à en dégoûter ceux qui les prennent avec le plus de plaisir.

Les liqueurs spiritueuses qui paraissent, au premier coup-d'œil, pouvoir convenir, en ce qu'elles opèrent précisément le contraire de l'eau chaude, dont réellement elles diminuent le danger si l'on y en joint une petite quantité, ont d'autres grands inconvénients qui doivent les faire rejeter, ou au

moins les restreindre à un usage extrêmement rare, Leur action est trop violente et trop passagère; elles irritent plus qu'elles ne fortifient; et si quelquefois elles fortifient, la faiblesse qui succède est plus grande qu'avant leur usage : elles donnent d'ailleurs aux papilles de l'estomac une dureté qui leur ôte ce degré de sensibilité nécessaire pour avoir appétit, et elles ôtent aux liqueurs digestives ce degré de fluidité qu'elles doivent avoir pour aider cette sensation; aussi les buveurs de liqueurs ne la connaissent point. « Les personnes, dit l'auteur illustre que je viens de citer, qui boivent tous les jours des liqueurs après le repas, dans la vue de remédier aux vices des digestions, ne pourraient guère mieux s'y prendre, si elles voulaient venir à bout du contraire et détruire les forces digestives. »

La meilleure boisson est une eau de source très pure, mêlée avec partie égale d'un vin qui ne soit ni fumeux, ni acide : le premier irrite sensiblement le genre nerveux, et produit dans les humeurs une rarefaction passagère, dont l'effet est de distendre les vaisseaux, pour les laisser ensuite plus lâches, et d'augmenter la dissolution des humeurs; le second affaiblit les digestions, irrite, et procure des urines trop abondantes qui épuisent les malades. Les meilleurs vins sont ceux qui ont moins d'esprit et de sel, plus de terre et d'huile; ce qui forme ce qu'on appelle les vins moelleux : tels sont quelques vins rouges de Bourgogne, du Rhône, de Neuchâtel, et un petit nombre dans ce pays; les vieux vins blancs de Grave, ceux de Pontac bien choisis, les vins d'Espagne, de Portugal, ceux des Cana-

ries, et dans les endroits où l'on peut en avoir, ceux de Tokai sont supérieurs peut être à tous les vins du monde en salubrité comme en agrément. Pour l'usage ordinaire, il n'en est point de préférable à ceux de Neufchâtel.

Dans les endroits où l'on n'a pas de bonne eau, on peut la corriger en la filtrant, en la ferrant, ou en y faisant infuser quelques aromates agréables, tels que la cannelle, l'anis, l'écorce de citron.

La bière ordinaire est nuisible. Le *num*, qui est proprement un extrait de grain aussi nourrissant que fortifiant, peut être d'un grand usage; riche d'esprit, il ranime autant que le vin et nourrit davantage : il peut tenir lieu de boissons et d'aliments.

Parmi les boissons utiles, l'on doit ranger le chocolat, qui appartient peut-être, à plus juste titre, à la classe des aliments : le cacao renferme en lui-même beaucoup de subsistance nutritive, et le mélange du sucre et des aromates, prévient ce qu'il pourrait avoir de nuisible comme huileux. « Le chocolat au lait, dit Lewis, pris à une dose qui ne puisse pas surcharger l'estomac, est un excellent déjeuner pour les personnes en consommation. Je connais un enfant de trois ans, qui était au dernier degré de cette maladie, abandonné de son médecin, et que sa mère rétablit, en ne lui donnant que du chocolat à petite doses, mais souvent; et il est vrai qu'on ne peut trop recommander cet aliment à quelques personnes faibles. » Il en est plusieurs auxquelles il nuirait infiniment.

Une attention générale, c'est qu'on doit éviter

la quantité de boisson quelconque : elle affaiblit les digestions en relâchant l'estomac, en noyant les sucs digestifs, et en précipitant les aliments avant qu'ils soient digérés, elle relâche toutes les parties; elle dissout les humeurs, elle dispose à des urines ou à des sueurs qui épuisent. J'ai vu des maladies produites par l'atonie, diminuer considérablement, sans autre secours que le relâchement d'une partie de la boisson.

Le Sommeil.

Ce que l'on peut dire sur le sommeil, se réduit à trois articles; sa durée, le temps de le prendre et les précautions nécessaires pour jouir d'un sommeil tranquille.

Dès qu'on est adulte, sept heures de sommeil, ou tout au plus huit, suffisent à tout le monde; il y a du danger à dormir davantage, et à être plus long-temps au lit : cela jette dans les mêmes maux qu'un excès de repos. Si quelqu'un pouvait s'y livrer plus long-temps, ce seraient ceux qui se donnent beaucoup de mouvements, et de mouvements vifs, pendant le jour; mais ce n'est point ceux-là qui le font, ce sont au contraire ceux qui mènent la vie la plus sédentaire : ainsi il ne faut jamais passer ce terme, à moins qu'on ne soit parvenu à ce point de faiblesse, qui ne laisse pas les forces nécessaires pour être long-temps levé; en ce cas, il faut l'être le plus possible. « Moins on dort, dit LEWIS, plus le sommeil est doux et fortifiant. »

Il est démontré que l'air de la nuit est moins sa-

lutaire que celui du jour, et que les malades faibles sont plus susceptibles de ses influences le soir que le matin : il faut donc consacrer au sommeil, pendant lequel nous sommes bornés à une très petite parcelle de l'atmosphère qu'également nous ne pouvons pas éviter de corrompre, le temps où l'air est le moins sain et celui où l'usage d'un air moins sain nous serait plus nuisible. Ainsi il faut se coucher de bonne heure et se lever du matin : c'est un précepte si connu, qu'il y a peut-être de la trivialité à le rappeler ; mais il est si négligé, l'on paraît en sentir si peu la conséquence, qui est infiniment plus grande qu'on ne croit, qu'il est très permis de le supposer inconnu, et de le rappeler en insistant sur son importance, surtout pour les personnes valétudinaires : « Si l'on se couche à dix heures, » et l'on ne doit jamais se coucher plus tard, » ce sont les termes de LEWIS, « on doit se lever en été » à quatre ou cinq heures, en hiver à six ou sept. » Il est absolument nécessaire, ajoute-t-il, de défendre aux personnes atteintes de cette maladie, « de se laisser aller à rester dans le lit le matin. » Il voudrait même qu'on prît l'habitude de se lever après son premier sommeil, et assure que, quelque pénible que cette coutume pût être dans les commencements, elle deviendrait bientôt aisée et agréable. Plusieurs exemples prouvent la salubrité de ce conseil. Il y a plusieurs personnes valétudinaires, qui se sentent très bien au réveil d'un premier sommeil doux et profond, et qui se trouvent dans un grand malaise, si elles se laissent aller à se redormir : elles sont aussi sûres de passer bien le jour, si quelque heure qu'il soit, elles se lèvent

après ce premier sommeil, que de le passer désagréablement, si elles se livrent au second.

Le sommeil n'est tranquille que quand il n'y a aucune cause d'irritation ; ainsi l'on doit chercher à les prévenir : trois attentions des plus importantes sont, 1° de n'être pas dans un air chaud, et de n'être pas ni trop, ni trop peu couvert ; 2° de n'avoir pas froid aux pieds en se couchant, accident très ordinaire aux personnes faibles, et qui leur nuit par plusieurs raisons ; l'on doit, à cet égard, observer exactement la règle d'HIPPOCRATE : « Dormir dans un endroit frais, et avoir soin de se couvrir ; » et 3° ce qui est encore plus important, de ne pas avoir l'estomac plein : rien au monde ne trouble le sommeil, ne le rend inquiet, douloureux, accablant, comme une digestion pénible dans la nuit. L'abattement, la faiblesse, le dégoût, l'incapacité de penser et de s'occuper le lendemain, en sont la suite inévitable.

Rien au contraire ne contribue plus efficacement à procurer un sommeil doux, tranquille, continu, et qui raccommode, qu'un souper léger. La fraîcheur, l'agilité, la gaieté le lendemain en sont les suites nécessaires.

Le temps du sommeil, dit avec bien de la raison, LEWIS, est celui de la nutrition et non de la digestion ; aussi il exige dans ses malades la plus grande sévérité pour le souper : il leur défend, et jamais défense plus légitime, toute viande le soir ; il ne leur permet qu'un peu de lait et quelques tranches de pain, et cela deux heures avant que de se coucher, afin que la première digestion soit finie avant que de se livrer au sommeil. Les *Atcantes*, qui ne

connaissaient point la diète animale, qui ne mangeaient jamais rien de ce qui avait eu vie, étaient fameux par la tranquillité de leur sommeil, et ignoraient ce que c'est que songer.

Les mouvements.

L'exercice est d'une nécessité absolue : il coûte aux personnes faibles d'en prendre ; et, si elles ont du penchant à la tristesse, il est très difficile de les déterminer à se mouvoir : rien n'est cependant plus propre à augmenter tous les maux qui viennent de faiblesses, que l'inaction ; les fibres de l'estomac, des intestins, des vaisseaux, sont lâches, les humeurs croupissent partout, parce que les solides n'ont pas la force de leur imprimer le mouvement nécessaire ; il naît des stases, des engorgements, des obstructions, des épanchements ; la coction, la nutrition, les sécrétions ne se font point ; le sang reste aqueux, les forces diminuent, et tous les symptômes du mal augmentent. L'exercice prévient tous ces maux, en augmentant la force de la circulation : toutes les fonctions, comme si l'on avait des forces réelles, et cette régularité dans les fonctions ne tarde pas à en donner : ainsi l'effet du mouvement est de suppléer les forces et de les rétablir. Un autre de ses avantages indépendant de l'augmentation de la circulation, c'est qu'il fait jouir d'un air toujours nouveau. Une personne qui ne se remue point gâte bientôt celui qui l'environne, et lui nuit : une personne en action en change continuellement. Le mouvement peut sou-

vent tenir lieu de remèdes; tous les remèdes du monde ne peuvent pas tenir lieu de mouvement.

La fatigue des premiers jours est un écueil contre lequel le faible courage de plusieurs malades échoue; mais, s'ils avaient celui de surmonter ce premier obstacle, ils sentiraient que c'est véritablement le cas où *il n'y a que les premiers pas qui coûtent*. J'ai été étonné moi-même de voir à quel point ceux n'avaient pas été rebutés acquéraient des forces par l'exercice. J'ai vu des personnes qui étaient fatiguées de faire le tour d'un jardin, parvenir, en quelques semaines, à faire jusqu'à deux lieues de chemin, et se trouver dans le bien-être au retour.

L'exercice à pied n'est pas le seul favorable; celui qu'on prend à cheval vaut même beaucoup mieux pour les personnes extrêmement faibles, ou pour celles qui ont les viscères du bas-ventre et la poitrine endommagées; dans une plus grande faiblesse encore, celui d'une voiture est à préférer, pourvu qu'elle ne soit pas trop douce. Quand la saison ne permet pas de sortir, on doit se donner du mouvement dans la maison, ou par quelque occupation un peu pénible, ou par quelque jeu d'exercice, tel que le volant qui exerce également tout le corps.

Le retour de l'appétit, du sommeil, de la gaiété, sont les suites nécessaires du mouvement; mais il faut avoir la précaution de ne prendre jamais un exercice un peu fort aussitôt après le repas, et de ne pas manger quand on a chaud, après l'exercice: on doit le prendre avant le repas, et se reposer quelques moments avant que de manger.

Les Evacuations.

Les évacuations se dérangent avec les autres fonctions, et leur dérangement augmente le désordre de la machine; il est important d'y faire attention, afin d'y remédier de bonne heure. Les évacuations qui exigent principalement nos soins, sont les selles, les urines, la transpiration et les crachats. La meilleure façon de les maintenir ou de les ramener au point où elles doivent être, c'est de s'astreindre aux préceptes que j'ai donnés sur les autres objets de régime; quand on est exact, les évacuations, dont le plus ou moins de régularité est le baromètre du meilleur ou du plus mauvais état des digestions, se font assez régulièrement. Celle qu'il est le plus important de favoriser, comme la plus considérable, c'est la transpiration, qui se déränge très aisément chez les personnes faibles. On l'aide en faisant frotter la peau très régulièrement avec une vergette ou une flanelle; quand elle est très languissante, on n'a pas de plus sûr moyen pour la ranimer, que d'avoir tout le corps couvert immédiatement de laine. L'on doit éviter d'être trop habillé, dans la crainte de suer, ce qui nuit toujours à la transpiration, les couloirs forcés restent plus faibles, et s'acquittent moins bien ensuite de leurs fonctions; l'on doit éviter de l'être trop peu, ce qui arrête également toute évacuation cutanée. La partie que tout le monde, et les personnes faibles plus que les autres, doivent tenir plus chaudement, c'est les pieds; l'on ne négligerait pas cette précaution si aisée, s

l'on savait à quel point elle intéresse la conservation de toute la machine. Le fréquent froid des pieds dispose aux maladies chroniques les plus fâcheuses : il y a un grand nombre de personnes sur lesquelles il produit promptement de mauvais effets ; mais ceux surtout qui sont sujets à des maux de poitrine , à des coliques ou à des obstructions , ne peuvent trop se prémunir contre ces dangers. Les sacrificateurs , qui marchaient toujours pieds nus sur les pavés des temples , étaient souvent atteints de violentes coliques.

La salive se sépare quelquefois très abondamment chez les personnes faibles : le relâchement des organes salivaires les dispose à cette copieuse sécrétion ; et , si les malades la crachent continuellement , il en résulte deux maux : l'un , qu'ils s'épuisent par cette évacuation ; l'autre , que cette humeur si nécessaire à l'ouvrage de la digestion , qui , sans elle , ne s'opère qu'imparfaitement , lui manque , et la rend par là même pénible et mauvaise. J'ai fait assez sentir les dangers d'une mauvaise digestion , pour qu'il ne soit pas besoin d'insister plus long-temps sur ceux d'une évacuation qui la rend telle : c'est par cette raison que LEWIS défend absolument à ses malades de fumer ; la fumigation , entre autres inconvénients , disposant à une salivation abondante , par l'irritation qu'elle produit sur les glandes qui fournissent à cette sécrétion.

L'inspiration qui se fait d'une personne à l'autre , et dont j'ai parlé plus haut , ne pourrait-elle pas être rappelée ici comme un moyen de curation ? CAPIVACCIO avait cru utile de faire coucher son ma-

lade entre ses deux nourrices ; et il est très vraisemblable que l'inspiration de leur expiration contribua, peut-être autant que le lait, à rétablir ses forces. ELIDÆUS, contemporain de CAPIVACCIO, et précepteur de FORESTUS, qui nous a conservé cette observation, conseilla à un jeune homme qui était dans le marasme, le lait d'ânesse, et de coucher avec sa nourrice, qui était une femme extrêmement saine et à la fleur de l'âge ; ce conseil réussit très bien, et on ne discontinua que quand le malade avoua qu'il ne pouvait plus résister au penchant qui le portait à abuser de ses forces revenues. On pourrait conserver un remède utile, et en prévenir le danger en ne mêlant pas les sexes.

Les Passions.

L'on a vu plus haut l'étroite union de l'âme et du corps ; l'on a compris combien le bien-être de la première influait sur le second ; l'on a vu les sinistres effets de la tristesse ; ainsi il est presque inutile d'ajouter qu'on ne peut trop éviter toutes les sensations disgracieuses de l'âme, et qu'il est de la dernière conséquence de ne lui en procurer que d'agréables dans toutes les maladies, et surtout dans celles qui, comme la consommation dorsale, disposent par elles mêmes à la tristesse ; tristesse qui, par un cercle vicieux, les augmente considérablement. Mais, et c'est une des difficultés du traitement, souvent les malades se complaisent à ces symptômes de leur mal, et l'on ne peut pas les déterminer à faire des efforts pour le surmonter ; d'ailleurs il ne faut pas se faire illusion, et croire qu'il n'y

a qu'à ordonner d'être gai pour qu'on le devienne; le rire ne se commande pas plus qu'il ne se défend, et l'on est aussi peu maître de s'empêcher d'être triste, que d'avoir un accès de fièvre, ou une rage de dents. Tout ce qu'on peut exiger des malades, c'est qu'ils se prêtent aux remèdes contre la tristesse, comme ils se prêteraient à d'autres : ces remèdes sont moins la compagnie dans ce cas (nous avons vu qu'elle leur déplaisait par des raisons particulières), que la variété des situations. Le changement continuel des objets forme une succession d'idées qui les distrait, et c'est ce qu'il leur faut. Rien n'est plus pernicieux aux personnes qui sont portées à se livrer à une seule idée, que le désœuvrement et l'inaction. Rien n'est surtout plus pernicieux à nos malades, et ils ne peuvent éviter avec trop de soin l'oisiveté et l'abandon à eux-mêmes. Les exercices champêtres, les travaux de la campagne, les distraient plus puissamment que bien d'autres. LEWIS veut qu'on ne voie, s'il est possible, que des objets de son sexe, que les malades ne soient jamais absolument seuls : qu'on ne les laisse point se livrer à leurs réflexions, qu'on ne leur permette ni lecture, ni aucune occupation d'esprit; ce sont autant de causes, dit-il, qui épuisent les esprits et qui retardent la cure. Je ne penserais pas avec lui qu'on dût absolument leur interdire toute lecture. On doit leur défendre de lire long temps de suite, ne fut-ce qu'à cause de la faiblesse de leur vue; on doit leur défendre toute lecture qui demanderait de l'application; on doit leur interdire sévèrement toutes celles qui pourraient rappeler à leur souvenir des idées à leur imagina-

tion des objets dont il serait à souhaiter qu'ils perdissent la mémoire, mais il en est qui, sans fixer beaucoup l'attention, et sans pouvoir rappeler des images dangereuses, les distraient agréablement, et préviennent les dangers terribles d'un ennui désœuvré.

Les Remèdes.

Je suivrai le même ordre que dans l'article précédent. J'indiquerai les remèdes qu'on doit éviter avant que de parler de ceux qu'on doit suivre. J'ai déjà indiqué une première classe de ceux qu'on doit exclure, ce sont ceux qui irritent, les remèdes chauds et volatils. Il y en a une seconde très opposée, et également nuisible, les évacuants. J'ai déjà dit que les sueurs, la salivation, les urines abondantes épuisaient le malade. Je ne reparlerai pas de ces évacuations, l'on sent que tous les remèdes qui les exciteraient, doivent être bannis : il reste à examiner la saignée, et les évacuations des premières voies. L'indication étant de redonner des forces, pour juger s'ils conviennent, il ne s'agit que de savoir si ces évacuations sont propres à la remplir. Je serai court. Il y a deux cas dans lesquels la saignée rétablit les forces : dans les autres elle les ôte, ou quand on a trop de sang, ce n'est pas le cas des personnes en consommation ; ou quand le sang a acquis une densité inflammatoire qui, le rendant impropre à ses usages, détruit promptement les forces ; c'est la maladie des gens vigoureux, de ceux qui ont les fibres raides et la circulation forte : nos malades sont précisément

dans le cas contraire, la saignée ne peut que leur nuire (1). « Toutes les gouttes de sang, dit GILCHRIST, sont précieuses aux personnes qui sont en consommation; la force assimilante qui le répare est détruite, et ils n'en ont que ce qu'il leur faut pour soutenir la circulation très faiblement. » LOBB, qui a très bien approprié les effets des évacuations, est positif. « Dans les corps, dit-il, qui n'ont que la quantité de sang nécessaire, si on la diminue par les saignées ou par les autres évacuations, on diminue les forces, on trouble les sécrétions et on produit plusieurs maladies. » La façon dont SENAC parle de la saignée lui donne encore plus sûrement l'exclusion dans ce cas. « Si la matière blanche ou rouge manque les saignées sont inutiles ou pernicieuses; on doit donc les interdire au corps exténués, dont le sang est en petite quantité ou a peu de consistance; quand il ne sort des vaisseaux qu'une liqueur qui à peine peut donner de la couleur au linge ou à l'eau. » L'on a vu que tel était l'état du sang des masturbateurs, et c'est généralement celui des personnes faibles et valétudinaires. Que ceux qui travaillent à les guérir par la saignée, comparent leur méthode à ce précepte fondé sur la théorie la plus

(1) Le docteur Kaempf semble être d'un avis contraire: « Je ne crains pas d'être taxé d'exagération, dit-il, en assurant que le grand tiers des enfants contractent la plus destructive des habitudes par suite d'un engorgement sanguin dans les parties naturelles, ou par celui d'humeurs âcres et stimulantes, qui, s'y trouvant arrêtées, forcent ces jeunes êtres à y porter les mains. »

« Ce sont ces mêmes humeurs, ajoute M. Doussin-Dubreuil, qui rendent les urines assez brûlantes pour qu'elles irritent les organes sexuels, et forcent aussi les enfants à y porter les mains. »

éclairée, et les observations pratiques les plus nombreuses et les mieux réfléchies, ce sont les bases de l'ouvrage dont je les tire, et qu'ils jugent des succès auxquels ils doivent s'attendre.

Les remèdes qui évacuent les premières voies, fortifient, quand ils se trouvent dans ces parties, ou des amas de matière si considérables que par leur masse elles gênent les fonctions de tous les viscères, ou quand il y a dans l'estomac et dans les premiers intestins, des matières putrides, dont l'effet ordinaire est une grande faiblesse : dans ces cas là, on peut employer les évacuants, si rien ne les contre-indique, s'il n'y a point d'autres moyens de débarrasser les premières voies, ou s'il y a du danger à ne pas les évacuer promptement (1). Ces

(1) L'onanisme peut avoir pour résultat l'engorgement des glandes du cou, et même des écrouelles, qui sont toujours une suite du dérangement des fonctions de la peau. Ce genre d'obstruction est toujours accompagné de digestion difficile et d'une grande difficulté d'aller à la garde-robe. Voici à ce sujet deux observations que nous empruntons à M. Doussin-Dubreuil :

« Une demoiselle, âgée de 15 ans, éprouvait aux parties naturelles des démangeaisons si vives et des pertes si fréquentes, pendant le sommeil, que ses forces en étaient extrêmement affaiblies; quoique vertueuse, elle ne pouvait résister au besoin qu'elle éprouvait de se soulager en y portant fréquemment les mains; comme l'habitude s'était contractée sans qu'elle y eût été conduite par des conseils, je ne crus pas devoir attribuer l'irritation et les démangeaisons à d'autre cause qu'à l'obstruction des viscères du bas-ventre, et des glandes des intestins, obstruction dont l'existence n'était pas équivoque, et qui, comme cela arrive presque toujours, se rencontrait avec une grande mélancolie; les désobstruans me paraissant donc indiqués, je les lui ai prescrits, et j'ai eu la satisfaction de les voir produire des effets si avantageux, que quoiqu'il y eût déjà deux ans que cette jeune personne eut commencé à s'abandonner à une habitude qu'elle n'avait pu maîtriser malgré son excellente éducation, elle y avait tout-à-fait

trois conditions se trouvent rarement chez les personnes qui sont dans un état de consommation, chez lesquelles la faiblesse et l'atonie des premières voies est une contre-indication toujours présente aux purgatifs ou aux émétiques. Il y a le plus souvent un autre moyen d'en procurer l'évacuation successive, c'est d'employer les toniques non as-

renoncé au bout de six mois de traitement; événement qui n'a pas tardé d'être suivi du rétablissement de sa santé, sur lequel sa famille était loin de compter; elle avait alors 17 ans et demi.»

« Une autre jeune personne, aussi vertueuse que la précédente, et douée d'un tempérament bilieux, s'aperçoit, à l'âge de 18 ans, d'une perte blanche dont la matière est si âcre, qu'elle lui cause alternativement des cuissons en urinant, et de fortes démangeaisons, dont elle essaie sans cesse de se soulager en portant les mains sur ses organes sexuels; des médecins qu'elle consulte, et à qui elle assure qu'elle n'a jamais eu de relations avec des individus de l'autre sexe, n'en regardent pas moins cette perte comme la suite d'une conduite suspecte, et la traitent d'après cette opinion; mais, comme cela devait être, sans aucune espèce de succès, ce qui l'oblige à s'adresser à d'autres qui, ne connaissant pas plus la cause du mal que les premiers, ne réussissent pas mieux à la détruire.

« Les accidents ne cessaient de s'aggraver, lorsque cette demoiselle vint me consulter; comme je suis toujours dans l'usage de demander aux malades des deux sexes s'il ne leur est jamais arrivé de se livrer à l'onanisme, et de leur faire sentir la nécessité de ne me rien cacher, j'appris d'elle qu'elle n'avait pu s'empêcher de porter souvent ses mains sur ses parties naturelles, et que ce n'était que de ce moment qu'elle avait commencé à s'apercevoir de sa perte; que son ventre était alors très volumineux et très dur, et le bas de ses jambes presque continuellement enflé; effets ordinaires de l'engorgement des viscères.

Je crus que je n'avais rien de mieux à faire que de dissiper cet engorgement, qui chez elle a cédé encore avec moins de difficulté que chez la personne dont il vient d'être question, quoiqu'elle fût âgée de trois ans de plus; sans doute parce qu'elle était douée d'une constitution tout-à-fait lymphatique, et que par conséquent la matière obstruante était susceptible d'une plus grande fluidité. »

tringents : tels sont un grand nombre d'amers, qui, en redonnant du jeu aux organes, produisent le double bon effet de digérer ce qui peut l'être, et d'évacuer le superflu. Il y a enfin rarement du danger à ne pas les évacuer promptement ; ce danger a lieu quelquefois dans les maladies aiguës ; l'âcreté des matières que la chaleur augmente, et la prodigieuse réaction des fibres, peuvent occasionner des symptômes violents, qui n'ont jamais lieu dans les maladies de langueur, dans lesquels les évacuants, proprement dits, ne sont par là même jamais, à beaucoup près, aussi nécessaires, et sont, comme je l'ai dit, très souvent contre-indiqués. L'atonie, le manque d'action, sont la cause des amas ; quand il s'en fait, et qu'on les vide par un purgatif, l'effet est dissipé ; mais la cause qui l'a produit est considérablement augmentée ; l'on a à réparer le mal existant, et celui que le remède a fait. Si l'on ne parvient pas à y remédier promptement, l'effet se reproduit plus vite qu'auparavant, et si l'on se laisse aller à employer de nouveau les purgatifs, on augmente une seconde fois le mal : on fait d'ailleurs contracter aux intestins une paresse qui les empêche de faire leurs fonctions, l'on parvient au point de ne plus avoir d'évacuations que par art ; en un mot, les purgatifs, dans les embarras des premières voies chez les personnes faibles, ne produisent une diminution dans l'effet qu'en augmentant la cause, ne soulagent pour le moment, qu'en empirant la maladie. L'on ne suit cependant que trop cette méthode, les malades l'aiment, elle paraît plus prompte ; et effectivement, pourvu que la chute

des forces ne soit pas trop considérable, ils se trouvent soulagés pour peu de jours; le mal, il est vrai, revient; mais on aime mieux l'attribuer à l'insuffisance qu'à l'opération du remède auquel on s'affectionne; d'ailleurs, les malades sont pour le soulagement présent, et peu de médecins ont le courage de s'y opposer: il est cependant bien important en médecine comme en morale, de savoir sacrifier le présent à l'avenir; la négligence de cette loi peuple le monde de malheureux et de vâ-létudinaï-res. Il serait à souhaiter que l'on put inculquer à tant de médecins et à tant de malades, le beau morceau qu'on trouve dans la *Pathologie* de GAUBIUS, sur tous les maux que cet abus des purgatifs entraîne.

N'y a-t-il point de cas, dira-t-on, dans lesquels les émétiques et les purgatifs puissent être admis pour les malades dont je parle? Sans doute, il en est quelques-uns, mais très rares; et il faut bien de l'attention pour ne pas se laisser tromper aux signes qui paraissent indiquer les évacuants, et qui souvent dépendent d'une cause qu'on doit attaquer par tous autres remèdes. Je n'entrerai point dans le détail de ces distinctions, il serait hors de place, et il me suffit d'avoir averti que les évacuants doivent rarement avoir lieu dans cette maladie. LEWIS croit qu'un émétique doux peut préparer utilement les premières voies pour les autres remèdes; mais il ne veut pas qu'on aille au-delà: plusieurs cas m'ont appris qu'on pouvait et qu'on devait très souvent s'en passer, et j'ai rapporté plus haut deux observations de HOFFMANN, qui prouvent tout le danger de cet emède. Sans expérience, le seul bon sens

persuade qu'un remède qui donne des convulsions, doit peu convenir dans des maladies qui sont l'effet des convulsions réitérées.

C'est en combattant la cause qu'on détruit le mal; pour peu qu'on en enlève chaque jour, on est sûr que l'effet disparaîtra sans crainte de retour. Si l'on n'agit que sur l'effet, le travail de chaque jour est non-seulement inutile au jour suivant, mais presque toujours nuisible.

Après avoir indiqué ce qu'on doit éviter, que doit-on faire? J'ai marqué plus haut les caractères que doivent avoir les remèdes, fortifier sans irriter. Il en est quelques-uns qui peuvent remplir ces deux indications : cependant le catalogue n'en est pas long, et les deux plus efficaces sont, sans contredit, *le quinquina et les bains froids*. Le premier de ces remèdes est, depuis près d'un siècle, regardé, indépendamment de sa vertu fébrifuge, comme l'un des plus puissants fortifiants et comme calmant. Les médecins modernes les plus célèbres le regardent comme spécifique dans les maladies des nerfs. L'on a vu qu'il entraît dans l'ordonnance de BOERHAAVE, rapportée plus haut, et VANDERMONDE s'en est servi avec beaucoup de succès dans le traitement d'un jeune homme que des débauches en femmes avaient jeté dans un état très fâcheux. LEWIS le préfère à tous les autres remèdes ; et STEHELIN, dans la lettre dont j'ai déjà parlé plusieurs fois, dit qu'il le croit le plus efficace de tous.

Vingt siècles d'expériences exactes et raisonnées ont démontré que les bains froids possédaient les mêmes qualités. Le docteur BAYNARD en a prouvé l'usage plus particulièrement dans les désordres

produits par la masturbation et les excès vénériens, surtout dans un cas où, indépendamment de l'impuissance et d'une gonorrhée simple, il y avait une si grande faiblesse, augmentée, il est vrai, par les saignées et les purgatifs, qu'on regardait le malade comme au bord du tombeau.

LEWIS ne craint pas d'affirmer encore plus positivement leur efficacité : « De tous les remèdes, » dit-il, soit internes, soit externes, il n'y en a aucun qui égale les bains froids : ils rafraîchissent, » ils fortifient les nerfs, et ils aident la transpiration » plus efficacement qu'aucuns remèdes intérieurs ; bien ménagés, ils sont plus efficaces dans » la consommation dorsale que tous les autres remèdes pris ensemble. » L'on doit même remarquer que les bains froids ont, comme je l'ai déjà dit de l'air, un avantage particulier, c'est que leur action dépend moins de la réaction, c'est-à-dire, des forces de la nature, que celles des autres remèdes ; ceux-ci n'agissent presque que sur le vivant, les bains froids donnent du ressort même aux fibres mortes.

L'union du quinquina et des bains froids est indiquée par la partie de leurs vertus ; ils opèrent les mêmes effets, et étant combinés, ils guérissent des maladies que tous les autres remèdes n'auraient fait qu'empirer. Fortifiants, sédatifs, fébrifuges, ils rendent les forces, diminuent la chaleur fébrile et nerveuse, et calment les mouvements irréguliers, produits par la disposition spasmodique du genre nerveux. Ils remédient à la faiblesse de l'estomac, et dissipent très promptement les douleurs qui en sont la suite. Ils redonnent de l'appétit, et facilitent la digestion et la nutrition ; ils rétablissent toutes les

sécrétions, et surtout la transpiration; ce qui les rend si efficaces dans toutes les maladies catarrhales et cutanées; en un mot, ils remédient à toutes les maladies causées par la faiblesse, pourvu que le malade ne soit attaqué ni d'obstructions indissolubles, ni d'inflammations, ni d'abcès ou d'ulcères internes, conditions qui n'excluent, même nécessairement, ou presque nécessairement, que les bains froids, mais qui permettent souvent le quinquina.

J'ai vu, il y a quelques années, un étranger, âgé de vingt-trois ou vingt-quatre ans, qui, dès sa plus tendre enfance, était tourmenté par des maux de tête cruels et presque continus, vu la fréquence et la longueur des accès, qui étaient toujours accompagnés d'une perte totale de l'appétit. Le mal avait considérablement empiré par l'usage des saignées, des évacuants, des eaux purgatives, des bains chauds, des bouillons et d'une foule d'autres remèdes. Je lui ordonnai les bains froids et le quinquina : les accès devinrent en peu de jours plus faibles et beaucoup moins fréquents. Le malade, au bout d'un mois, se crut presque radicalement guéri; la cessation des remèdes et la mauvaise saison renouvelèrent les accès, mais infiniment moins violemment qu'auparavant; il recommença la même cure au printemps suivant, et la maladie vint à être si légère qu'il crut n'avoir plus besoin de rien. Je suis persuadé que les mêmes secours, réitérés une ou deux fois, le guériront radicalement.

Un homme de vingt-huit ans était désolé, depuis bien des années, par une goutte irrégulière, qui se jetait toujours à la tête, et occasionnait des dés-

ordres effrayants sur le visage. Il avait consulté plusieurs médecins, et essayé des remèdes de plusieurs espèces, depuis peu, un vin médicinal, composé des aromates les plus pénétrants, infusés dans le vin d'Espagne : tous, et surtout le dernier, avaient augmenté le mal ; l'on avait appliqué des vésicatoires aux jambes, qui occasionnaient des symptômes violents ; et ce fut à cette époque que je fus mandé. Je lui conseillai une forte décoction de quinquina et de camomille, qu'il continua pendant six semaines, et qui lui redonna plus de santé qu'il n'en avait eu depuis bien des années. Il serait inutile de rapporter un plus grand nombre d'exemples, surtout étrangers à la matière, pour prouver la vertu fortifiante de ces remèdes, si bien démontrée depuis long-temps, et dont tout indique l'usage dans cette maladie ; usage dont les plus heureux succès ont confirmé l'utilité.

Quand j'ai employé le quinquina en forme liquide, j'ai ordonné la décoction d'une once avec douze onces d'eau, ou suivant l'indication, de vin rouge, cuit pendant deux heures dans un vaisseau bien fermé, pour en prendre trois onces trois fois par jour. Je place les bains froids le soir, quand la digestion du dîner est entièrement finie ; ils contribuent à procurer un sommeil tranquille. J'ai vu un jeune masturbateur qui passait les nuits dans l'insomnie la plus inquiète, et qui était baigné tous les matins dans des sueurs colliquatives ; la nuit qui suivit le sixième bain, il dormit cinq heures, et se leva le matin sans sueur, et beaucoup mieux.

Le mars est un troisième remède, trop employé dans tous les cas de faiblesse, pour qu'il soit néces-

saire d'insister sur son efficacité comme fortifiant; comme il n'a rien d'irritant, il est extrêmement approprié à nos malades : on le donne, ou en substance, ou en infusion; mais la meilleure préparation, ce sont les eaux martiales préparées par la nature, et surtout les eaux de Spa, l'un des plus puissants toniques qu'on connaisse, et un tonique qui, bien loin d'irriter, adoucit tout ce que les humeurs peuvent avoir de trop âcre. Les gommes, la myrrhe, les amers, les aromates les plus doux, sont aussi d'usage. Ce sont les circonstances qui doivent décider sur le choix entre ces différents remèdes. Les premiers que j'ai indiqués méritent généralement la préférence; mais il peut se trouver des cas qui en exigent d'autres; on peut, en général, les choisir dans toute la classe des nervins, en prenant, pour boussole dans ce choix, les précautions que j'ai indiquées plus haut. C'est une maladie de nerfs; on doit la traiter comme telle, et souvent on l'a fait, et on a réussi, sans en connaître la cause. Il est vrai, et des observations incontestables me l'ont démontré, que l'ignorance de cette cause, et par là même la négligence des précautions qu'elle exige, a d'autres fois rendu infructueux les traitements les mieux indiqués en apparence, sans que les médecins pussent pénétrer la cause de ce peu de succès.

J'ordonnai au jeune homme des pilules dont la myrrhe faisait la base, et une décoction de quinquina, qui eurent le plus heureux succès. « Je m'aperçois chaque jour, m'écrivait-il, seize jours après avoir commencé ces remèdes, du

« grand bien qu'ils me font ; mes maux de tête ne
« sont plus ni si fréquents , ni si violents ; je ne
« les ai plus que lorsque je m'attache trop : l'es-
« tomac va mieux , je n'ai plus que rarement les
« douleurs dans les membres. »

Au bout d'un mois , la guérison fut complète , à cela près qu'il n'avait pas et n'aura peut-être jamais les forces qu'il aurait eues sans sa mauvaise conduite. L'échec que la machine reçoit dans le temps de l'accroissement , a des conséquences qui ne se réparent point. Puisse cette vérité être bien imprimée dans l'esprit des jeunes gens ! elle a été depuis peu fortement prêchée.

« La jeunesse , dit LINNÆUS , est un temps impor-
« tant pour se former une santé robuste. Rien
« n'est plus à craindre que l'usage prématuré ou
« excessif des plaisirs de l'amour : il en naît des
« faiblesses dans la vue , des vertiges , la diminu-
« tion de l'appétit , et même l'affaiblissement de
« l'esprit et de la raison. Un corps énérvé dans la
« jeunesse n'en revient plus , sa vieillesse est
« prompte et infirme , et sa vie courte. » Seize
cents ans avant ce grand naturaliste , PLUTARQUE , dans son bel ouvrage sur l'éducation des enfants , avait recommandé la formation de leur tempérament comme une chose extrêmement importante.

« L'on ne doit , dit-il , négliger aucun des soins
« qui peuvent contribuer à l'élégance et à la force
« du corps (les excès dont je traite nuisent autant
« à l'une qu'à l'autre) ; car , ajoute-t il , le fonde-
« ment d'une vieillesse heureuse , c'est une bonne
« constitution dans la jeunesse ; la tempérance

« et la modération , à cet âge , sont un passeport
« pour vieillir heureusement (1). »

A l'observation précédente , dont le succès paraît dû au quinquina , j'en joindrai une autre dans laquelle les bains froids furent le principal remède. Un jeune homme d'un tempérament bilieux , instruit au mal dès l'âge de dix ans , avait toujours été , dès ce temps-là , faible , languissant , cacochyme ; il avait eu quelques maladies bilieuses qui avaient eu beaucoup de peine à se guérir ; il était extrêmement maigre , pâle , faible , triste. Je lui ordonnai les bains froids et une poudre avec la crème de tartre , la limaille et très peu de cannelle , dont il prenait trois fois par jour. Dans moins de six semaines , il acquit une force qu'il n'avait jamais connue auparavant.

Un grand avantage des eaux de Spa et du quinquina , c'est que leur usage fait passer le lait. Les

(1) « Pour préserver les jeunes gens de l'onanisme , dit M. Doussin-Dubreuil , ou des désordres qui en sont une suite lorsqu'ils ont commencé à s'y livrer , on a essayé d'en conduire dans les hôpitaux destinés à la réparation de ces désordres ; ces visites ont souvent servi de prétexte pour amener d'abord la conversation sur la situation d'autant plus déplorable des individus qui en étaient les victimes , que plusieurs d'entre eux se trouvaient privés du bonheur de donner le jour à des enfants jouissant d'une santé parfaite , et ensuite sur ce qui concerne notre production ; mais on ne peut faire faire de semblables visites qu'à ceux qui sont âgés au moins de douze à quatorze ans : c'est à cet âge qu'on pourrait conduire les personnes du sexe dans les salles des mêmes hôpitaux uniquement composées de jeunes filles dont la santé se trouverait détruite par la même cause ; et si , comme cela arrive assez souvent , il était de ces malades qui eussent aux organes sexuels des ulcérations qui en seraient le résultat , il ne faudrait pas hésiter à les rendre témoins des tourments auxquels elles seraient en proie , et même les faire assister aux pansements.

eaux de Spa partagent cet avantage avec quelques autres eaux. L'on a vu plus haut que HOFFMANN ordonnait le lait d'ânesse avec un tiers d'eau de Selter. DE LA METTERIE nous a conservé une belle observation de BOERHAAVE. « Ce duc aimable, je
 « traduis mot à mot, s'était mis hors du mariage ;
 « je l'ai remis dedans par l'usage des eaux de Spa
 « avec le lait. »

La faiblesse de l'estomac, qui rend la digestion trop lente, les acides, le peu d'activité de la bile, les engorgements dans les viscères du bas-ventre, sont les principales causes qui empêchent la digestion du lait, et qui n'en permettent pas l'usage. Les eaux qui remédient à toutes ces causes, ne peuvent qu'en faciliter la digestion, et le quinquina qui remplit les mêmes indications, doit aussi se marier très bien au lait. L'on peut employer ces remèdes ou avant, pour préparer les voies, ce qui est presque toujours nécessaire, ou en même temps (1).

(1) Ce n'est pas tout-à-fait l'avis du docteur Doussin-Dubreuil qui s'exprime dans son ouvrage sur l'onanisme :

« Ce qui rend difficile la prescription des remèdes propres à rétablir la santé des individus qui se sont livrés à l'onanisme, ce sont des accidents qui donnent lieu à des indications tout-à-fait opposées, telles que l'irritation des nerfs et leur faiblesse, surtout lorsque cette faiblesse est partagée par l'estomac, au point de le rendre incapable de bien digérer ; mais si j'examine que l'irritation de ce genre de solides n'est qu'une conséquence d'un appauvrissement, et n'existe que parce que l'individu a fait des pertes fréquentes qui n'ont point été réparées par une nutrition suffisante, au fur et à mesure qu'elles ont eu lieu, je ne vois plus qu'une seule indication à remplir, celle de fortifier l'appareil digestif et de graduer le travail qu'on lui confie d'après le rétablissement de ses facultés, rétablissement qui est souvent long à ar-

Je rétablis parfaitement en 1753, un étranger qui s'était tellement épuisé avec une courtisane,

river : aussi ai-je toujours soin de conseiller des aliments aussi faciles à digérer qu'abondants en sucs nourriciers ; je ne suis point d'avis, lorsque leur digestion est pénible, d'employer, du moins tant que l'irritation subsiste, de trop puissants toniques, comme le quinquina, la gentiane, et autres, parce qu'ils peuvent augmenter l'irritation, et rendre l'estomac encore plus paresseux. Je crois ne pouvoir mieux faire que de copier littéralement le traitement que je conseille en général aux malades de ce genre.

« Il est bien entendu qu'il serait inutile d'entreprendre la guérison d'une jeune personne qui continuerait de se livrer à son malheureux penchant ; le médecin ne devra donc conseiller l'usage d'aucun médicament, avant d'avoir acquis la plus grande certitude à cet égard, et s'il y parvient, il devra, lorsque cette personne y aura renoncé, attendre encore deux mois, qu'il emploiera à la nourrir le mieux possible mais toujours avec ménagement ; c'est seulement après ces deux mois qu'il lui fera prendre, tous les matins à jeun et à une heure d'intervalle, deux verres d'eau fraîche, où auraient infusé, à froid, pendant vingt-quatre heures, des feuilles d'oranger ; la quantité de ces feuilles est de dix pour une carafe d'eau ordinaire.

Je viens de dire que la jeune personne devait boire à jeun deux verres de cette infusion. Si, cependant, elle passait facilement, on pourrait lui en faire prendre un troisième verre, une demi-heure avant dîner, et même un quatrième, en se couchant, si elle ne soupait point, ou une demi-heure avant de souper, si elle était dans l'usage de faire ce repas.

« J'ai souvent observé que lorsqu'il n'existait aucune lésion organique, cette infusion suffisait pour rétablir des santés bien délabrées, mais je dois dire qu'on se livrait en même temps à des exercices du corps plus ou moins prolongés qui excitaient l'appétit, et rendaient l'estomac en état de bien digérer.

Je le répète, le médecin ne doit jamais perdre de vue que les pertes précieuses auxquelles donnent lieu l'habitude secrète, et qui produisent tout le désordre, exigent qu'on s'occupe sérieusement de fortifier l'estomac, pour que ce viscère soit en état de pourvoir, si je puis m'exprimer ainsi, au besoin de tout ce qui compose l'organisation.

« Toutes les fois que je suis consulté par des personnes dont la maladie est le résultat de l'onanisme, je n'oublie jamais de demander si les digestions se font avec facilité, et lorsque la ré-

qu'il était incapable d'un acte de virilité : son estomac était aussi extrêmement affaibli, et le manque de nutrition et de sommeil l'avait réduit à une grande maigreur. A six heures du matin, il

ponse est affirmative, la guérison me paraît facile, le contraire me présente beaucoup plus de difficultés.

« Si au bout de six semaines ou de deux mois d'usage de l'infusion ci-dessus, je ne m'aperçois pas de quelque amélioration, si la langue est chargée d'une saïure blanche et épaisse, si les digestions continuent de se faire avec lenteur, si les selles sont très rares, je substitue à l'infusion de feuilles d'oranger la décoction suivante, qui doit être rendue plus ou moins légère, suivant l'âge de la personne ou la faiblesse de son estomac ; car, ainsi que je viens de vous le dire, il faut prendre garde que les toniques qui sont certainement indiqués pour détruire les effets de l'habitude secrète, ne deviennent irritants et n'éloignent par conséquent, du but que l'on se propose.

DÉCOCTION.

Prenez : de quinquina concassé, un demi-gros ;
de racine de patience fraîche, deux gros ;
de sommités de petite centaurée, une pincée ;
de véronique mâle, une pincée.
pour trois verres d'eau.

On fera bouillir le quinquina un quart d'heure ; la racine et les deux plantes ne doivent qu'infuser, on lui sera reposer jusqu'à froid, on passera dans un linge fin, et l'on en formera trois doses qui devront être prises, la première à jeun, la seconde une heure avant dîner, et la dernière cinq heures après.

Il est facile de voir que cette boisson est bien plus tonique que la première, quoique chaque végétal qui entre dans sa composition se trouve à une dose très légère ; mais il ne faut pas moins en observer les effets avec la plus grande attention ; il est des personnes pour lesquelles elle serait trop échauffante, tandis que pour d'autres il serait nécessaire d'augmenter la quantité de ces mêmes végétaux.

« L'usage de cette décoction devra être continué au moins pendant un mois ou six semaines.

prenait six onces de décoction de quinquina à laquelle on ajoutait une cuillerée de vin de Canarie : une heure après, il prenait dix onces de lait de chèvre qu'on venait de tirer et auquel on ajoutait un peu de sucre et une once d'eau de fleur d'orange. Il dînait d'un poulet rôti froid, de pain et d'un verre d'excellent vin de Bourgogne, avec autant d'eau. A six heures du soir, il prenait une seconde dose de quinquina ; à six heures et demie, il entra dans un bain froid, dans lequel il restait dix minutes, et au sortir duquel il entra dans son lit. A huit heures, il reprenait la même quantité de lait, et il se levait depuis neuf heures jusqu'à dix. Tel fut l'effet de ces remèdes, qu'au bout de huit jours il me cria avec beaucoup de joie, quand j'entrai dans sa chambre, qu'il avait recouvré *le signe extérieur de la virilité*, pour me servir de l'expression de BUFFON. Au bout d'un mois, il avait presque entièrement repris ses premières forces.

Quelques poudres absorbantes, quelques cuillerées d'eau de menthe, souvent la seule addition d'un peu de sucre, quelques pilules, avec l'extrait de quinquina, peuvent aussi contribuer à prévenir la dégénération du lait. L'on pourrait aussi employer cette gomme nouvellement introduite dans quelques endroits d'Angleterre, sous le nom de *gummi rubrum Gambiense*, et sur laquelle on trouve une petite dissertation dans l'excellente collection que publie la nouvelle Société de Médecins formée à Londres ; elle fortifie et elle adoucit : ce sont les deux grandes indications dans les maladies dont il est question.

Enfin si, quelque soin qu'on prenne, il était

impossible de soutenir le lait, on pourrait essayer le lait de beurre; je l'ai conseillé avec succès à un jeune homme, pour lequel un principe d'hypochondrialgie me faisait craindre le lait entier. Les bilieux le boivent avec plaisir et s'en trouvent toujours bien: on doit le préférer au lait, toutes les fois qu'il y a beaucoup de chaleur, un peu de fièvre, une disposition érisypélateuse, et il est surtout d'un très grand usage, quand les excès vénériens produisent une fièvre aiguë, telle que celle dont mourut RAPHAEL. Malgré la faiblesse, les toniques nuiraient: la saignée est dangereuse; le fameux JONSTON, mort baron de Zibendorf, il y a plus de quatre-vingts ans, l'avait déjà défendue positivement dans ce cas; les cures trop rafraîchissantes ne réussissent pas, comme VANDERMONDE le prouve, et comme je l'ai vu moi-même; mais le lait de beurre réussit très bien, pourvu qu'il ne soit pas trop gras. Il calme, il délaie, il adoucit, il désaltère, il rafraîchit, et en même temps il nourrit et il fortifie; ce qui est bien important dans ce cas, dans lequel les forces se perdent avec une promptitude dont on n'a point d'idée. GILCHRIST, qui ne fait pas grand cas du lait dans l'éthisie, loue extrêmement le lait de beurre dans la même maladie.

Depuis la dernière édition de cet ouvrage, faite il y a quelques années, j'ai été consulté par plusieurs personnes énervées: quelques-unes ont été entièrement guéries; un assez grand nombre considérablement soulagées; d'autres n'ont rien gagné; et, quand le mal est parvenu à un certain point, tout ce qu'on peut espérer, c'est que les re-

mèdes arrêtent les progrès du mal : j'ai ignoré une partie des succès.

Le lait, dans presque toutes ces cures, a été l'aliment principal : le quinquina, le fer, les eaux martiales et le bain froid ont été les remèdes. J'ai mis les malades entièrement au lait, d'autres n'en prenaient qu'une ou deux fois par jour.

Le malade, dont j'ai détaillé la maladie dans la section V, où j'en ai promis le traitement, ne vécut, pendant trois mois, que de lait, de pain bien cuit, d'un ou deux œufs sortant du ventre de la poule, par jour, et d'eau fraîche, au moment où on l'apportait de la fontaine. Il prenait du lait quatre fois par jour : deux fois au sortir du pis sans pain, deux fois chauffé, avec du pain. Le remède était un opiat, composé de quinquina, de conserve d'écorce d'orange et de sirop de menthe. Il avait l'estomac couvert avec un emplâtre aromatique : on lui frottait tout le corps avec une flanelle tous les matins ; il prenait le plus d'exercice qu'il pouvait à pied et à cheval, et surtout il vivait beaucoup en plein air. Sa faiblesse et ses maux de poitrine m'empêchèrent de lui conseiller les bains froids à cette époque. Le succès des remèdes fut tel, que les forces revinrent, l'estomac se rétablit, il put au bout d'un mois faire une lieue de chemin à pied, les vomissements cessèrent entièrement, les douleurs de poitrine diminuèrent considérablement, et il continue, depuis plus de trois ans, à être dans un état fort tolérable : il revint peu à peu aux aliments ordinaires, parce qu'il se dégoûta du lait.

Les parties génitales sont toujours celles qui re-

couvrent le plus lentement leurs forces, souvent même elles ne les recouvrent point, quoique le reste du corps paraisse avoir recouvré les siennes : l'ont peut prédire à la lettre, dans ce cas, que la partie qui a péché sera celle qui mourra.

J'ai toujours trouvé plus de facilité à guérir ceux qui se sont épuisés par de grands excès, en peu de temps, dans l'âge fait, que ceux qui se sont épuisés à la longue par des pollutions plus rares, mais commencées dans la première jeunesse, et qui ont empêché leur accroissement, et ne leur ont jamais laissé acquérir toutes leurs forces. On peut envisager les premiers comme ayant eu une maladie très violente, qui a consumé toutes leurs forces ; mais les organes ayant acquis toute leur perfection, quoiqu'ils aient beaucoup souffert, la cessation de la cause, le temps, le régime, les remèdes peuvent les rétablir. Les secondes n'ont jamais laissé former leur tempérament ; comment le rétabliraient-ils ? Il faudrait que l'art opérât, dans l'âge de maturité, ce qu'ils ont empêché la nature d'opérer dans l'enfance et dans la puberté : on sent combien cet espoir est chimérique ; et les observations me prouvent tous les jours que les jeunes gens qui se sont livrés à cette souillure dans l'enfance, à l'époque du développement de la puberté, époque qui est une crise de la nature, pour laquelle toutes ses forces lui sont nécessaires, l'observation me prouve, dis-je, que ces jeunes gens ne doivent point espérer d'être jamais vigoureux et robustes, et ils sont très heureux quand ils peuvent jouir d'une santé médiocre, exempte de grandes maladies et de douleurs.

Ceux qui ne se repentent que tard , dans un âge où la machine se conserve , quand elle est bien montée , mais où elle ne se répare que péniblement , ne doivent pas non plus avoir de grandes espérances : au-dessus de quarante ans , il est rare de rajeunir.

Quand j'ordonne le quinquina avec du vin , je ne fais pas vivre uniquement de lait , mais je fais prendre le remède le matin , et du lait le soir. J'ai trouvé quelques malades pour lesquels il a fallu changer cet ordre : le vin , pris le matin , les faisaient constamment vomir.

Quand j'emploie les eaux minérales , j'en fais boire quelques bouteilles pures , avant que de les mêler avec du lait.

Quand le mal est invétéré , il dégénère ordinairement en cacochymie , et il faut commencer par la détruire , avant que de travailler au rétablissement des forces : c'est dans ce cas que les évacuans sont quelquefois indispensablement nécessaires , et opèrent très efficacement. Les fortifiants , les nourrissans , le lait ordonnés dans ces circonstances , les jettent dans une fièvre lente , et le malade perd ses forces , à proportion de l'usage qu'il en fait.

Quand des excès prompts jettent tout-à-coup dans des faiblesses si considérables qu'on a lieu de craindre pour la vie du malade , il faut recourir aux cordiaux actifs , donner du vin d'Espagne avec un peu de pain , des bouillons succulents , avec des œufs frais ; mettre le malade au lit , et lui appliquer sur l'estomac des flanelles trempées dans du vin chauffé avec de la thériaque.

Dans les cas où les excès vénériens ont occasionné une fièvre aiguë, on ne doit employer la saignée que quand elle est indiquée par la plénitude et la dureté du pouls; et il vaut mieux en faire deux petites qu'une grande. La décoction blanche de l'eau d'orge, avec un peu de lait, quelques prises de nitre, des lavements avec une décoction de fleurs de Bonhomme, quelques bains de pieds tièdes, et pour nourriture des bouillons de veau farineux, sont les remèdes véritablement indiqués, et ceux qui ont réussi très promptement dans les où je les ai employés.

Les symptômes demandent rarement un traitement particulier, et ils cèdent au traitement général. On peut cependant joindre quelquefois les fortifiants externes aux fortifiants internes, quand on veut fortifier plus particulièrement une partie; et j'ai souvent conseillé avec succès, des épithèmes ou des emplâtres aromatiques sur l'estomac, et il n'est pas inutile d'envelopper les testicules dans une fine flanelle trempée dans quelque liquide fortifiant, et de les soutenir par l'usage du suspensoire.

L'on peut placer ici ce que dit GOTTER : « J'ai
« quelquefois guéri la goutte sereine, occasionnée
« par des excès vénériens, en employant les forti-
« fians internes et des poudres nasales céphaliques,
« qui, par l'irritation légère qu'elles produisaient,
« déterminaient un plus grand afflux d'esprits
« animaux sur le nerf optique.

Il serait inutile d'entrer dans de plus grands détails sur la cure; quelque étendue que je leur donnasse, ils ne pourraient jamais servir à guider les

malades sans le secours d'un médecin, pour lesquels ils seraient inutiles. Je me suis plus étendu sur le régime, parce que, quand le mal n'a pas fait de grands progrès, joint à la cessation de la cause, il peut seul opérer la guérison, et que chacun peut s'y astreindre sans aucun danger. Il ne me resterait, pour terminer cette partie, qu'à joindre la cure préservatoire : j'ai senti que cet article manquait à la première édition de cet ouvrage, et que c'était un vide essentiel. Un homme célèbre dans la république des lettres par ses ouvrages, et plus respectable encore par ses talents, ses connaissances et ses qualités personnelles, que par son nom ; par les emplois qu'il remplit si dignement dans une des premières villes de Suisse ; ISELIN, secrétaire d'état à Bâle (il voudra bien me permettre de le nommer), m'a fait sentir ce vide d'une manière bien polie. Je rapporterai le fragment de sa lettre avec d'autant plus de plaisir qu'il marque précisément ce qu'il faut faire. « Je souhaiterais, m'écrit-il, de voir de
« votre main un ouvrage dans lequel vous expli-
« queriez les moyens les plus sûrs et les moins dan-
« gereux, par lesquels les parents, pendant le temps
« de l'éducation, et les jeunes gens, lorsqu'ils sont
« abandonnés à leur propre conduite, pourraient
« le mieux les préserver de la violence des désirs,
« qui les porte à des excès dont naissent des ma-
« ladies si horribles, ou à des désordres qui trou-
« blent le bonheur de la société et le leur propre.
« Je ne doute pas qu'il n'y ait une diète qui favo-
« rise particulièrement la continence. Je crois
« qu'un ouvrage qui nous l'enseignerait, joint à la
« description des maladies produites par l'impureté,

« vaudrait les meilleurs traités de morale sur cette
« matière. »

Il a, sans doute, bien raison ; rien ne serait plus important que cette addition qu'il désire ; mais rien de plus difficile en la séparant des autres parties de l'éducation, non-seulement médicinale, mais morale. Pour traiter cet article à part, si l'on voulait le traiter bien, il faudrait établir un grand nombre de principes qui prolongeraient beaucoup trop ce petit ouvrage, et qui lui sont d'ailleurs très étrangers. Quelques principes généraux, et isolés des principes et des divisions nécessaires, non-seulement seraient peu utiles, mais pourraient devenir dangereux ; ainsi il vaut mieux renvoyer ce traité à faire partie d'un plus considérable sur les moyens de former un bon tempérament, et de donner aux jeunes gens une santé ferme ; matière qui, quoique traitée par d'habiles gens, n'est pas encore épuisée, tant s'en faut, et sur laquelle il y a une foule de choses extrêmement importantes à ajouter, aussi bien que sur les maladies de cet âge. Aussi, malgré moi, je ne toucherai point ici cet article. Tout ce que je puis dire, c'est que l'oisiveté, l'inaction, le trop long séjour au lit, un lit trop mou, une diète succulente, aromatique, salée, vineuse, les amis suspects, les ouvrages licencieux, étant les causes les plus propres à porter à ces excès, on ne peut les éviter avec trop de soin. La diète est surtout d'une extrême importance, et l'on n'y fait pas assez d'attention. Ceux qui élèvent les jeunes gens devraient avoir présente la belle observation de saint Jérôme : « Les forges de Vulcain, les volcans du
« Vésuve, et le mont Olympe, ne brûlent pas de

« plus de flammes que les jeunes gens nourris de
« mets succulents et abreuvés de vins. » MENJOT,
l'un des médecins de Louis-le-Grand, dès le milieu
jusqu'à la fin du siècle dernier, parle de femmes
que l'excès d'hypocras jeta dans une extase véné-
rienne. L'usage du vin et des viandes est d'autant
plus fâcheux, qu'en augmentant la force des ai-
guillons de la chair, il affaiblit celle de la raison,
qui doit leur résister. *Le vin et les viandes hébètent
l'âme*, dit PLUTARQUE dans son *Traité du manger
des viandes*, ouvrage qui devrait être généralement
lu. Les plus anciens médecins avaient déjà connu
l'influence du régime sur les mœurs : ils avaient
l'idée d'une médecine morale, et GALIEN nous a
laissé, sur cette matière, un petit ouvrage qui est
peut-être ce que l'on a de mieux jusqu'à présent.
L'on sera convaincu, après l'avoir lu, de la réalité
de sa promesse. « Que ceux qui nient que la diffé-
« rence des aliments rend les uns tempérants, les
« autres dissolus ; les uns chastes, les autres incon-
« tinents ; les uns courageux, les autres poltrons ;
« ceux-ci doux, ceux-là querelleurs ; d'autres mo-
« destes, les derniers présomptueux ; que ceux,
« dis-je, qui nient cette vérité, viennent vers moi ;
« qu'ils suivent mes conseils pour le manger et le
« boire, je leur promets qu'ils en retireront de
« grands secours pour la philosophie morale ; ils
« sentiront augmenter les forces de leur âme ; ils
« acquerront plus de génie, plus de mémoire, plus
« de prudence, plus de diligence. Je leur dirai aussi
« quelles boissons, quels vents, quelles tempéra-
« tures de l'air, quels pays ils doivent éviter ou
« choisir. » HIPPOCRATE, PLATON, ARISTOTE, PLU-

TARQUE, nous avaient déjà laissé de très bonnes choses sur cette importante matière; et parmi les ouvrages qui nous restent du pythagoricien PORPHIRE, ce zélé anti-chrétien du troisième siècle, il y en a un de l'*Abstinence des viandes*, dans lequel il reproche à Firmus Castricius, à qui il l'adresse, d'avoir quitté la diète végétale, quoiqu'il eût avoué qu'elle était la plus propre à conserver la santé et à faciliter l'étude de la philosophie; et il ajoute : Depuis que vous mangez de la viande, votre expérience vous a appris que cet aveu était bien fondé. Il y a de très bonnes choses dans cet ouvrage.

Le préservatif le plus efficace, le seul infailible, c'est, sans contredit, celui qu'indique le grand homme qui a le mieux connu ses semblables et toutes leurs voies; qui a vu non-seulement ce qu'ils sont, mais ce qu'ils ont été, ce qu'ils devraient être, et ce qu'ils pourraient encore devenir, qui les a le plus véritablement aimés; qui a fait les plus grands efforts en leur faveur; qui s'est sacrifié pour eux, et qui en a été le plus cruellement persécuté.

« Veillez avec soin sur le jeune homme; ne le
 « laissez seul ni jour ni nuit; couchez tout au
 « moins dans sa chambre. Dès qu'il aura contracté
 « cette habitude, la plus funeste à laquelle un
 « jeune homme puisse être assujéti, il en portera
 « jusqu'au tombeau les tristes effets, il aura tou-
 « jours le corps et le cœur éternés. » Je renvoie à
 l'ouvrage même pour lire tout ce qu'il y a d'excellent sur cette matière (1).

(1) On lit dans l'ouvrage ayant pour titre : *Des Egarements secrets* :

La peinture du danger, quand on s'est livré au mal, est peut-être le plus puissant motif de correction.

La question aussi intéressante que délicate à résoudre, et qui a déjà été agitée par quelques-uns de ceux des médecins qui ont traité ce sujet, est celle de savoir si les jeunes gens doivent être assez instruits pour être persuadés qu'il est impossible de se régénérer, et donner le jour à des enfants sains lorsqu'on se livre à l'onanisme, et à quel âge on doit leur donner ce genre d'instruction.

« Quoique, je le répète, cette question ait été agitée déjà bien des fois, elle n'a point été discutée avec toute l'attention et le sérieux qu'elle exige : pour moi je pense, que s'il est des jeunes filles que l'on doit s'empresser d'instruire, (et ce ne peut jamais être que celles que l'on soupçonne de s'être déjà rendues coupables, ou d'être sur le point de le devenir), il en est d'autres à qui de semblables leçons seraient inutiles et d'autres pour qui elles seraient dangereuses, troubleraient leur repos, et les conduiraient peut-être à l'habitude qu'on chercherait à prévenir. D'ailleurs il est plus que superflu de faire valoir les avantages de la vertu devant des êtres qui en ont toujours fait la base de leur conduite, à moins que de fortes raisons ne fassent craindre qu'ils ne cessent d'en suivre le sentier; il faut donc être bien prudent dans le choix des jeunes personnes que l'on ne peut s'empêcher d'instruire, pour les garantir d'un mal dont on penserait que l'approche serait imminente.

« S'il se trouvait quelqu'un qui pensât que c'est exposer la pudeur de ces jeunes personnes que de chercher à les instruire sur ce point, je répondrais d'abord que cette instruction ne doit jamais être donnée qu'à celles dont je viens de parler, et ensuite que dans le cas même où l'on se tromperait, il vaudrait mieux qu'elles la reçussent de personnes sensées que de perfides camarades qui pourraient profiter de leur ignorance, pour la faire tourner au profit de leur lubricité : comment éviteraient-elles des écueils dans lesquels auraient intérêt à les faire tomber celles mêmes qui jouiraient déjà de leur estime et de leur confiance ? Il est dangereux de laisser de jeunes filles prendre conseil d'autres jeunes filles sans cesse occupées de chercher des complices.

« Au surplus voici des préceptes que je crois devoir donner à ceux qui, mus par un sentiment d'humanité, par un amour bien prononcé pour l'ordre social, se chargent d'élever la jeunesse ; mais, je le répète encore, on ne doit songer à instruire que les individus que l'on soupçonne être déjà dans le précipice ou prêts

rection : c'est un tableau effrayant, bien propre à faire reculer d'horreur. Rapprochons-en les principaux traits. Un dépérissement général de la machine ; l'affaiblissement de tous les sens corporels et de toutes les facultés de l'âme ; la perte de l'imagination et de la mémoire ; l'imbécillité, le mépris, la honte, l'ignominie qu'elle entraîne après soi ; toutes les fonctions troublées, suspendues, douloureuses ; des maladies longues, fâcheuses, bizarres, dégoûtantes ; des douleurs aiguës et toujours renaissantes ; tous les maux de la vieillesse dans l'âge de la force ; une inaptitude à toutes les occupations pour lesquelles l'homme est né ; le rôle humiliant d'être un poids inutile à la terre ; les mortifications auxquelles il expose journellement ; le dégoût pour tous les plaisirs honnêtes ; l'ennui, l'aversion des autres et de soi qui en est la suite ; l'horreur de la vie, la crainte de devenir suicide d'un moment à l'autre ; l'angoisse pire que les douleurs ; les remords pires que l'angoisse, remords qui, croissant journellement et prenant sans doute une nouvelle force quand l'âme n'est plus affaiblie par les liens du corps, serviront peut-

à y tomber, soit par suite de fréquentations suspectes, ou de lectures au milieu desquelles on les aurait surprises, soit à raison d'une constitution robuste, irritable, qui les rend par conséquent aptes à tirer parti de la moindre circonstance pour découvrir des sensations qui leur paraissent d'avance être un besoin.

« On a proposé des instructions écrites ; pour moi je pense qu'elles doivent être orales comme le sont celles que leur donnent des êtres corrompus qui, blasés pour la plupart, sur tous les genres de plaisirs, n'éprouvent de jouissances qu'à faire des victimes

être de supplice éternel et de feu qui ne s'éteint point : voilà l'esquisse du sort réservé à ceux qui se conduiront comme s'ils ne le craignaient pas.

Avant que de quitter l'article du traitement, je dois avertir les malades (et cet avis regarde également tous ceux qui ont des maladies chroniques, surtout quand elles sont accompagnées de faiblesse) qu'ils ne doivent point espérer que l'on puisse réparer dans quelques jours, des maux qui sont le produit des erreurs de quelques années. Ils doivent s'attendre aux ennuis d'une cure longue, et s'astreindre scrupuleusement à toutes les règles du régime : si quelquefois elles paraissent minutieuses, c'est parce qu'ils ne sont pas en état d'en sentir l'importance ; et il faut qu'ils se répètent sans cesse que l'ennui de la cure la plus rigide est fort inférieur à celui de la maladie la plus légère. Qu'il me soit permis de le dire ; si l'on voit des maladies curables qui ne guérissent point parce qu'elles sont mal traitées, l'on en voit aussi un grand nombre que l'indocilité du malade rend incurables, malgré les secours les mieux indiqués de la part du médecin. HIPPOCRATE exigeait, pour mieux s'assurer du succès, que le malade, le médecin et les assistants fissent également leur devoir : si ce concours était moins rare, les issues heureuses seraient plus fréquentes. » Que le malade, dit ARÉTÉE, soit courageux et qu'il conspire avec le médecin contre la maladie. » J'ai vu les maladies les plus rebelles céder à l'établissement de cette harmonie ; et des observations très récentes m'ont démontré que la férocité même des maladies cancéreuses

cédait à des cures ordonnées peut-être avec quelque prudence, mais surtout exécutées avec une docilité et une régularité dont les succès font l'éloge.

ARTICLE IV.MALADIES ANALOGUES.

SECTION IX.

Les Pollutions nocturnes.

J'AI montré les dangers d'une évacuation trop abondante de semence par les excès vénériens et par la masturbation, et j'ai dit, au commencement de cet ouvrage, qu'elle se perdait aussi par les pollutions nocturnes dans des songes lascifs, et par cet écoulement connu sous le nom de gonorrhée simple : j'examinerai brièvement ces deux maladies.

Telles sont les lois qui unissent l'âme au corps, que lors même que les sens sont enchaînés par le sommeil elle s'occupe des idées qu'ils lui ont transmises pendant le jour.

Une autre loi de cette union, c'est que, sans troubler cet enchaînement des autres sens, ou, pour ôter toute équivoque, sans leur rendre la sensibilité aux impressions externes, l'âme peut, dans le sommeil, faire naître les mouvemens nécessaires à l'exécution des volontés que les idées dont elle

s'occupe lui suggèrent. Occupée d'idées relatives aux plaisirs de l'amour, livrée à des songes lascifs, les objets qu'elle se peint produisent sur les organes de la génération les mêmes mouvements qu'ils y auraient produit pendant la veille, et l'acte se consomme physiquement, s'il se consomme dans l'imagination.

Ces organes, à leur tour, irrités les premiers, ne réveillent quelquefois que l'imagination, et suscitent des songes qui se terminent comme les précédents.

Ces principes servent à expliquer les différentes espèces de pollutions.

La première est celle qui vient d'une surabondance de semence; c'est celle des gens à la force de l'âge, qui sont sanguins, vigoureux, chastes. La chaleur du lit venant à raréfier les humeurs, et la liqueur spermatique étant plus susceptible de raréfaction qu'une autre, les vésicules irritées entraînent l'imagination, qui, dénuée des secours qui lui feraient voir l'illusion, s'y livre toute entière: l'idée du coït en produit l'effet dernier, l'éjaculation. Dans ce cas l'évacuation n'est point une maladie, c'est plutôt une crise favorable, un mouvement qui débarrasse d'une humeur qui, trop abondante et trop retenue, pourrait nuire, et quoique quelques médecins qui n'ajoutent foi qu'à ce qu'ils ont vu l'aient nié, il n'en est pas moins vrai que cette liqueur peut, par son abondance, produire des maladies différentes du priapisme ou de la fureur utérine.

Un médecin respectable par son savoir et par son âge, qui a suivi long-tems les armées autri-

chiennes en Italie, m'a dit avoir remarqué que ceux des soldats allemands qui n'étaient pas mariés, et qui vivaient sagement, étaient souvent atteints d'épilepsie, de priapisme, ou de pollutions nocturnes, accidents qui venaient d'une sécrétion trop abondante de semence, et peut-être de ce qu'elle avait plus d'âcreté dans un climat plus chaud que leur patrie, et où la diète est plus succulente.

Le docteur JACQUES, que j'ai déjà cité ailleurs, avait fait une thèse sur les maladies produites par la privation du plaisir vénérien. RENFAUME en a fait une autre sur la *virginité claustrale*, dont l'objet est le même.

Enfin, sans parler de quelques autres, GAUBIUS met la continence excessive dans la classe des causes des maladies. Il est rare, dit-il, qu'elle ne produise quelques maux : on l'a vu cependant dans quelques hommes nés avec beaucoup de tempérament, et qui forment beaucoup de semence, et dans quelques femmes; il fait ensuite l'énumération de ces maux. L'on ne doit donc point en nier l'existence, l'on peut en affirmer la rareté, surtout dans ce siècle qui paraît être celui de la faiblesse; et l'on se trompe tous les jours, en attribuant indistinctement à cette cause toutes les maladies qui attaquent les personnes nubiles du sexe, en leur conseillant le mariage pour tout remède; remède souvent mal indiqué, et souvent nuisible, parce qu'il ne peut pas détruire les vices qui entretenaient la maladie, et qu'il ne fait qu'ajouter aux maux passés, ceux que la grossesse et les couches

produisent ordinairement dans les personnes languissantes. Je reviens aux pollutions.

L'on a vu que la première espèce, produite par une surabondance de semence qu'elle évacue, n'était pas un mal en elle-même; mais elle peut le devenir en revenant trop fréquemment, et lors même qu'il n'y a plus de surabondance nuisible. J'ai déjà observé qu'une évacuation disposait à une suivante, tant est grande la force de l'habitude qui consiste en ce que la réitération des mouvements les rend plus faciles, et qu'ils se produisent par la plus légère cause; observation d'une grande utilité pour l'intelligence de l'économie animale, sur laquelle GALIEN, et surtout MATY, ont dit d'excellentes choses, mais qui n'ont cependant pas encore été plainement traitées; et il en résulte cet inconvénient, c'est que les évacuations en deviennent une suite indépendamment du besoin, et lors même qu'il n'existe pas. Alors elles sont très fâcheuses, et elles ont tous les dangers de l'évacuation excessive procurée par d'autres moyens. Satyrus, surnommé Grypalopex, demeurant à Thasus, eut, dès l'âge de vingt-cinq ans, de fréquentes pollutions nocturnes, quelquefois même la semence s'écoulait pendant le jour. Il mourut de consomption dans sa trentième année.

ZIMMERMAN me parle d'un homme d'un très beau génie, à qui les pollutions avaient fait perdre toute l'activité de son esprit, et dont le corps était exactement dans l'état décrit par BOERHAAVE. L'on vu, page 6, les maux que HOFFMANN observa après des pollutions. Les symptômes les plus ordinaires,

quand le mal n'a pas fait encore de bien grands progrès, c'est un accablement continuel, plus considérable le matin, et de vives douleurs de reins. L'on me consulta, il y a quelques mois, pour un vigneron âgé de cinquante ans, très robustes auparavant, et que des pollutions fréquentes, depuis trois ou quatre mois, avaient si prodigieusement affaibli, qu'il ne pouvait travailler que quelques heures par jour, souvent même il en était empêché par des douleurs de reins qui le retenaient au lit, et il maigrissait journellement. Je donnai quelques conseils, dont j'ai ignoré l'exécution et l'effet.

J'ai connu un homme devenu sourd pendant quelques semaines, après un long rhume négligé, qui, quand il avait une pollution nocturne, était beaucoup plus sourd le lendemain, avec beaucoup de malaise; et un autre affaibli par plusieurs causes qui, après la pollution, se réveille dans un engourdissement si général, qu'il est comme paralytique pendant une heure, et fort abattu pendant plus de vingt-quatre.

L'on peut mettre dans cette première classe les pollutions de ceux qui, ayant été accoutumés à de fréquentes émissions, les suspendent tout à-coup. Telles étaient celles d'une femme dont parle GALLIEN; elle était dans le veuvage depuis quelque temps, et la rétention du sperme lui procurait des maladies de l'utérus; elle eut, dans le sommeil, des mouvements des lombes, des bras et des jambes, qui étaient convulsifs, et qui furent accompagnés d'une émission abondante de sperme épais, avec la même sensation que dans le coït. Une danseuse fut bles-

sée par hasard près du sein gauche fort légèrement; le chirurgien lui prescrivit une diète assez sévère, et lui défendit des plaisirs dont elle était en usage de jouir souvent. La troisième nuit de cette privation, à laquelle elle se soumit, en négligeant la diète, elle eut une pollution qui, revenant plusieurs fois toutes les nuits suivantes, la maigrissait à vue d'œil, et lui causait de violents maux de reins. La plaie ne laissait pas de guérir, et l'eut été tout-à-fait si elle s'était ménagée pour les aliments et la boisson. Le chirurgien, ferme dans ses principes, continuait son interdiction, la saignait et la purgeait. Ennuyée et affaiblie, elle laissa les remèdes, reprit son ancien train, la faiblesse et la douleur se dissipèrent bien vite.

Mais qu'on se garde bien de conclure de cette observation l'inutilité du précepte des plus grands maîtres en chirurgie, qui, fondés sur d'autres observations, interdisent sévèrement le coït aux blessés : il n'y a point de praticien qui n'ait pu se convaincre par soi-même combien il leur est nuisible. J'en rapporterai un seul exemple dans lequel la masturbation fut mortelle, et dont G. FABRICE DE HILDEN nous a conservé l'histoire. COSME SOTAN avait coupé la main à un jeune homme qui l'avait eue meurtrie par un coup de feu; comme il le connaissait très ardent, il lui défendit sévèrement tout commerce avec sa femme, qu'il avertit aussi du danger. Mais quand tous les accidents furent dissipés, et que la guérison était en bon train, le malade se sentant des désirs auxquels sa femme ne voulut pas répondre, il se procura, sans coït, une émission de semence qui fut immédiatement suivie

de fièvre, de délire, de convulsion et d'autres accidents violents dont il mourut au bout de quatre jours.

J'ai vu un jeune marié qui, se jetant étourdiement du siège d'un cabriolet, tomba à côté : la roue de derrière lui passa sur le pied, entre le talon et la cheville ; il n'eut ni fracture ni luxation, mais une forte contusion ; se trouvant bien au bout de cinq jours il se conduisit comme s'il n'eut point eu d'accident. Deux heures après toute la jambe enfla, avec des douleurs inouïes et une forte fièvre qui dura près de trente heures. Revenons.

Ce que j'ai dit au commencement de cette section sur la liaison entre les rêves et les idées dont l'ame s'est occupée pendant le jour, sert à expliquer pourquoi les masturbateurs sont si sujets aux pollutions nocturnes : leur ame occupée pendant tout le jour d'idées vénériennes, se représente pendant la nuit les mêmes objets, et le songe lascif est suivi d'une évacuation qui est toujours prête à se faire quand les organes ont acquis un degré considérable d'irritabilité.

Il est important de prévenir de bonne heure les progrès de l'habitude ; et, quelle que soit la première cause des pollutions, de ne pas les laisser invétérer. Quand elles ont duré long temps, elles se guérissent très difficilement. « Il n'y a point de
« maladie, dit HOFFMANN, qui tourmente plus les
« malades et donne plus de peine aux médecins,
« que des pollutions nocturnes qui ont duré long-
« temps et qui sont devenues habituelles, surtout
« si elles reviennent tous les jours. L'on emploie
« les meilleurs remèdes presque toujours inutile-

« ment ; souvent même ils font plus de mal que de bien. »

Tous les médecins qui ont écrit sur cette maladie , en ont dit la guérison très difficile , et tous les médecins qui ont eu occasion de la traiter , l'ont éprouvé eux-mêmes , et l'on ne doit point en être surpris. A moins que l'on ne pût , ou redonner aux organes leur force , ou diminuer leur irritabilité pendant le temps qui s'écoule entre deux pollutions , ce qui est impossible , ou prévenir tout-à-coup le retour des songes lascifs , ce qui n'est pas plus aisé , on doit être sûr que la pollution reviendra et qu'elle détruira presque tout le bien que peut avoir opéré la petite quantité des remèdes qu'on a employée depuis la dernière : on ne peut donc gagner d'une pollution à l'autre qu'un infiniment petit , et il faut en accumuler un grand nombre avant que d'obtenir un effet sensible.

COELIUS AURELIANUS a rassemblé tout ce que les anciens ont dit de mieux sur le traitement. Il veut 1° que le malade évite autant qu'il est possible , toute idée vénérienne ; 2° qu'il soit couché sur un lit de matière dure et rafraîchissante ; qu'il applique sur ses reins une mince plaque de plomb ; qu'il applique , sur toutes les parties qui sont le siège de la maladie , des éponges trempées dans de l'eau et du vinaigre ou des choses rafraîchissantes , comme les balaustes , l'acacia , l'ypociste , le psilium ; 3° qu'il ne fasse usage que d'aliments et de boissons qui rafraîchissent et qui resserrent ; il lui conseille , 4° les fortifiants ; 5° l'usage du bain froid ; 6° de ne jamais se coucher sur le dos , mais toujours sur le côté ou sur le ventre. Ce conseil

est plein de bonnes choses ; mais voyons plus distinctement quelle est l'indication qui se présente ; c'est de diminuer la quantité de la semence , et de prévenir les rêves.

La diète et le régime général sont beaucoup plus propres à la remplir que les remèdes. Les aliments les plus convenables sont ceux qui sont tirés du règne végétal : les légumes et les fruits ; parmi les viandes , celles qui contiennent le moins de substance. Dans l'une et l'autre classe , il faut faire choix de ceux qui n'ont aucune âcreté. L'on a déjà vu plus haut l'influence de ce régime sur la tranquillité du sommeil ; on ne peut trop le recommander aux personnes affligées de pollutions nocturnes , à qui cette tranquillité est si nécessaire. Elles doivent surtout renoncer au souper , ou au moins ne souper que très légèrement ; cette seule attention contribue plus à opérer la guérison que tous les remèdes.

J'ai vu , il y a plusieurs années , un jeune homme qui avait presque toutes les nuits une pollution nocturne , et qui avait déjà eu quelques accès de *cauchemar*. Un chirurgien-barbier lui ordonna de boire en se couchant , quelques verres d'eau chaude , qui , sans diminuer les pollutions , augmentèrent la dernière maladie ; les deux maux se réunirent et revinrent toutes les nuits ; le fantôme du *cauchemar* était une femme qui occasionnait en même temps la pollution. Affaibli par cette double maladie et par la privation d'un sommeil tranquille , il marchait à grands pas vers une consommation. Je lui ordonnai de ne prendre à souper qu'un peu de pain et quelques fruits crus ; de souper de

bonne heure , et de prendre en entrant au lit , un verre d'eau fraîche , avec quinze gouttes de liqueur anodine minérale d'Offmann. Il ne tarda pas à reprendre un sommeil tranquille ; les deux maladies se dissipèrent entièrement , et il recouvra bientôt ses forces.

Les viandes indigestes et les viandes noires , surtout le soir sont un véritable poison pour ce mal ; et , je le répète , sans la privation d'un souper , surtout animal , les autres remèdes ne sont d'aucune utilité. Le vin , les liqueurs , le café nuisent par plusieurs endroits. La meilleure boisson est l'eau pure , sur chaque bouteille de laquelle on peut dissoudre avec succès une drachme de nitre. J'ai cependant vu , il n'y a pas long-temps , un malade à qui le nitre nuisait , en lui procurant de plus fréquentes pollutions : j'attribuai cet effet à deux causes ; l'une , c'est qu'il avait les nerfs très-faibles , et dans ces tempéraments le nitre agit comme irritant ; l'autre , c'est qu'il augmentait considérablement les urines : la vessie se remplissait plus promptement pendant la nuit , et l'on sait que la tension de la vessie est une des causes déterminantes des pollutions.

Le précepte que donne COELIUS d'éviter les lits mous , est de la plus grande importance , il n'y faut point souffrir de plume : la paille serait de beaucoup à préférer au crin , et j'ai vu quelques malades qui se sont bien trouvés de couvrir le matelas d'un cuir. Le conseil de ne pas se coucher sur le dos est également nécessaire , cette situation nuit , en contribuant à rendre le sommeil plus agité , et en échauffant davantage les parties génit-

tales. Enfin, comme l'habitude a ici une très grande influence, et qu'il importe de la rompre, l'observation suivante pourra fournir un moyen d'y réussir. Je la tiens d'un italien, respectable par ses vertus et l'un des plus excellents hommes que je me rappelle d'avoir vus. Il me consultait pour une maladie très différente; mais afin de mieux m'instruire, il me fit toute l'histoire de sa santé. Il avait été incommodé, cinq ans auparavant, de pollutions fréquentes qui l'épuisaient totalement. Il résolut fortement le soir de se réveiller au premier moment où une femme frapperait son imagination, et s'occupa long-temps de cette idée avant que de s'endormir. Le remède eut le plus heureux succès; l'idée du danger et la volonté de se réveiller, unies étroitement la veille à l'idée d'une femme, se reproduisirent, au milieu du sommeil, en même temps que cette dernière; il se réveilla à temps, et cette précaution, réitérée pendant quelques soirs dissipa le mal.

Mais que ces deux derniers cas n'inspirent pas trop de sécurité; il en est contre lesquels les meilleurs remèdes échouent: celui que HOFFMANN rapporte (1) en est un exemple, et l'on doit d'avance donner aux malades l'avis qu'il donnait au sien; c'est que sans une longue persévérance dans l'usage des remèdes, on ne doit en attendre aucun effet, ou plutôt dans ce cas, où le régime est l'essentiel, ce n'est souvent qu'en l'observant long-temps qu'on peut éprouver un soulagement sensible. Si l'on emploie des remèdes, ils doivent être

(1) Cas. 102.

fondés sur la même indication que le régime. Il n'y a pas long-temps que j'ai vu une saignée assez abondante emporter le mal. Les poudres nitreuses, la limonade, les esprits acides, les laits d'amande peuvent être d'un bon usage.

Une autre espèce de pollutions, ce sont celles des hypocondriaques. La circulation, chez eux, se fait lentement, surtout dans les veines du bas ventre, par-là même, les parties d'où elles rapportent le sang, sont souvent engorgées; les nerfs sont aisément mis en mouvement; leurs humeurs ont un caractère d'âcreté très propre à irriter; leur sommeil est ordinairement troublé par des songes: voilà bien des raisons de pollutions; aussi, ils y sont extrêmement sujets. « L'imagination, dit « BOERHAAVE, produit souvent, pendant le sommeil, des émissions de semence. Les gens de lettres les plus assidus, et les rateleurs, sont sujets à cet accident, et l'écoulement de la semence est souvent si considérable qu'ils tombent dans l'atrophie. » Cette maladie a pour eux des suites d'autant plus fâcheuses, qu'ils ne se livrent jamais à quelques excès dans ce genre, sans en être extrêmement incommodés.

Il n'y a qu'un moyen de curation, c'est d'attaquer la maladie principale. L'on commence par détruire les engorgemens; ensuite l'on emploie les bains froids, et cette salubre écorce que Dieu veuille nous conserver. C'est alors véritablement le cas de ces deux puissants remèdes, auxquels on peut quelquefois allier le mars. Si les attentions sur le choix des aliments sont nécessaires dans tous les cas, elles le sont particulièrement dans

celui-ci. Les hypocondriaques font généralement très mal les digestions; les aliments mal digérés produisent un gonflement flatteur qui, troublant la circulation, les disposent aux pollutions de deux façons : 1^o en gênant le retour du sang dans les veines génitales; 2^o en troublant la tranquillité du sommeil, et en disposant par là même aux rêves. On sent par là la raison de la défense que PYTHAGORE faisait à ses disciples, de manger des aliments flatteurs qu'il regardait avec raison comme nuisibles, tant à la netteté et à la force des fonctions de l'ame, qu'à la chasteté. Outre les deux raisons que j'en ai données, pourrais-je hasarder d'en indiquer une troisième, que j'ai eu fortement lieu de soupçonner chez deux malades? c'est l'expansion de l'air dégagé des fluides dans les corps caverneux, ce qui produisait une érection et le prurit vénérien. Personne n'ignore que toutes nos liqueurs sont imprégnées de ce fluide, mais que, tant qu'elles sont parfaitement saines, il est comme incarcéré et privé de toute élasticité. De grands physiciens avaient cru qu'il n'y avait que deux moyens de la lui rendre; un degré de chaleur plus considérable qu'on ne l'observe jamais dans le corps animal, et la putréfaction. Mais une foule d'observations de maladies produites par l'air ainsi dilaté, ont prouvé qu'indépendamment de ces deux causes, il y avait d'autres altérations dans les fluides qui opéraient le même effet; et ces altérations paraissent plus fréquentes chez les hypocondriaques : ainsi il n'est point étonnant que les corps caverneux soient le siège de ce développement d'air maladif; il n'y a, au contraire, point

de partie qui paraisse devoir y être plus exposée : si l'on n'y a pas fait attention plutôt, c'est vraisemblablement manque d'observateurs, plutôt que d'observations. Celles-ci font sentir toute la nécessité d'éviter ces alimens qui, plus chargés d'air que les autres, incommodent, et par celui qu'ils portent dans le sang. Tout le monde sait que la bière nouvelle, qui est extrêmement flatteuse, occasionne de violentes érections; et j'ai vu, depuis la dernière édition de cet ouvrage, que THIERRY, un des plus savants médecins et des plus célèbres praticiens de France, a connu ces érections flatteuses.

L'on peut placer ici, comme analogue à cette dernière espèce de pollution, et attaquant principalement les mélancoliques, une maladie qu'on pourrait appeler fureur génitale : elle diffère du priapisme et du satyriasis : je la peindrai par une observation que j'avais déjà publiée dans la première édition latine de cet ouvrage, et omise dans la française. Un homme âgé de cinquante ans en était atteint depuis plus de vingt-quatre; et dans ce long terme, il n'avait pas pu se passer vingt-quatre heures de femmes ou de l'horrible supplément de l'onanisme; et il réitérait ordinairement les actes plusieurs fois par jour. Le sperme était clair, âcre, stérile; l'évacuation très prompte. Il avait les nerfs excessivement affaiblis, des accès de mélancolie, et des vapeurs très violentes; les facultés abruties, l'ouïe très pesante, les yeux extrêmement faibles : il est mort dans l'état le plus triste. Je ne lui ai jamais conseillé de remèdes, il en avait pris un grand nombre; plusieurs ne lui

avaient rien fait ; tous ceux qui étaient chauds lui avaient nui, le seul quinquina infusé dans du vin, que lui avait ordonné ALBINUS, l'avait soulagé, et l'autorité de ce grand médecin est un nouveau témoignage bien respectable en faveur de ce remède. On trouve parmi les consultations de HOFFMANN un cas à peu-près semblable, le prurit vénérien était presque continuel, et l'âme et le corps était également énervés.

SECTION X.

Gonorrhée simple.

« LA gonorrhée, dit GALIEN, qui ne connaissait
« que la simple, est un écoulement de semence
« sans érection. » Plusieurs auteurs de tous les
siècles en parlent, et Moïse, le plus ancien de tous.
L'on trouve, dans les observations d'HIPPOCRATE,
l'exemple d'un montagnard, dont la maladie paraît
avoir été un marasme, et qui avait un écoulement
involontaire d'urine et de semence. BOERHAAVE
paraît cependant mettre cette maladie au nombre
des choses douteuses. « On lit, dit-il, dans quel-
ques livres de médecine, que la semence s'est quel-
« quefois écoulée sans qu'on l'ait sentie ; mais cette
« maladie doit être très rare, et je ne sache pas que
« la semence se soit écoulée sans quelque chatouil-
« lement, ou ce n'était pas de la vraie semence
« séparée dans les testicules, et accumulée dans les

« vésicules séminales , quoique j'aie vu la liqueur
« des prostates s'écouler. » Cette autorité est sans
doute bien respectable; mais , outre que BOERHAAVE
ne décide point positivement , il a contre lui tous
les médecins , et , pour ne point sortir de son école,
l'un de ses plus illustres disciples, GAUBIUS , admet
l'évacuation de semence sans sensation. Mes pro-
pres observations ne me laissent pas douter de
l'existence de l'une et l'autre maladies. J'ai vu des
hommes qui , après une gonorrhée virulente , après
des excès vénériens ou des masturbations , avaient
un écoulement continu par la verge , mais qui ne
les rendait pas incapables d'érection et d'éjacula-
tion : ils se plaignaient même qu'une seule éjacu-
lation les affaiblissait plus qu'un écoulement de
quelques semaines ; preuve évidente que la liqueur
de ces deux évacuations n'était pas la même , et
que celle qui sort par la gonorrhée ne vient que
des prostates , de quelques autres glandes qui en-
tourent l'urètre , des follicules répandues dans toute
sa longueur , ou enfin des vaisseaux exhalants , di-
latés. J'en ai vu d'autres qui avaient , comme les
premiers , un écoulement qui les affaiblissait beau-
coup plus , qui les rendait incapables de tout prurit
vénérien , de toute érection , et par là même de
toute éjaculation , quoique les testicules ne parus-
sent point hors d'état de faire leurs fonctions. Il me
paraît démontré que , dans ces derniers , la vraie
semence testiculaire s'écoulait sans sensation. Et
quand on connaît la structure des parties génitales ,
on se persuadera aisément que la première maladie
doit être beaucoup plus fréquente que la dernière ;
mais l'on comprendra très bien l'existence de celle-

ci. Les auteurs exacts ont appelé gonorrhée vraie celle dans laquelle ils ont cru que la matière de l'écoulement était la vraie semence, et l'autre *gonorrhée bâtarde* ou *catarrhale*.

Les dangers de cet écoulement sont très considérables; l'on a vu le tableau qu'ARETÉE en fait : « Comment, dit-il au même endroit, ne serait-on pas faible, quand ce qui fait la force de la vie se perd continuellement ? La seule semence est ce qui fait la force de l'homme. » CELSE, qui vivait avant Aretée, dit positivement que l'écoulement de semence sans sensation vénérienne mène à la consommation. JEÂN, fils de ZACHARIE, plus connu sous le nom d'ACTUARIUS, dans l'ouvrage qu'il composa en faveur de l'ambassadeur que l'empereur de Constantinople envoyait dans le Nord, pense comme les auteurs que j'ai déjà cités. « Si l'écoulement de semence, qui se fait sans érection et sans sensation, dure quelque temps, il produit nécessairement la consommation et la mort, parce que la partie la plus balsamique des humeurs et les esprits animaux se dissipent.

Les auteurs les plus modernes pensent comme les anciens. « Tout le corps maigrit, dit SENNERET, et surtout le dos; les malades deviennent faibles, secs, pâles; ils languissent, ils ont des douleurs de reins, les yeux se creusent. » BOERHAAVE range cette gonorrhée parmi les causes de la paralysie; et l'on remarquera que, dans cet endroit, il admet la gonorrhée de véritable semence. « La paralysie, dit-il, qui vient de la gonorrhée, est incurable parce que le corps est épuisé. » On trouve,

dans une très bonne dissertation de KAEMPF, des observations fort intéressantes.

Cette maladie peut dépendre de plusieurs causes éloignées. La cause prochaine est presque toujours combinée d'un vice dans les liqueurs qui s'écoulent, qui sont trop ténues et souvent trop âcres, et d'un grand relâchement des parties. Le vice des liqueurs dénote un défaut d'élaboration, qui dépend d'une faiblesse générale, qui exige les toniques, que la faiblesse des organes indique aussi; les circonstances concurrentes décident sur le choix. Il serait hors de place d'entrer ici dans tous ces détails, sur lesquels on trouvera de bonnes choses dans plusieurs auteurs, et surtout dans SENNERET, l'auteur du meilleur Abrégé de médecine-pratique qu'on ait.

Les mêmes remèdes indiqués, dans le courant de cet ouvrage, contre les autres suites de la pollution, le sont contre celle-ci; le bain, le froid, le quinquina, le mars, les autres roborants. BOERHAAVE dit que l'hépatique produit d'excellents effets dans la gonorrhée invétérée, qui dépend du relâchement des organes. Quelqufois, pour détourner la tendance que l'habitude donne aux humeurs sur la même partie, on peut commencer par quelques laxatifs, il y a même de grands médecins qui leur ont attribué une efficacité presque spécifique contre cette maladie; l'expérience, plus encore que la raison, m'a prouvé le contraire. Et ceux qui se donneront la peine de lire les auteurs que j'ai nommés plus haut, verront qu'ils n'ordonnent rien de laxatif.

ACTUARIUS ordonne des choses qui fortifient sans échauffer.

ARETÉE, qui veut qu'on y remédie incessamment, vu le danger dont elle menace, n'ordonne que des fortifiants, l'abstinence des plaisirs de l'amour, et le bain froid.

CELSE, des ouvrages duquel l'un et l'autre ont profité, ordonne des frictions, et surtout le bain d'eau extrêmement froide; il veut que tout ce qu'on mange et qu'on boit, on le prenne froid; qu'on évite tous les aliments qui peuvent engendrer des crudités, des vents, et augmenter l'âcreté de la semence. FERNEL ordonne des aliments succulents, aisés à digérer, et des électuaires restaurants.

Si la promesse de LANGIUS, qui osait jurer que les purgatifs et la diète guériraient cette maladie, est vraie, ce ne peut être que dans le cas où elle serait produite par une mauvaise diète, qui aurait donné lieu à des obstructions dans le bas-ventre, et fait dégénérer toutes les humeurs, sans que les solides eussent encore reçu d'atteintes bien considérables, et il n'a eu en vue que ce cas; car s'ils avaient reçu une atteinte un peu considérable, les purgatifs devraient nécessairement être aidés par les roborants. Telle était la gonorrhée que REGIS observa, et dont GRAANEM nous a conservé le détail. « Un homme, dit-il, d'un tempérament
« pituiteux, ayant fait long-temps usage d'aliments
« humectants, fut attaqué d'un écoulement d'une
« humeur aqueuse, crue, visqueuse, qui sortait
« sans sentiment. Il maigrissait, ses yeux se ca-
« vaient; il perdait tous les jours ses forces. REGIS
« commença par les purgatifs, pour évacuer ces

« humeurs pituiteuses ; » ensuite il lui ordonna les fortifiants et les aliments desséchants ; enfin, si cela ne suffisait pas, il conseillait un caustique à chaque jambe. Mais cette méthode des purgatifs ne peut jamais convenir quand cette maladie est la suite des excès vénériens, et qu'elle dépend, comme dit SENNERT, « de la faiblesse que les vésicules sémi-
« nales ont contractée par les alternatives si fré-
« quentes de réplétion et d'inaction. »

Le détail de quelques cas fera mieux saisir la véritable curation.

TIMÉE en fournit un qui ne peut être mieux placé qu'ici. « Un jeune homme, dit-il, étudiant
« en droit, d'un tempérament sanguin, se polluait
« manuellement deux ou trois fois par jour, et
« quelquefois plus souvent : il tomba dans une
« gonorrhée, accompagnée d'une faiblesse de tout
« le corps. Je regardai cette gonorrhée comme
« une suite du relâchement occasionné dans les
« vaisseaux séminaux, et la faiblesse dépendait
« de la fréquente effusion de semence, qui avait
« dissipé la chaleur naturelle, amassé des crudi-
« tés, lésé le genre nerveux, abruti l'âme et af-
« faibli tout le corps. » Il lui ordonna un vin for-
tifiant, avec les astringents et les aromatiques
infusés dans le gros vin rouge ; un opiat de même
nature, et un onguent composé d'huile de roses,
de mastic, de nitre, de bol d'Arménie, de terre
sigillée, de balaustes et cire blanche. « Le malade
« fut guéri au bout d'un mois de ce mal honteux,
« et je l'avertis de s'abstenir à l'avenir de cette in-
« fâme débauche, et de se souvenir de la menace

« de l'ÉTERNEL, qui exclut les monstres du royaume
« des Cieux. »

« Un des meilleurs médecins que nous ayons en
« Suisse, me marque ZIMMERMAN, G. M. WESPER,
« de Schaffhouse, dont l'autorité ne peut être que
« d'un très grand poids, assure avoir guéri un
« écoulement continuél de semence, suite de la
« masturbation, par le secours de la teinture de
« mars de LUDOVICI VESLIN, de Zurzach, m'a con-
« firmé la même chose sur sa propre expérience.
« Pour moi, ajoute mon ami, je n'en ai pas vu
« d'aussi bons effets. »

Le professeur STEHELIN parle d'un homme lettré qui était affligé d'une effusion involontaire de semence, sans idées vénériennes, et qu'il a guérie par l'usage d'un vin avec le mars et le quinquina. Les remèdes et entre autres les eaux de Swalbac, et la douche d'eau froide sur le pubis et le périnée, n'eurent pas les mêmes succès chez un jeune homme qui s'était attiré ce mal par la masturbation. Il ajoute que le docteur BONGARS, fameux praticien de Maseyck, a guéri deux personnes attaquées d'une débilité des vésicules séminales, en leur faisant prendre trois fois par jour huit à dix gouttes de landanum liquide de Sydenham, dans une tasse de vin de Pontac, et en leur faisant boire une décoction de salsepareille. STEHELIN remarque que, quoique l'opium soit un remède contraire aux indications, il a cependant été conseillé par ETMULLER, contre l'éjaculation trop prompte qui dépend d'une semence trop spiritueuse. Qu'il me soit permis d'ajouter qu'en examinant attentivement le conseil de ce fameux praticien, et en

comparant la nature du mal , dans certains cas , avec les effets de l'opium , on concevra aisément que ce remède peut quelquefois être utile , mais non pas dans le cas dans lequel il le conseille. Il distingue avec beaucoup de soin les différentes espèces d'écoulements ; il assigne les causes et le traitement de chaque espèce ; et , passant ensuite à l'éjaculation qui vient dès le commencement de l'érection , *nimis citam* , il en donne deux causes : 1° le relâchement des vésicules séminales ; 2° une liqueur séminale trop bouillante , trop spiritueuse et trop abondante , c'est dans ce cas qu'il ordonne l'opium. Mais à quel titre ? L'opium , dont la vertu aphrosidique est si bien démontrée ; vertu qu'EMULLER lui-même indique , et dans son petit ouvrage sur ce remède , et dans l'endroit même où il donne ce conseil , ne peut qu'augmenter la cause de la maladie , et par là même en aggraver les symptômes. Les cas où il est utile , c'est au contraire quand les humeurs sont crues , ténues , aqueuses , et les nerfs en même temps excessivement mobiles. L'on sait qu'il remédie à ces différents accidents , qu'il suspend l'irritabilité , et qu'il arrête toutes les évacuations , excepté la transpiration. Mais , on ne peut trop le redire , l'on doit être attentif à ne l'ordonner qu'à propos , sans quoi il deviendrait nuisible. TRALLES , dans son excellent ouvrage sur ce remède , nous fournit une observation , et l'on en trouve de semblables ailleurs , qui doit nous obliger à beaucoup de circonspection. Un homme , dit il , qui dès sa jeunesse avait eu du penchant aux pollutions , ce qui l'avait rendu extrêmement faible , ne prenait jamais

de l'opium, soit pour modérer une toux ou une diarrhée, ou dans quelque autre but, qu'il n'eut pendant la nuit, et à son grand dommage, des songes lascifs accompagnés d'une émission spermatique. Qu'on me permette une réflexion qui se présente naturellement; c'est que l'erreur d'ETMULLER prouve bien évidemment, 1° combien une théorie exacte a d'influence sur la pratique, qui, sans son secours, ne peut être que très souvent fausse et erronée; 2° combien par là même un homme qui réunit l'une et l'autre doit avoir d'avantage sur celui qui n'est guidé que par quelques observations, ou qui se livre à une théorie systématique; enfin, 3° combien la lecture des meilleurs auteurs de pratique qui ont été dénués de cette théorie exacte due à notre siècle peut tromper ceux qui, en les lisant, ne peuvent avoir qu'une foi implicite, qui ignorent ces principes qui doivent servir de pierre de touche pour discerner en médecine ce qui est de bon ou de mauvais aoi.

Deux époux étrangers, que je n'ai jamais connus, attaqués presque dans le même temps, et bien sûrs qu'il n'y avait point de virus, d'un écoulement accompagné de faiblesse et de douleurs tout le long de l'épine du dos, ne pouvaient accuser que des excès conjugaux; l'écoulement était beaucoup plus considérable chez le mari. Ils avaient essayé différents remèdes très inutilement et entre autres des pilules mercurielles qui avaient augmenté l'écoulement. Ils me firent consulter. Je leur ordonnai les bains froids, un vin de quinquina, d'acier et de fleurs de roses rouges. Ils pri-

rent régulièrement le remède ; c'était dans l'été de 1758 ; les pluies continuelles rendaient l'usage des bains de rivière très difficile , la femme n'en prit que deux ou trois , le mari une douzaine ; au bout de cinq semaines , ils me firent dire qu'ils étaient presque totalement rétablis. J'ordonnai la continuation jusqu'à parfaite guérison , qui ne tarda pas.

Ces succès heureux ne peuvent point servir à fonder un pronostic général et favorable ; cette maladie est plus souvent extrêmement rebelle , quelquefois même incurable. Je n'en donnerai qu'un seul exemple , mais démonstratif. Un des plus grands praticiens qu'il y ait aujourd'hui en Europe et qui enrichit la médecine par des ouvrages tous excellents , est affligé depuis plus de quinze ans d'une gonorrhée simple , que son art et celui de quelques autres médecins qu'il a consultés , n'ont pu dissiper ; cette triste incommodité le consume peu à peu , et fait craindre de le perdre long-temps avant le terme auquel il serait à désirer qu'il parvînt , et auquel il pourrait parvenir dans le cours ordinaire des choses.

Il serait inutile de m'étendre davantage ; j'ai tâché de ne rien omettre de ce qui peut ouvrir les yeux aux jeunes gens sur les horreurs de l'abîme qu'ils se préparent. J'ai indiqué les moyens les plus propres à remédier aux maux qu'ils se sont attirés ; je finis par réitérer ce que j'ai déjà dit dans le cours de cet ouvrage , que quelques cures heureuses ne servent pas à leur faire illusion : le mieux guéri recouvre difficilement sa première vigueur et ne conserve une santé passable qu'à force de mé-

nagements; le nombre de ceux qui guérissent, et quelques exemples de gens, ou qui n'avaient été que peu malades, ou chez lesquels un tempérament plus vigoureux a pu se relever plus aisément, ne doivent point être regardés comme faisant une règle générale.

The following is a list of the names of the persons who have been admitted to the office of the Secretary of the Board of Education, since the last meeting of the Board, on the 1st of January, 1880.

IMPORTANCE

DE LA LIQUEUR SÉMINALE (1).

HIPPOCRATE a cru que la semence se séparait de tout le corps, mais surtout de la tête. La semence de l'homme vient, dit-il, de toutes les humeurs de son corps; elle en la partie la plus importante. Ce qui le prouve, c'est la faiblesse qu'éprouvent ceux qui en perdent par l'union charnelle, quelque petite que soit la dose qu'ils en perdent. Il y a des veines et des nerfs qui, de toutes les parties du corps, vont se rendre aux parties génitales; quand celles-ci se trouvent remplies et échauffées, elles éprouvent un prurit qui, se communiquant dans tout le corps, y porte une impression de chaleur et de plaisir; les humeurs entrent dans une espèce de fermentation qui en sépare ce qu'il y a de plus précieux et de plus balsamique, et cette partie, ainsi séparée du reste, est portée par la moelle de l'épine aux organes génitaux. GALIEN adopte ces idées. « Cette humeur, dit-il, n'est que la partie la plus subtile de toutes les autres; elle a ses veines, ses nerfs qui la portent de tout le corps aux tes-

(1) Nous avons cru devoir placer ici cette partie de l'ouvrage de Tissot, attendu qu'elle forme en quelque sorte un Traité à part et tout-à-fait indépendant de ce qui précède.

« ticules. En perdant la semence, dit-il ailleurs, « on perd en même temps l'esprit vital; ainsi il « n'est point étonnant qu'un coït trop fréquent « énerve, puisqu'il prive le corps de ce qu'il a de « plus pur. » Le même auteur nous a conservé, dans son *Histoire de la Philosophie*, les opinions des différents philosophes anciens sur ce sujet : qu'on me permette de les rapporter ici. ARISTOTE, dont les ouvrages physiques seront estimés tant qu'on connaîtra le prix des observations, le mérite et la difficulté qu'il y a à en ouvrir la carrière, l'appelle *l'excrément du dernier aliment* (ce qui signifie, en termes plus clairs, la partie la plus perfectionnée de nos aliments), *qui a la faculté de reproduire des corps semblables à celui qui l'a produit*. PYTHAGORE dit que c'est *la fleur du sang le plus pur*. ALCMÆON, son élève, physicien et médecin distingué, l'un des premiers qui aient connu l'importance de disséquer les animaux, et celui des philosophes païens qui paraît avoir eu les idées les plus vraies de la nature de l'âme; ALCMÆON, dis-je, la regardait comme *une portion du cerveau*, et il n'y a que deux ou trois ans qu'un médecin célèbre a adopté et amplifié ce système : il indique les passages par lesquels le cerveau va aux testicules, qu'il regarde comme des ganglions, et non pas comme des glandes; et c'est par la dissipation du cerveau qu'il explique tous les phénomènes de l'épuisement vénérien. PLATON envisageait cette liqueur comme *un écoulement de la moelle de l'épine*. DÉMOCRITE pensait comme HIPPOCRATE et GALIEN. ÉPICURE, cet homme respectable, qui a connu mieux que personne que l'homme n'était heureux que par les

plaisirs, mais qui en même temps a fixé ces plaisirs par des règles que le héros chrétien ne désavouerait pas ; ÉPICURE, dont la doctrine a été si cruellement défigurée et dénigrée par les stoïciens, que ceux qui ne l'ont connue que par leur canal, s'y sont laissés surprendre, et ont pris pour un débauché, dit Fénelon, un homme d'une continence exemplaire, et dont les mœurs ont toujours été très réglées ; j'ajouterai, dont les principes sont la censure la plus sévère des dogmes de ces prétendus sectateurs modernes, qui, ne connaissant de lui que son nom, en abusent indignement pour autoriser des systèmes d'infamie qu'il abhorrait, et dont les sages, qui aiment le vrai, ne doivent pas permettre qu'on déshonore la mémoire, si tant est que des gens perdus puissent déshonorer quelqu'un ; ÉPICURE, dis-je, regardait la semence comme *une parcelle de l'âme et du corps*, et fondait sur cette idée les préceptes qu'il donnait de la conserver soigneusement.

Quoique plusieurs de ces sentiments diffèrent en quelque chose, tous prouvent combien on a cru cette humeur précieuse.

L'on a demandé : Est-elle analogue à quelque autre humeur ? est-elle la même que ce liquide qui, sous le nom d'esprits animaux, parcourt les nerfs, concourt à toutes les fonctions un peu importantes de la machine animale, et dont la dépravation produit une infinité de maux si fréquents et si bizarres ? Pour répondre positivement à cette question, il faudrait connaître intimement la nature de ces deux humeurs. Nous sommes loin de ce

degré de connaissance, et nous n'avons à proposer que d'ingénieuses et de probables conjectures.

« L'on comprend aisément, dit HOFFMANN, comment il y a un rapport si étroit entre le cerveau et les testicules, puisque ces deux organes séparent du sang la lymphe la plus subtile et la plus exquise, qui est destinée à donner la force et le mouvement aux parties, et à servir même aux fonctions de l'âme. Aussi il est impossible qu'une dissipation trop abondante de ces liqueurs ne détruise pas les forces de l'âme et du corps. Le liquide séminal, dit-il ailleurs, se distribue, comme les esprits animaux séparés par le cerveau, dans tous les nerfs du corps : il paraît être de la même nature ; de là vient que plus on dissipe, moins il se sépare de ces esprits. » GORTER est dans la même idée : « Le sperme est la plus parfaite et la plus importante des liqueurs animales, la plus travaillée, le résultat de toutes les digestions ; son intime rapport avec les esprits animaux, prouve que, comme eux, elle tire son origine des humeurs les plus parfaites. » En un mot, il paraît, par ces témoignages et par une foule d'autres qu'il serait difficile de citer, que c'est une liqueur extrêmement importante, qu'on pourrait appeler l'*huile essentielle* des liqueurs animales, ou, plus exactement peut-être, l'*esprit recteur*, dont la dissipation laisse les autres humeurs faibles, et, en quelque façon, éventées.

Quelle que soit, dira-t-on, l'importance de cette humeur, puisqu'elle est séparée des autres, qu'elle est déposée dans des réservoirs, de quel usage peut-

elle être au corps ? L'on accorde qu'une trop grande évacuation des humeurs qui circulent actuellement dans les vaisseaux, qui par là même fournissent à la nutrition, telles que le sang, la sérosité, la lymphe, etc., doit affaiblir; mais il est plus difficile de comprendre comment une humeur qui ne circule plus, qui est isolée, peut produire cet effet. Je réponds d'abord que des exemples semblables, et trop fréquents pour n'être pas généralement connus, auraient dû prévenir cette objection. Il n'y a personne qui n'ait vu qu'une évacuation de lait, pour me borner à celle-ci, quoique médiocre et peu longue, affaiblit à un point dont les influences se font quelquefois ressentir pendant le reste de la vie, chez une nourrice dont la santé n'est pas vigoureuse, et que la plus robuste succombe au bout d'un certain terme. La raison en est sensible : en vidant trop souvent les réservoirs destinés à recevoir quelque liqueur, l'on détermine les humeurs, par une suite nécessaire des lois de la machine, à y affluer en plus grande abondance : cette sécrétion devient excessive : toutes les autres en souffrent, surtout la nutrition, qui n'est qu'une espèce de sécrétion ; l'animal languit et s'affaiblit. Mais, en second lieu, il y a pour la semence une réponse qui n'a pas lieu pour le lait : le lait est une liqueur simplement nutritive, dont la trop grande sécrétion ne nuit qu'en diminuant trop la quantité des humeurs ; la semence est une liqueur active, dont la présence produit des effets nécessaires au jeu des organes, qui cesse si on l'évacue ; une liqueur, par là même, dont l'émission superflue nuit par un double endroit. Je m'explique : il est des

humeurs, telles sont la sueur et la transpiration, qui abandonnent le corps au moment où elles sont séparées des autres humeurs, et expulsées des vaisseaux de la circulation. Il en est d'autres, telle est l'urine, qui, après cette séparation et cette expulsion, sont retenues pendant un certain temps dans des réservoirs destinés à cela, et dont elles ne sortent que quand elles sont en assez grande quantité pour exciter sur ces réservoirs une irritation qui les force mécaniquement à se vider. Il en est de troisièmes qui sont séparées et retenues, comme les secondes, dans des réservoirs, non point dans la vue d'être du moins entièrement évacuées, mais pour acquérir, dans ces réservoirs, une perfection qui les rend propres à de nouvelles fonctions, quand elles rentrent dans la masse des humeurs. Telle est, entre plusieurs autres, la liqueur génitale. Séparée dans les testicules, elle passe de là dans un canal assez long, dans les vésicules séminales, et est constamment repompée par les vaisseaux absorbants, et, de proche en proche, rendue à la masse totale des humeurs. C'est une vérité que l'on démontre par bien des preuves : une seule suffit. Dans un homme sain, la séparation de cette liqueur se fait continuellement dans les testicules ; elle se rend dans ces réservoirs, dont l'étendue est très bornée, et ne peut peut-être pas en contenir tout ce qui se sépare dans un jour : cependant il est des hommes continents qui n'en évacuent point pendant des années entières. Que deviendrait-elle si elle ne rentrait pas continuellement dans les vaisseaux de la circulation ? rentrée qui est extrêmement facilitée par la structure de tous les organes

qui servent à la séparation, à la route et à la conservation de cette humeur. Les veines y sont beaucoup plus considérables que les artères, et cela dans une proportion qui ne se trouve point aussi grande ailleurs. Aussi il est probable que ce repompelement ne se fait pas seulement dans les vésicules séminales, mais qu'il a déjà lieu dans les testicules, dans les épidèmes, qui sont une espèce de premier réservoir adhérent aux testicules, et dans le canal déférent, qui est celui par lequel la semence va du testicule à la vésicule séminale.

GALIEN avait su que les humeurs s'enrichissent de la semence retenue, quoiqu'il en ignorât le mécanisme. « Tout en est plein, dit-il, chez ceux
« qui ne commercent pas avec les femmes; l'on
« n'en trouve point chez ceux qui se livrent souvent
« à ce commerce. » Ils se donnent ensuite beaucoup de peine pour découvrir comment une petite quantité de cette humeur peut donner autant de force au corps; enfin il décide, « qu'elle est d'une
« vertu exquise, et qu'ainsi elle peut communi-
« quer très promptement de sa force à toutes les
« parties du corps. » Il prouve ensuite, par plusieurs exemples, qu'une petite cause produit souvent de grands effets, et conclut ainsi : « Est-il
« donc étonnant que les testicules fournissent une
« liqueur propre à répandre une nouvelle vigueur
« sur tout le corps? Le cerveau produit bien les
« sensations et les mouvements, et le cœur donne
« aux artères la force de battre. »

Je finirai cette section par rapporter ce que dit de la semence l'un des plus grands hommes de ce siècle. « La semence est gardée dans les vésicules

« séminales jusqu'à ce que l'homme en fasse
 « usage, ou que les écoulemens nocturnes l'en
 « privent. Pendant tout ce temps-là, la quantité
 « qui s'y en trouve, excite l'animal à l'acte véné-
 « rien; mais la plus grande quantité de cette se-
 « mence, la plus volatile, la plus odorante, celle
 « qui a le plus de force, est repompée par le sang,
 « et il y produit, en y entrant, des changements
 « bien surprenants : la barbe, les poils, les cor-
 « nes; elle change la voix et les mœurs, car l'âge
 « ne produit pas dans les animaux de ces change-
 « ments; c'est la semence seule qui les opère,
 « et on ne les remarque jamais dans les eunu-
 « ques. »

Comment la semence opère-t-elle ces effets?
 C'est là un des problèmes dont la solution n'est
 peut-être pas encore mûre. Ce qu'on peut cepen-
 dant dire avec beaucoup de probabilité, c'est que
 cette liqueur est un *stimulus*, un aiguillon qui ir-
 rite les parties qu'il touche; son odeur forte, et
 l'irritation évidente qu'elle exerce sur les organes
 de la génération, ne laissent aucun doute là-dessus,
 et l'on comprend que ces particules âcres étant
 continuellement repompées et remêlées aux hu-
 meurs, aiguillonnent légèrement mais sans inter-
 ruption, les vaisseaux, qui, par là même, se con-
 tractent avec plus de force; leur action sur les
 fluides est plus efficace, la circulation est plus ani-
 mée, la nutrition plus exacte; toutes les autres
 fonctions se font d'une manière plus parfaite :
 quand ce secours manque, plusieurs fonctions ne
 se développent jamais, c'est le cas des eunuques,
 toutes se font mal.

Il se présente ici une question assez naturelle : pourquoi les eunuques n'éprouvent pas les mêmes maux que ceux qui s'épuisent par les débauches vénériennes ? Il n'est guère possible de répondre exactement à cette question , qu'à la fin de la section suivante.

Examen des circonstances qui accompagnent l'émission.

IL y a plusieurs évacuations qui se font sans qu'on s'en aperçoive : toutes les autres se font dans l'état de parfaite santé, avec une facilité qui fait qu'elles n'ont aucune influence sur le reste de la machine ; le plus léger mouvement dans l'organe qui en renferme la matière, suffit à l'expulsion. Il n'en est pas de même de l'évacuation du sperme. Il ne faut rien moins que des ébranlements généraux, une convulsion de toutes les parties, une augmentation de vitesse dans le mouvement de toutes les humeurs, pour la déplacer et lui donner issue. Est-ce trop hasarder de dire qu'on peut regarder ce concours nécessaire de toute la machine au moment de son évacuation, comme une preuve sensible de l'influence qu'il a sur tout le corps ? Le coït, dit DÉMOCRITE, est une espèce d'épilepsie. « C'est, dit DE HALLER, une action très violente, qui est très voisine de la convulsion, et qui, par là même, affaiblit étonnamment, et nuit à tout le système nerveux. » L'on a vu, dans les

observations que j'ai rapportées plus haut, et dans quelques-unes de celles que j'ai citées, l'émission accompagnée de vraies convulsions d'une espèce d'épilepsie, et la même observation fournit les preuves évidentes de l'influence que ces mouvements violents eurent sur la santé du malheureux qui en est le sujet. La promptitude avec laquelle l'affaiblissement suit l'acte, a paru à bien des gens, et avec raison, une preuve que ce ne pouvait être la seule privation de semence qui l'occasionnait : mais ce qui prouve démonstrativement combien le spasme doit affaiblir, c'est l'affaiblissement qu'éprouvent tous les malades qui ont des accès de maladies convulsives ; celui qui suit les accès d'épilepsie est quelquefois excessif.

Ce n'est qu'au spasme qu'on peut attribuer l'effet que le coït produisit sur le landamman d'une ville de Suisse, dont F. PLAMEKUS nous a conservé l'histoire, et qui s'étant remarié, déjà vieux, fut saisi, en voulant célébrer ses noces, d'une suffocation si violente, qu'il fut obligé de cesser. Le même accident le reprit toutes les fois qu'il tenta le même essai. Il s'adressa à une foule de charlatans : l'un lui promit, après lui avoir fait prendre plusieurs remèdes, qu'il n'avait plus aucun danger à courir. Il hasarda une nouvelle tentative sur la parole de son Esculape : le succès en fut d'abord le même ; mais plein de confiance, il voulut aller jusqu'au bout, et mourut dans l'acte même, entre les bras de sa femme.

Les palpitations violentes qui accompagnent quelquefois le coït, sont aussi un symptôme convulsif. HIPPOCRATE parle d'un jeune homme à qu

des excès en vin et en femmes avaient occasionné, entre autres symptômes, des palpitations continues; et DOLÆUS en a vu un saisi, dans l'acte même, d'une palpitation si violente, qu'il aurait étouffé s'il avait persisté. L'on trouve dans HOFFMANN d'autres faits semblables.

L'observation de l'enfant cité plus haut, est encore une preuve qui n'a pas échappé à la sagacité de RAST, du pouvoir de la cause convulsive, puisqu'à cet âge, il ne pouvait guère évacuer qu'une humeur des prostates, et non point une véritable semence.

Ces remarques ont été saisies par le plus grand nombre des bons auteurs qui ont écrit sur cette matière. GALIEN paraît les avoir déjà faites. «La volupté elle-même, dit-il, affaiblit les forces vitales.» Fleming n'a pas omis cette cause dans son beau poème sur les maladies des nerfs.

SANCTORIUS établit positivement que les mouvements affaiblissent plus que l'émission du sperme, est-il bien étonnant que GOTTER, son commentateur, ait cherché à persuader le contraire. La raison qu'il en donne, en assurant que ces mouvements n'affaiblissent pas plus que d'autres mouvements quelconque, parce qu'ils ne sont pas convulsifs, ne persuadera personne. Un exemple, s'il peut en citer un, ne fait pas loi. LISTER, NOGUEZ, QUINCY, qui ont commenté le même ouvrage avant lui ne pensent pas comme lui, et ils attribuent une partie du danger à l'affaiblissement que laissent les convulsions. Le coït, dit NOGUEZ, est une convulsion; il dispose les nerfs aux mouvements convulsifs, et la plus légère occasion les fait naître.

J. B. BORELLI, l'un des premiers créateurs de la physiologie, ne les avait pas envisagés comme GOTTER; il est positif sur cet article : « Cet acte
« est accompagné d'une espèce d'affection convul-
« sive, qui porte les plus rudes atteintes au cer-
« veau et à tout le genre nerveux. »

SENAC attribue positivement aux nerfs les faiblesses qui suivent le coït. La cause la plus vraisemblable de la syncope qui survint quand un abcès s'ouvre dans l'intérieur de l'abdomen, « c'est,
« dit-il, l'action des nerfs qui se mettent alors en
« jeu. Cela est confirmé par l'abattement ou par
« la syncope qui suivent l'effusion du sperme, car
« ce n'est qu'aux nerfs qu'on peut imputer cette
« défaillance. »

LEWIS attribue plus à cette cause qu'à l'autre, ainsi que Sanctorius.

Dès qu'il y a convulsion, le genre nerveux se trouve dans un état de tension, ou plus exactement, dans un degré d'action extraordinaire dont la suite nécessaire est un relâchement excessif. Tout organe qu'on a monté au-dessus de son ton, retombe au-dessous; par là même, les fonctions qui en dépendent se font nécessairement mal; et, comme les nerfs influent sur toutes, il n'en est point qui n'éprouve quelque dérangement, quand ils sont affaiblis.

Une raison qui contribue aussi à l'affaiblissement du genre nerveux, c'est l'augmentation de la quantité du sang dans le cerveau pendant l'acte vénérien, augmentation bien démontrée et qui est allée plusieurs fois jusqu'à produire l'apoplexie : l'on en trouve plusieurs exemples dans les obser-

vateurs , et HOFFMANN rapporte celui d'un soldat qui , se livrant à cet acte de fureur , mourut apoplectique dans le coït même : l'on trouva le cerveau plein de sang. C'est par cette même augmentation de sang , qu'on explique pourquoi ces excès produisent la manie. Cette quantité de sang distendant les nerfs , les affaiblit ; ils résistent moins aux impressions , et c'est ce qui fait leur faiblesse.

En réfléchissant sur les effets de ces deux causes , l'évacuation de la semence et les mouvements convulsifs ; il est aisé d'expliquer les désordres qui doivent en résulter dans l'économie animale. L'on peut les ranger sous trois classes : la dépravation des digestions , l'affaiblissement du cerveau et du genre nerveux , le dérangement de la transpiration. L'on verra qu'il n'est aucune maladie chronique qu'on ne puisse déduire de cette triple cause.

Le relâchement dans lequel ces excès jettent , déränge les fonctions de tous les organes , dit un des auteurs qui a le mieux écrit sur la diététique et la digestion , la coction , la transpiration , les autres évacuations ne se font plus comme il faut ; d'où il résulte une diminution sensible des forces , de la mémoire et même de l'entendement ; un obscurcissement dans la vue , tous les maux de nerfs , toutes les espèces de gouttes ou de rhumatismes , une faiblesse étonnante dans le dos , la consommation , la faiblesse des organes de la génération , des urines sanglantes , un dérangement dans l'appétit , des maux de tête et un grand nombre d'autres maladies qu'il est inutile de détailler ici ; en un mot , rien n'abrège tant la vie que l'abus des plaisirs de l'amour.

1° L'estomac est la partie qui se ressent la première de toutes les causes qui affaiblissent, et cela, parce que c'est celle dont les fonctions demandent la plus grande perfection dans l'organe. La plus grande partie des autres sont autant passives qu'actives : l'estomac est presque entièrement actif; aussi, dès que ses forces diminuent, ses fonctions se dérangent : vérité d'observation, qui, jointe à la suivante et à la variété des impressions premières et souvent fâcheuses, que ce qu'on avale produit sur ce viscère, rend raison de la fréquence, de la bizarrerie et de l'opiniâtreté de ces maladies. Il est de toutes les parties du corps, l'une de celles qui reçoit le plus grand nombre de nerfs, et dans laquelle, par là même, il se distribue une plus grande quantité d'esprits animaux. Ce qui affaiblit l'action des uns et diminue la quantité ou altère la qualité des autres, doit donc diminuer la force de ce viscère plus que d'aucun autre; et c'est ce qui arrive dans les excès vénériens. L'importance de la fonction à laquelle il est destiné, fait que dès qu'elle se fait moins bien, toutes les autres s'en ressentent.

Dès que les digestions se font imparfaitement, les humeurs prennent un caractère de crudité qui les rend impropres à toutes leurs destinations, mais qui empêche surtout la nutrition, dont dépend la réparation des forces. Il suffit, pour s'assurer de l'influence générale de l'estomac, d'observer l'état d'une personne qui éprouve une digestion laborieuse : les forces se perdent dans quelques minutes, un malaise général rend la faiblesse plus à charge, les organes des sens s'émeussent, l'âme

même n'exerce ses facultés qu'imparfaitement, la mémoire, et surtout l'imagination, paraissent anéanties; rien, en un mot, ne rapproche plus un homme d'esprit d'un sot, qu'une digestion pénible.

Une belle observation, rapportée par PAYVA, médecin portugais, habitué à Rome, répand un grand jour sur l'affaiblissement prodigieux dans lequel les excès de ce genre jettent l'estomac.

« Quand les désirs vénériens, dit-il, sont montés
« chez les jeunes gens à leur plus haut degré, ils
« éprouvent une espèce de sensation agréable à
« l'orifice de l'estomac; mais, s'ils satisfont ces
« désirs avec trop d'impétuosité et au-delà de leurs
« forces, ils éprouvent dans ce même endroit une
« sensation extrêmement désagréable et fâcheuse
« qu'ils ne peuvent pas exprimer, et ils paient
« bien chèrement leurs excès par la maigreur, le
« marasme, etc., dans lequel ils tombent. »

ARETÉE avait déjà connu cette vérité, et BOERHAAVE emploie les mêmes expressions que PAYVA : Il ajoute que ce sentiment douloureux se dissipe à mesure qu'ils reprennent leurs forces : il confirme la même chose ailleurs, en y joignant une règle de pratique très utile; c'est que, quand il survient des accès d'épilepsie après des excès vénériens, il faut penser à fortifier les nerfs de l'estomac.

2° La faiblesse du genre nerveux, qui dispose à tous les accidents paralytiques spasmodiques, est produite, comme je l'ai déjà dit, par les mouvements convulsifs qui accompagnent l'émission; en second lieu, par le vice des digestions : dès qu'elles pèchent, les nerfs s'en ressentent d'autant plus, que le fluide qui les pénètre, étant le dernier ou-

vrage de la coction , celui qui la suppose la plus parfaite , quand elle est altérée , il est celui des fluides animaux qui en est le plus sensiblement affecté , celui sur lequel la crudité des humeurs a le plus d'influence. Enfin , ce qui augmente cet affaiblissement , c'est l'évacuation d'une humeur analogue aux esprits animaux , et qu'à raison de cette analogie , on ne peut point évacuer sans diminuer la force du genre nerveux , dont les doutes modestes de quelques grands hommes , qui n'osent affirmer en physique que ce dont la vérité tombe sous leurs sens , et les objections de quelques physiologistes subalternes ou systématiques , ne m'empêchent pas d'attribuer la force à ces esprits. D'ailleurs , indépendamment du dommage qui résulte de cette évacuation , relativement à la quantité d'esprits animaux , elle nuit , en ce qu'elle prive les vaisseaux de ce léger aiguillonnement que produit le sperme repompé , et qui contribue si fort à la coction. Elle nuit donc , et en soustrayant une partie d'esprits animaux , ou au moins d'une humeur très précieuse , et en diminuant la coction sans laquelle ces esprits ne sont préparés qu'imparfaitement et insuffisamment.

Il y a , entre les maladies de l'estomac et celles des nerfs , un cercle vicieux. Les premières font naître les secondes , et celles-ci une fois formées , contribuent infiniment à les augmenter. Quand l'observation journalière ne le prouverait pas , la seule inspection anatomique de l'estomac suffirait pour en convaincre. La quantité des nerfs qui s'y distribuent , démontre combien ils sont nécessaires à ses fonctions , et combien , par là même , elles doi-

vent être dérangées quand ils ne sont pas en bon état.

3° Enfin, la transpiration se fait moins bien. SANCTORIUS a même déterminé la quantité dont elle diminuait; et cette évacuation, la plus considérable de toutes, ne peut pas être supprimée qu'il n'en résulte une foule de symptômes différents.

L'on comprend aisément qu'il n'est point de maladies qui ne peuvent être produites par cette triple cause. Je n'entrerai pas dans l'explication de tous les symptômes particuliers; ce détail prolongerait trop ce petit ouvrage, et n'intéresserait que les médecins auxquels il est inutile; et l'on peut voir ce qu'en dit GORTE.

CLIFTON WINTRINCHAM a très bien détaillé les dangers de cette évacuation, relativement aux gouteux, et son explication mérite d'être lue.

Feu GUNZIUS, enlevé à la médecine à la fleur de son âge, a donné une explication mécanique très ingénieuse des inconvénients de ces excès, relativement à la respiration; il parle, dans cet endroit, d'un homme qui s'était attiré, par là, une toux continuelle, symptôme que j'ai vu chez un jeune homme qui mourut victime de l'Onanisme. Il était venu à Montpellier pour faire ses études; ses excès dans cette infamie le jetèrent dans l'éthisie, et je me rappelle que sa toux était si forte et si continuelle, que tous ses voisins en étaient incommodés. On le saigna fréquemment, dans la vue, sans doute, d'abrégier ses souffrances. Une consultation lui ordonna d'aller prendre les bouillons de tortue chez ui (il était, si je ne me trompe, Dauphinois), et

lui promet une guérison complète. Il mourut deux heures après.

Ce qu'on comprend le moins aisément, ou plutôt ce qu'on ne comprend point du tout, c'est cet affaiblissement prodigieux des facultés de l'âme. La solution de ce problème tient à la question, insoluble pour nous, de l'influence des deux substances l'une sur l'autre, et nous sommes réduits à l'observation des phénomènes. Nous ignorons et la nature de l'esprit et celle du corps; mais nous savons que ces parties de l'homme sont intimement unies, que tous les changements que l'une éprouve sont ressentis par l'autre; une circulation un peu plus ou moins vite, un sang un peu plus ou moins épais, quelques onces d'aliments de plus ou de moins, la même quantité d'un aliment plutôt que d'un autre, une tasse de café au lieu d'un peu de vin, un sommeil plus ou moins long ou tranquille, une selle plus ou moins abondante, une transpiration trop forte ou trop faible, changent du tout au tout notre façon de voir et de juger les objets : d'une heure à l'autre, les révolutions de la machine nous font sentir et penser très différemment, et nous font, à leur gré, de nouveaux principes de vices et de vertus, tant sont vrais les vers du premier satirique moderne :

Tout, suivant l'intellect, change d'ordre et de rang,
Ainsi c'est la nature et l'humeur des personnes,
Et non la quantité, qui rend les choses bonnes.
C'est un mal bien étrange au cerveau des humains.

Tant est exact le tableau que LUCRÈCE a tracé de cette union intime.

L'observation nous apprend également que, de

toutes les maladies, il n'y en a point qui affecte l'âme plus promptement que celle du genre nerveux : les épileptiques qui, au bout de quelques années, tombent presque ordinairement dans l'imbécillité, en fournissent une triste preuve, qui en même temps nous apprend qu'il n'est point étonnant si des actes qui, comme on l'a dit plus haut, sont toujours légèrement épileptiques, produisent cet affaiblissement du cerveau, et par là même des facultés.

L'affaiblissement du cerveau et du genre nerveux est suivi de celui des sens, et cela est naturel. SANC-TORIUS, HOFFMANN, et quelques autres ont cherché à expliquer pourquoi la vue souffrait plus particulièrement; mais leurs raisons, qui sont vraies, ne me paraissent pas suffisantes. Les principales, et celles qui sont particulières à cet organe, sont la multitude des parties qui composent l'œil, et qui étant toutes susceptibles de différents vices, le rendent infiniment plus sujet à des dérangements que les autres. Les nerfs, en second lieu, servent ici à plusieurs usages, et sont en très grand nombre. Enfin, cet afflux d'humeurs sur cette partie pendant le temps de l'acte, afflux dont la scintillation qu'on aperçoit alors dans les yeux des animaux forme une preuve sensible, produit, dans les vaisseaux, d'abord une faiblesse, et ensuite des engorgements, dont la perte de la vue est une suite nécessaire.

Il est aisé actuellement de répondre à la question proposée plus haut : pourquoi les eunuques, qui n'ont point de semence, ne sont ils pas exposés aux maladies que nous venons de décrire ?

Il y en a deux raisons très suffisantes. La première, c'est que, s'ils ne retirent pas les avantages que produit cette liqueur, quand elle a été préparée et repompée, d'un autre côté, ils ne perdent point cette partie précieuse du sang destinée à devenir semence. Ils n'éprouvent pas ces changements qui sont dus à la semence préparée, et que j'ai indiqués plus haut; mais ils ne doivent pas non plus être exposés aux maux qui viennent de la privation de cette humeur non préparée. L'on pourrait, si l'on veut me permettre d'employer les termes des métaphysiciens, distinguer la semence en *semence à faire, semen in potentiâ*; c'est cette partie précieuse des humeurs que les testicules séparent: et *semence faite, semen in actu*. Si la première ne se sépare pas, la machine manque des secours qu'elle retire de la semence préparée, et n'éprouve point les changements qui en dépendent; mais elle ne s'appauvrit pas, elle n'acquiert pas, mais elle ne perd pas ou reste dans l'état d'enfance. Quand la semence se sépare et s'évacue, c'est alors une privation, un appauvrissement réel. La seconde raison, c'est que les eunuques n'éprouvent point ce spasme auquel j'ai attribué une grande partie des maux qui suivent ces excès.

Les accidents qu'éprouvent les femmes s'expliquent tout comme ceux des hommes. L'humeur qu'elles perdent étant moins précieuse, moins travaillée que le sperme de l'homme, sa perte ne les affaiblit peut-être pas aussi promptement; mais, quand elles vont jusqu'à l'excès, le genre nerveux étant plus faible chez elles, et naturellement plus disposé au spasme, les accidents sont plus violents.

TABLE.

ARTICLE I^{er}.

LES SYMPTÔMES.

SECTION I ^{re} .—Tableau tiré des ouvrages des médecins.	11
SECTION II.—Observations communiquées.	23
SECTION III.—Tableau tiré de l'Onania.	26
SECTION IV.—Observations de l'auteur.	30
SECTION V.—Suite de la masturbation chez les femmes.	43

ARTICLE II.

LES CAUSES.

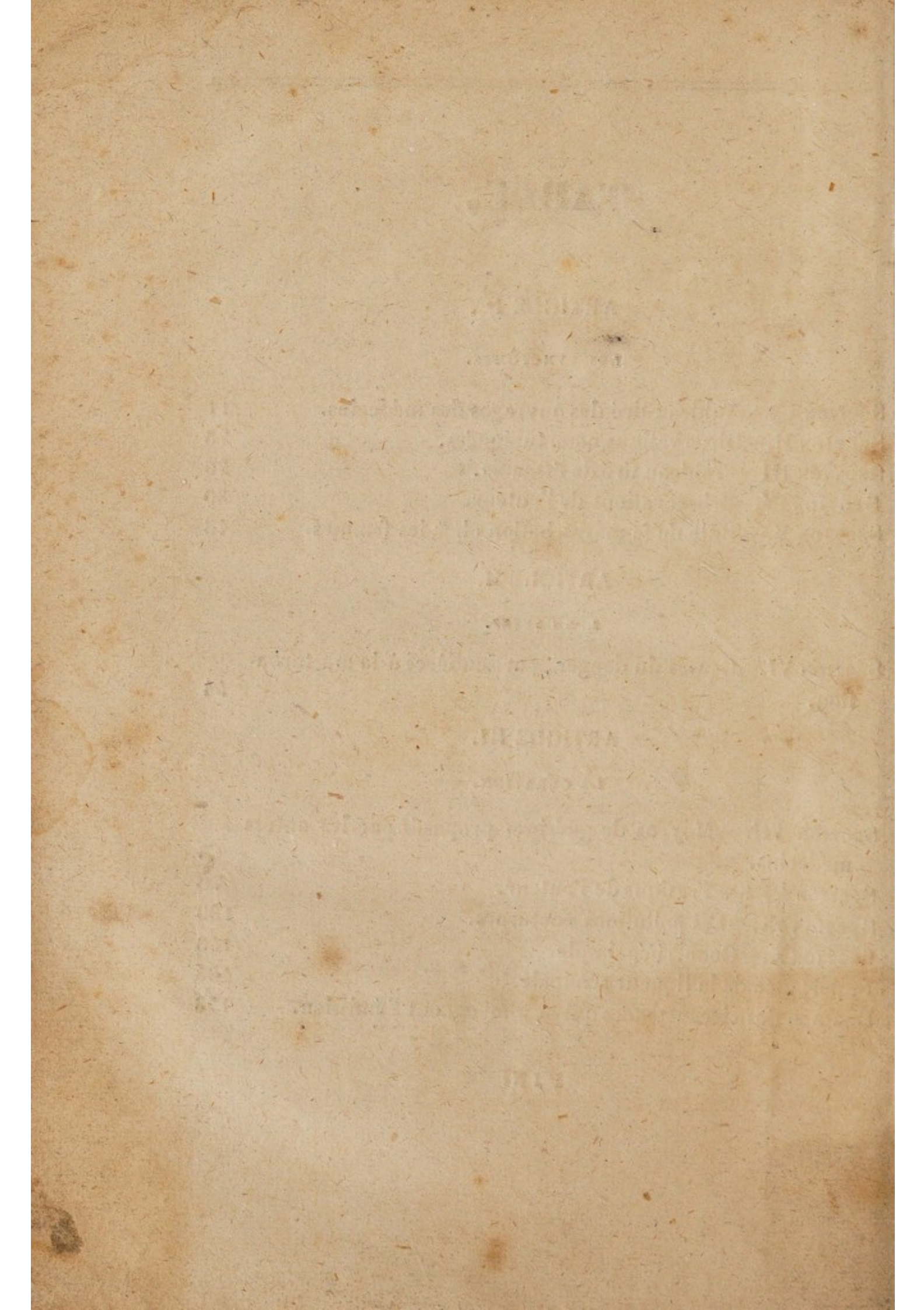
SECTION VI.—Causes du danger, particulières à la masturbation.	54
--	----

ARTICLE III.

LA CURATION.

SECTION VII.—Moyens de guérison proposés par les autres médecins.	66
SECTION VIII.—Pratique de l'auteur.	78
SECTION IX.—Les pollutions nocturnes.	139
SECTION X.—Gonorrhée simple.	153
Importance de la liqueur séminale.	165
Examen des circonstances qui accompagnent l'émission.	173

FIN.



conséqu
l'émulat
L'ava
éteindre
l'embler
La n
patissan
Dieu e
les bons

Les jeunes gens, s'accommodent mieux de la solitude qu'
les vieillards. (La Bruyère.)

Les grands hommes entreprennent de grandes
choses, parce qu'elles sont grandes, et les fou
parce qu'ils les croient faciles. (Vauvenargue.)

La jalousie est en quelque manière juste et rai
sonnable, puisqu'elle ne tend qu'à conserver un
bien qui nous appartient. (La Rochefoucault.)

Puisqu'on plaide et qu'on meurt et qu'on devient malade
Il faut des médecins, il faut des avocats. (La Font.

L'homme dur et chagrin mêle encore de l'a
mortume à ses refus, comme si le refus n'étai
pas assez amer par lui-même.

Celui qui ne fait le bien que pour être loué,
ne mérite pas qu'on le loue.

Il faut rire avant que d'être heureux, de peur de
mourir sans avoir ri. (La Rochefoucault.)

L'homme bienfaisant ne s'indigne point de
trouver des ingrats, vu qu'il n'a pas compté sur
la reconnaissance, et attendu qu'il est payé par
le plaisir d'avoir fait du bien.

